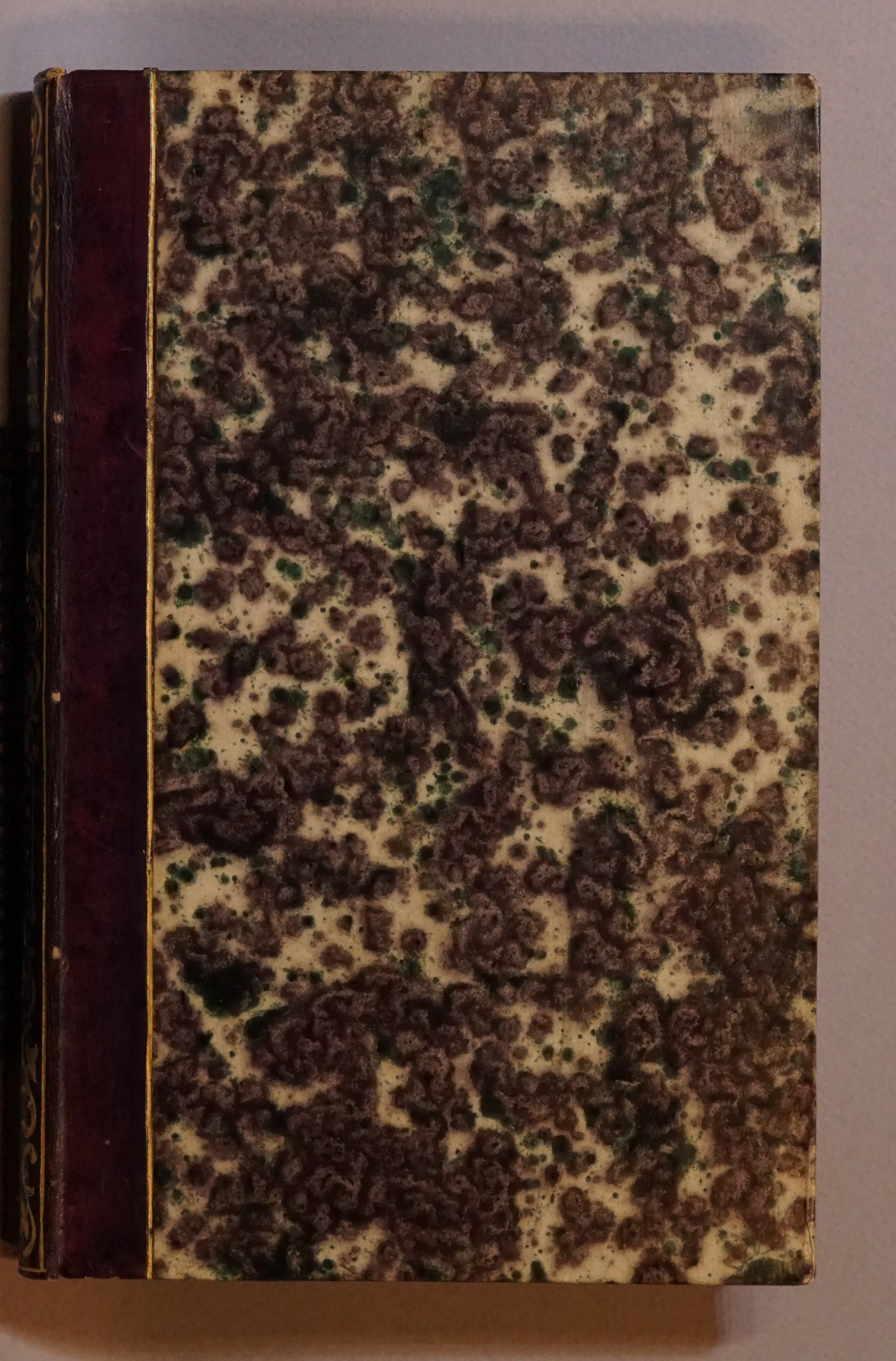

Ex libris Soult

140224

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
Rue Jacob, 56.

UN HIVER
AUX
ANTILLES,
EN 1839-40,
OU
LETTRES SUR LES RÉSULTATS DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE,
DANS LES COLONIES ANGLAISES DES INDES-OCCIDENTALES,
ADRESSÉES
A HENRI CLAY, DU KENTUCKY,
PAR
JOSEPH-JOHN GURNEY,
ET TRADUITES DE L'ANGLAIS SUR LA TROISIÈME ÉDITION,
PAR
J. J. PACAUD,
Bibliothécaire à Sainte-Geneviève.

« La vérité triomphera par ses propres forces. »

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.
1842.

TABLE.

Pages.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR. VII

LETTRE PREMIÈRE.

Départ de New-York et arrivée sous les tropiques. . . . 1

LETTRE II.

Sainte-Croix. 15

LETTRE III.

Saint-Thomas et Tortola. 37

LETTRE IV.

Saint-Christophe. 59

LETTRE V.

Antigoa. 75

LETTRE VI.

La Dominique. 109

LETTRE VII.

La Jamaïque. 135

LETTRE VIII.

La Jamaïque. 161

Pages

LETTRE IX.

La Jamaïque..... 187

LETTRE X.

La Jamaïque..... 213

LETTRE XI.

La Jamaïque..... 245

LETTRE XII.

Parallèle..... 273

LETTRE XIII.

Cuba..... 309

LETTRE XIV.

Retour aux États-Unis..... 345

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Les lettres dont se compose le volume qui suit, sont la relation d'une tournée récente aux Antilles, spécialement dans celles de ces îles qui appartiennent à l'Angleterre, et où l'esclavage a cessé d'exister depuis 1829. C'est

le récit sans prétention, mais consciencieux, d'un voyage d'observation entremêlé, de loin à loin, de tableaux de mœurs, de particularités de géologie, de botanique, et de quelques descriptions des magnifiques scènes qui venaient à chaque pas se présenter aux yeux de l'auteur, dans ses courses à travers les contrées les plus riches en beautés naturelles et en sites pittoresques.

Mais le principal objet de cette correspondance est d'offrir aux hommes impartiaux, aux amis de l'humanité, de la religion et de la morale, à ceux surtout dont l'autorité, les conseils et les écrits peuvent hâter ou retarder en France, et dans les autres pays, la solution du grand problème de l'abolition de l'esclavage, un exposé véridique des résultats actuels de l'expérience

qui vient d'avoir lieu, et se continue depuis plusieurs années déjà, dans les colonies de la Grande-Bretagne; expérience qui doit ne laisser aucun doute sur les avantages du travail libre, comparé au travail forcé, sur la valeur croissante des anciennes habitations, lesquelles se vendent aujourd'hui aussi cher, sans les esclaves, qu'avant l'émancipation, les esclaves compris; sur l'abondance des produits, égaux presque partout à la moyenne des temps de l'esclavage; enfin, sur les excellentes dispositions de la population noire, qui s'avance plus rapidement, de jour en jour, dans les voies de la civilisation, de la morale et du bien-être, etc., etc.

L'auteur se flatte que si cet exposé laisse encore quelques incrédules, ils se trouveront,

non dans cette portion raisonnable du parti antiabolitioniste qu'il espère convertir, mais parmi ces hommes dont un intérêt mal calculé ou d'incorrigibles préjugés ferment les yeux à la lumière ; sans parler ici de ceux qui ont mission de ressasser de vieux arguments mille fois réfutés, en faveur du plus odieux trafic, de l'attentat le plus criminel contre l'espèce humaine, et affectent de sonner l'alarme sur les suites de l'affranchissement des nègres dans les colonies françaises.

L'auteur a cru, en faisant imprimer en France une traduction de son livre, rassurer et consoler les amis de la cause qui peuvent conserver encore quelques craintes, quelques doutes, et, en outre, ajouter un utile document à tous ceux dont s'entoureront les

hommes d'État appelés à s'occuper des questions coloniales. Qu'ils jettent les yeux sur ce qui se passe dans les colonies anglaises, et qu'ils prononcent.

UN HIVER

AUX ANTILLES.

LETTRE PREMIÈRE.

DÉPART DE NEW-YORK ET ARRIVÉE SOUS LES TROPIQUES.

Flushing, L. I. le 1er du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Voici mon premier moment de loisir depuis mon départ de Washington, et je n'ai rien de plus pressé que d'en profiter pour commencer la relation de ma dernière tournée aux Antilles : c'est avec une véritable joie que je vais

user, et abuser peut-être, de l'obligeante permission que tu as bien voulu me donner, d'adresser cette relation en forme de lettres à Henry Clay de Kentucky. Je suis persuadé que l'état présent de nos îles des Indes occidentales, sous le triple point de vue financier, politique et moral, ne saurait être indifférent à un homme d'État américain. Je sais aussi combien est vif et profond l'intérêt que tu portes à la grande expérience dont les résultats se développent maintenant dans cette partie du monde, et j'ose compter sur l'indulgence avec laquelle tu accueilleras les détails familiers et les descriptions, peut-être un peu oiseuses, qui pourront se glisser dans le tissu de ma narration.

Je dois avant tout déclarer ici qu'en entreprenant ce voyage, ce qui me préoccupait, ce n'était ni les agréments qu'il pouvait me procurer, ni même le but spécial de constater les effets de l'émancipation; bien moins encore suis-je parti comme l'agent ou le représentant d'aucune société philanthropique, soit d'Angleterre, soit d'Amérique; je n'avais, en quittant le continent pour cette exploration, d'autre caractère que celui d'un ministre de l'Évangile : prêcher les joyeuses nouvelles de paix et de salut à mes frères, tel était mon objet principal; et je me fais un devoir de reconnaître que dans toutes les classes, dans toutes

les conditions, dans tous les partis politiques des Indes occidentales, j'ai rencontré l'accueil le plus cordial et les plus affectueuses attentions.

Accompagné de M. *Malhon-Day,* un des plus respectables citoyens de New-York, et d'un jeune ami qui eut la bonté de se charger auprès de nous du titre d'assistant, je mis à la voile de cette ville le 22 du 11e mois (novembre), à bord de la *Camilla*, capitaine Watlington. Nos compagnons de voyage étaient au nombre d'une vingtaine environ; la plupart allaient chercher un climat plus doux et plus favorable à leur santé, et avaient pris passage à bord de ce petit bâtiment, aussi joli que bien tenu, pour se rendre à Sainte-Croix. Ce fut par une belle mais froide journée que nous quittâmes vos rivages, et une légère gelée avertissait suffisamment les pauvres malades que la saison approchait où la rigueur d'un hiver de l'Amérique septentrionale allait devenir dangereuse pour eux. Cet état de l'atmosphère, au moment où nous sortions toutes voiles dehors, procurait en même temps à ceux d'entre nous qui jouissaient d'une bonne santé, une occasion délicieuse d'observer, sous leur aspect le plus brillant, la rare beauté du port de New-York, sa magnifique baie, et tout ce qu'ont de pittoresque les îles environnantes.

Nous avions à peine navigué trois jours que

nous nous trouvâmes sous un climat agréable et doux. Le thermomètre (1) se tenait à 70°, et force nous fut bientôt de substituer des vêtements plus légers à ceux que nous avions en partant. Le changement s'opéra comme d'un coup de baguette, et ce ne fut pas pour nous une petite sensualité de nous sentir ainsi glisser insensiblement dans une tiède atmosphère, et d'attraper l'été, pour ainsi dire, par le pan de sa robe. Nous traversions alors le courant du golfe dans l'endroit où on lui donne une largeur de deux cent cinquante milles, et où probablement la chaleur des eaux ajoutait encore à l'élévation naturelle de la température. Il est presque impossible d'expliquer d'une manière satisfaisante cet énorme courant d'eau chaude qui, partant du golfe du Mexique, dans une direction N.-E., se propage à une distance si considérable. Quelles causes produisent la grandeur du courant et la chaleur de l'eau? C'est sur quoi on ne peut guère former que des conjectures; mais les salutaires effets de ce phénomène consistent à fondre les glaces de l'Amérique septentrionale, à en débarrasser les ports qu'elles obstruent, et fournissent une preuve entre mille que, dans l'ordre d'une bienfaisante

(1) De Fahrenheit. C'est à ce thermomètre que doivent être rapportées toutes les observations du même genre.

Providence, les caprices de la nature, même les plus désordonnés en apparence, tendent à un but de sagesse et de bonté. Nous eûmes à lutter, pendant toute la traversée du golfe, contre un gros temps et contre l'impétuosité d'un vent contraire. Les vagues écumantes s'élevaient à une hauteur extraordinaire, et leur sommet, d'un bleu clair et transparent, formait le plus ravissant contraste avec l'aspect sinistre et la couleur plombée des eaux qui roulaient à leur base.

Dès le lendemain nous eûmes le vent favorable et un temps magnifique; la mer était du plus beau bleu, et il est impossible de voyager d'une manière plus agréable. Ce qui nous causa une joie particulière, ce fut d'apercevoir les premiers poissons volants; nous nous amusions à les observer effleurant la surface de l'eau avec une étonnante agilité. Le capitaine nous assura qu'il avait suivi de l'œil un de ces poissons qui nous avait précédés pendant plus d'un demi-mille sans se reposer; un autre vint s'abattre sur notre bâtiment; j'ai rarement vu créature d'une plus exquise beauté : je ne pouvais me lasser d'admirer son œil noir, son dos du bleu foncé le plus brillant, son ventre éclatant comme l'argent le plus poli, et ses ailes formant un réseau de fibres semblables à celles d'une feuille d'arbre, et d'une transparence parfaite. Il paraît que cet animal ne sup-

porte point l'attouchement de l'homme : à peine eus-je pris celui-ci, qu'il eut une convulsion et expira dans ma main. Le soir nous eûmes autour de notre bâtiment, à mesure que le vent le poussait, une illumination phosphorescente d'un éclat extraordinaire. Quoiqu'il n'y eût pas de lune, on aurait pu supposer facilement que cet astre était sur l'horizon. Les vagues étaient éblouissantes, on eût dit qu'elles lançaient des étincelles. Plus nous avancions dans la zone des tropiques, plus l'atmosphère semblait s'épurer; on y eût vainement cherché la brume la plus légère; il était rare qu'un nuage vînt obscurcir le soleil, et, la nuit, le ciel et les astres resplendissaient de la plus vive clarté. La lune, dans ces latitudes, s'élève presque au zénith, et un grand nombre d'étoiles, qui appartiennent à l'hémisphère méridional, se montrent à l'observateur. Un matin, avant le point du jour, le capitaine me fit monter sur le pont pour me montrer la Croix-du-Sud, constellation d'une rare beauté. Il est vrai qu'une des cinq étoiles qui forment la croix n'est que de la deuxième grandeur, et ne se trouve pas placée exactement comme il le faudrait, ce qui nuit un peu à la régularité de la figure dont elle porte le nom. En me tournant vers l'est, je pus jouir d'un spectacle plus admirable encore : le croissant de la lune allait bientôt s'effacer; Vénus et Mars étaient dans toute

leur splendeur, et je crois n'avoir jamais vu une profusion d'azur, de lilas, d'outremer, de vert, d'oranger et de cramoisi comme celle dont le ciel était revêtu une demi-heure environ avant le lever du soleil.

Le coucher de cet astre, dans ces chaudes régions, est également remarquable par l'agréable mélange de toutes les couleurs qui se succèdent et se fondent dans la teinte générale de l'horizon; mais il n'est pas, selon moi, d'une magnificence comparable à celle de son lever. Je ne puis m'empêcher de donner ici un souvenir à une de nos compagnes de voyage. En proie à la plus douloureuse anxiété, elle veillait près du berceau de son fils, jeune et joli enfant qui semblait près de lui échapper et de tomber des bras maternels dans ceux de la mort. Un soir, à l'aspect d'un nuage noir bordé d'un or pur, la pauvre mère y voyant tout à la fois l'emblème de sa douleur et de ses espérances, composa à ce sujet quelques vers pleins d'une touchante mélancolie, et dont la lecture nous émut profondément.

Il est rare qu'un voyage n'offre pas quelques agréables distractions; mais c'est surtout lorsqu'on traverse les tropiques qu'on ne doit pas craindre d'en manquer. La nature ne cesse d'y offrir aux regards de l'observateur quelque objet intéressant, et la mer, dans la perpétuelle mobi-

lité de ses phases, forme un spectacle dont on ne se lasse jamais.

Nous prîmes plaisir, un matin, à suivre de l'œil les mouvements d'un énorme requin appelé, à cause de son intelligence et de son caractère rusé, *sea-lawyer*; sa large tête, la souplesse de son corps, les nageoires vertes dont il bat ses flancs, et les innombrables petits poissons, cortége de mirmidons, qui l'accompagnaient dans sa marche, tout cela formait la scène la plus amusante. Une autre fois, nous vîmes un dauphin suivre l'appât que nous lui présentions; ce poisson est beaucoup plus svelte et plus agile que je ne l'avais cru; ses belles couleurs bleues et vertes apparaissaient à travers les vagues. Quelques jours après, la mer étincelait de myriades de petits poissons bleus tachetés d'argent. Nous pûmes souvent apercevoir de noires frégates, qui, avec leurs ailes immenses et leurs queues semblables à celle de l'hirondelle, planaient au-dessus de nos têtes, à une grande hauteur. J'ai entendu dire que ces oiseaux forment un curieux chaînon entre l'albatros et l'aigle de mer. Leurs tournoiements ressemblent à ceux de ce dernier; et l'on dit que pendant les ouragans, si communs en automne dans les Antilles, on les voit s'élancer par troupes nombreuses au-dessus du théâtre des tempêtes, pour aller jouir du calme des régions supérieures.

Le 3 du 12e mois (décembre) s'offrit à nos yeux la première terre que nous devions rencontrer; c'étaient les pics rocheux et coniques de Virgin-Gorda, s'élevant devant nous à une prodigieuse hauteur. Bientôt après nous aperçûmes Tortola, Saint-Jean et Saint-Thomas, mais toutes à une grande distance. Le lendemain matin, nous pûmes distinguer en plein ces îles du côté de l'est; et dans le lointain, à droite, nous apparaissaient les montagnes de Porto-Rico. Ces îles des tropiques, qui surgissent si brusquement à la surface de la mer, de forme pyramidale et presque à pic, ces îles, tantôt n'offrant que des roches nues, tantôt couvertes d'une brillante verdure, étaient pour la plupart d'entre nous un spectacle entièrement neuf, et l'on est naturellement porté, d'après leur constitution et leur configuration, à attribuer leur existence à quelque vaste impulsion sous-marine. On ne peut guère douter, suivant moi, qu'elles ne soient en général d'origine volcanique; mais une circonstance qui démontre clairement qu'on ne saurait leur accorder l'incalculable ancienneté attribuée à certaines couches géologiques, ce sont les coquillages et les coraux fossiles qui se trouvent enchâssés à la pointe même de leur sommet, et qui offrent précisément les mêmes espèces que celles que l'on découvre encore aujourd'hui dans la mer des Caraïbes. Notre itiné-

raire nous conduisait près du *passage de la Vierge*. Pendant une nuit très-claire, quoique sans lune, nous nous trouvâmes dans le voisinage d'un écueil dangereux, appelé la *Roche sous voile*. Telle est en effet sa ressemblance avec un vaisseau couvert de toutes ses voiles, qu'un jour, dit-on, une frégate française se mit à le canonner, croyant tirer sur un bâtiment ennemi. Nous nous aperçûmes que nous marchions directement sur cet écueil, notre second n'ayant point réussi dans les efforts qu'il faisait pour l'éviter; mais, par une bordée courue à temps, nous échappâmes à ce choc, presque inévitable. Le lendemain matin, nous fûmes pris d'un calme en vue de Sainte-Croix, dont nous n'étions plus éloignés que de quarante milles.

Sur notre droite, mais aussi à une grande distance, était l'île des Crabes, que l'on dit d'une richesse et d'une fertilité extraordinaires. Cette île est, dit-on, encore couverte en grande partie d'excellent bois de construction; ses forêts abondent en perroquets, en bêtes sauvages et en gibier de toute espèce. Pendant longtemps aucun établissement, aucune puissance n'en réclama la souveraineté; mais depuis quelques années elle est tombée entre les mains de l'Espagne, et on la regarde comme une sorte d'annexe de Porto-Rico. Un Français en est le gouverneur, et déjà

des esclaves y ont été introduits. On a tout lieu de craindre que non-seulement elle ne devienne l'entrepôt des négriers de Cuba et de Porto-Rico, mais encore qu'elle-même ne se peuple peu à peu d'esclaves importés d'Afrique. On pourrait mettre en question si la Grande-Bretagne n'aurait pas des droits plus anciens à la possession de cette île; et dans ce cas il serait fort à désirer, pour l'amour de l'humanité, qu'elle ne négligeât pas plus longtemps de les faire valoir. Pendant que le calme nous tenait dans cette immobilité, nous aperçûmes deux jeunes nègres qui, s'étant détachés d'un sloop mouillé à distance, se dirigeaient vers nous, montés dans une méchante petite embarcation qu'ils manœuvraient avec une merveilleuse adresse, à l'aide de leurs pagayes. Nous nous plaisions à supposer qu'ils nous apportaient des provisions de fruits; mais à leur arrivée il se trouva que leur mission était tout simplement de nous demander un peu d'eau et quelques vivres. Toutefois, cette entrevue n'en fut pas moins intéressante pour nous : c'étaient les premiers esclaves émancipés que nous rencontrassions dans les Antilles. Ils venaient de Virgin-Gorda, et étaient, ainsi que trois autres, employés par le capitaine du sloop, nègre lui-même, à couper du bois dans l'île des Crabes, pour le service de l'hôpital de Sainte-Croix. Leur salaire était

de cinq dollars et demi par mois chacun, outre leur nourriture; c'est ainsi que, sous le nouveau système, ils gagnaient leur vie par une honnête industrie, et, autant que nous en pouvions juger, ils paraissaient gens de bonne conduite et fort contents de leur condition.

Vers le soir, au moment même où quelques-uns de nos compagnons commençaient à se décourager et à perdre patience, une brise favorable s'éleva; la nuit était douce et claire, et le ciel étincelait d'une multitude d'étoiles. Nos passagers s'assemblèrent sur le gaillard d'arrière, pour jouir de tous les enchantements de cette scène; l'idée que nous allions promptement arriver au terme de notre voyage mettait tout le monde de bonne humeur, et le lendemain matin un vent propice nous poussa dans le port.

Sainte-Croix, pour celui qui y arrive du nord, se présente sous l'aspect le plus riant et le plus pittoresque; nous surtout, qui avions été si longtemps en mer, et pour qui les paysages des Antilles étaient tout à fait nouveaux, nous ne pouvions nous lasser d'admirer la beauté de celui que nous avions sous les yeux, et dont l'assiette consiste en une chaîne de collines et de montagnes sphériques ou coniques, cultivées jusqu'à leur sommet; une couleur rougeâtre, qui est en général celle du sol, domine partout où la terre

a subi le travail de la houe; mais dans les parties déjà couvertes de cannes à sucre, l'œil se repose doucement sur une verdure brillante; on aperçoit çà et là de jolis établissements de planteurs, écartés les uns des autres, et composés d'une maison d'habitation, d'une bouillerie, d'un nombre plus ou moins grand de cases à nègres, et d'un moulin à vent, construit sur quelque hauteur voisine, pour broyer les cannes; des cocotiers, avec leurs tiges longues et effilées, leur branchage tombant, d'un aspect bizarre mais élégant, sont disséminés sur toute cette scène et en achèvent la décoration.

Nous débarquâmes à Fredericksted ou West-End, deux semaines juste après notre départ de New-York. D'excellentes pensions, parfaitement accommodées pour les malades, étaient prêtes pour la réception de tous les passagers. De notre côté, nous trouvâmes un logement aussi tranquille que commode chez notre bonne amie, Rebecca Rogers, dont nous ne pouvons trop recommander la maison à l'attention des voyageurs aux Antilles. Au moment même de notre débarquement, nous fûmes désagréablement affectés de la chaleur de l'atmosphère, comparable à celle d'une serre chaude; mais nous ne tardâmes pas à savourer la fraîcheur d'une délicieuse brise de l'est, qui manque rarement de souffler à

Sainte-Croix, et certes ce ne fut pas sans un profond sentiment de gratitude pour le Créateur et le Conservateur des hommes que nous descendîmes, pour la première fois, sur une plage des Indes occidentales. Une idée cependant vint nous serrer le cœur..... *Nous venions de mettre le pied sur une terre d'esclavage.*

Mais c'en est assez pour une première lettre.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE II.

SAINTE-CROIX.

Flushing, L. I. le 2 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Il y a dans la première vue d'une contrée des tropiques je ne sais quel enchantement qui ne manque jamais de laisser dans l'âme du spectateur une impression délicieuse; et dans nos promenades à travers les petits sentiers bordés de haies et les champs de cannes de Sainte-Croix, pendant les premiers jours qui suivirent notre arrivée, il nous fut aisé de nous expliquer tout le plaisir que goûtèrent Colomb et ses compa-

gnons, lorsque les sites imposants et les fertiles campagnes des Antilles s'offrirent pour la première fois à leurs regards. Il est vrai de dire que, depuis la découverte, un grand nombre de magnifiques productions de la nature, étrangères au pays, sont venues grossir la liste des merveilles végétales qui excitèrent à un si haut degré l'enthousiasme de l'illustre Génois.

De toutes les plantes que nous avions occasion d'observer dans nos excursions, à cheval ou en voiture, depuis l'arbre le plus gigantesque jusqu'à la plus humble graminée, la plupart nous étaient inconnues, et nous fournissaient un sujet d'études qui parfois ne laissait pas de nous embarrasser. Cette île était pour nous, non moins que pour celui qui en avait fait la découverte, un monde tout nouveau; et à moins de passer un certain nombre de jours au milieu de ces scènes si variées et si riches, il sera difficile d'arriver à une connaissance familière des productions dont la nature les a dotées d'une main si libérale. Les plus belles plantes exotiques, que l'on regarderait comme des curiosités, même dans les serres chaudes de l'Angleterre et de l'Amérique, sont cultivées en plein air dans les petits jardins de Sainte-Croix; il n'y a pas jusqu'aux fleurs sauvages qui n'aient un droit presque égal à l'attention et à l'étude du botaniste et de l'amateur.

Nous remarquâmes entre autres de grandes espèces de convolvulus blancs et rose tendre, des fleurs jaunes en cloches, des plantes rampantes de couleur écarlate, des pois d'un bleu vif, d'une singulière beauté, et pour couronner le tout, le long des haies, dont il fait l'ornement, l'*Orgueil de la Barbade*, tantôt cramoisi, tantôt jaune, avec ses pétales semblables à des ailes de papillon, ses longues étamines pendantes, et ses feuilles d'acacia. La plupart des arbres donnent des fruits bons à manger, et un grand nombre se font remarquer par l'exubérance de leur feuillage. Pour en indiquer quelques-uns des plus remarquables, je nommerai le *plantain* et le *bananier*, dont l'apparence est à peu près la même, avec leurs feuilles pendantes, d'une dimension colossale, et une profusion de fruits de la forme d'un doigt, réunis en grappes; l'*oranger sauvage* qui se couvre dans le même temps de fleurs et de fruits; le *limonier* qui borde les haies, exhale un parfum non moins agréable, et donne en abondance une petite espèce de limon; le *guayavier* avec ses fleurs rose tendre, ses fruits en forme de poire, et que l'on rencontre aussi fréquemment le long des haies ; le *manguier*, comme accablé de son pesant feuillage, et qui donne des fruits dans sa saison ; le *mamei* qui pousse à une hauteur considérable, et est cou-

vert d'un feuillage abondant, d'un vert foncé et d'un vernis éclatant ; enfin, le *tamarinier* avec ses feuilles légères comme des plumes, ses longues gousses remplies d'un fruit dont on fait des confitures, et qui étale au loin ses branches vigoureuses, comme notre chêne d'Angleterre.

L'orange douce et les grandes espèces du même genre, comme le *fruit-défendu* et le shaddock (1), sont le produit de la culture; mais ils abondent à Sainte-Croix. Un matin, accompagné de mon jeune ami, j'allai à cheval visiter les jardins de la ferme de Prospérité, qui, faute d'un plus grand nombre d'ouvriers propres aux travaux qu'ils nécessitent, et aujourd'hui accaparés pour la culture de la canne, sont dans un désordre presque sauvage ; cependant ils fournissent encore une prodigieuse quantité de ces fruits délicieux; et quand on va voir Prospérité, on est sûr de jouir de tous les plaisirs de la vue, de l'odorat et du goût. Mais, dans ces occasions, le premier de ces trois sens est peut-être celui qui est le plus agréablement flatté; il serait difficile, en effet, de trouver rien de plus beau que ces avenues d'orangers et de shaddocks, tout chargés

(1) Ainsi appelé du nom du capitaine qui l'apporta des Indes orientales ; c'est l'oranger pamplemousse.

de leurs fruits, les uns verts, les autres d'un or éclatant.

Les branches du cocotier, partant d'un centre commun, divergent comme celles d'un parasol, et c'est dans ce centre, hors de la portée de la main, que sont attachées les grappes de noix de coco. Dans leur état de demi-maturité, ces noix nous fournirent souvent le breuvage délicieux d'une eau laiteuse et sucrée, prévoyance de la nature admirablement adaptée à ce climat brûlant. Mais quelque précieux que soit le cocotier sous les tropiques, il est loin d'égaler en beauté le chou-palmiste, ou chou de montagne, qui peut être regardé comme le plus bel ornement de cette île charmante. Son tronc droit et sans branches, haut de trente à cinquante pieds, légèrement renflé vers le milieu, est revêtu d'une écorce grise et lisse, régulièrement divisée en anneaux qui marquent les diverses périodes de la crue de cet arbre. Du sommet du tronc s'élève une seconde tige également droite, d'un vert brillant, qui contient le chou si estimé parmi les délicatesses de la table ; au-dessus de cette tige verte, les branches du palmier s'élancent comme celles du cocotier, mais sont infiniment plus nombreuses ; enfin, une baguette très-mince, en spirale, forme la sommité de l'arbre. Le grand chemin entre West-End ou

Fredericsted, et Bassin ou Christiansted, siége du gouvernement, qui peut être de quinze milles, passe entre deux rangs de cocotiers et de choux-palmistes plantés symétriquement à droite et à gauche sur une partie de cette route; ces derniers arbres sont d'une hauteur et d'une beauté remarquables, et telle est la régularité de leur forme, qu'on serait tenté d'y reconnaître un ouvrage de l'art; on pourrait s'imaginer un instant que l'on marche entre quelques-unes des colonnades de Pæstum, ou de Tadmor, dans le désert.

A côté du grand nombre de maux inhérents au gouvernement despotique de cette île, on peut du moins applaudir à un de ses résultats; c'est la sévérité avec laquelle il veille à la conservation des arbres. Il n'est permis à aucun habitant d'en couper un seul, même sur sa propriété, et l'importance qu'on y attache ne vient pas seulement de leur ombrage et de leur beauté, mais on suppose encore qu'ils attirent les pluies; et Sainte-Croix ne compte pour sa provision d'eau que sur l'état de l'atmosphère. Un autre résultat heureux du pouvoir arbitraire, c'est d'avoir contraint les habitants à payer le *macadamisage* (1) de leurs chemins; aussi voyage-t-on à

(1) Mode de pavage ainsi appelé du nom de l'inventeur, ingénieur écossais.

Sainte-Croix d'une manière aussi commode que rapide, et une promenade du soir en voiture, à travers les vallées pittoresques des environs de West-End, est une véritable jouissance, même pour les malades.

A l'extrémité de la verge en spirale du chou-palmiste, j'ai bien des fois remarqué un charmant oiseau gris, un peu plus petit qu'une grive, et qu'on appelle le *chincherry*. Comme le *king-bird* de l'Amérique septentrionale, il ose, dit-on, défier le faucon lui-même, et il règne en maître sur tous les habitants de l'air. On voit des essaims d'oiseaux-mouches et de petits *barbets* se disputer le suc des fleurs du cèdre jaune; des oiseaux noirs, fort éveillés, assez ressemblants au geai, et généralement appelés *sorciers noirs*, se rencontrent en grand nombre le long des haies, ainsi qu'une multitude de cailles et de petites tourterelles; on voit souvent aussi des butors d'une petite espèce raser de l'aile les terres basses de l'île; enfin, des pélicans au plumage brun, planant nonchalamment sur les flots, le long des côtes, plongeant continuellement pour saisir leur proie, sont aussi nombreux que les mouettes sur les côtes de la Gande-Bretagne. Il peut n'être pas hors de propos de remarquer que toute la partie sud de Sainte-Croix forme une vaste plaine dont le sol se compose, autant que j'ai pu m'en as-

surer, de coquillages calcaires. Les hautes terres, d'une argile durcie, en couches distinctes et régulières, et formant divers angles, effet de quelque grande secousse de bas en haut, bornent l'île au nord ; leur ondulation offre le plus singulier spectacle. La plus haute de ces collines est le Mont-Aigle, à 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer. En une heure de cheval, on peut aller de West-End au sommet de Prospect, ou Bodkin-Hill, d'où l'œil parcourt à vol d'oiseau le magnifique ensemble des collines et des plaines qui, toutes, du moins à peu d'exceptions près, sont consacrées à la culture de la canne. Mais c'est le long des rivages de Sainte-Croix que le voyageur trouvera probablement à employer son temps de la manière la plus agréable. De larges conques et autres coquillages qui jonchent le bord de la mer, des coraux, des madrépores, des éventails de mer, et des éponges des formes les plus curieuses et les plus variées, sans parler des crabes-soldats (1) avec leurs uniformes pourpre et écarlate, et établissant leurs quartiers dans tous les coquillages vides qu'ils rencontrent, ne peuvent manquer d'attirer l'attention des amis de la nature, de ceux même qui, comme moi,

(1) *Cancer Bernardus* ; c'est le Bernard-l'ermite, le soldat, le pauvre homme.

n'ont que de fort modestes prétentions à la science. Il faut avouer, cependant, que toutes ces curiosités ne sont rien en comparaison de l'ichthyologie de Sainte-Croix.

Le marché au poisson de West-End se tient un peu avant midi, tout près du rivage, à l'ombre de quelques cocotiers. Épier la rentrée des pêcheurs au moment du marché, observer les poissons vivants, pendant qu'ils sont encore dans les barques, ou après qu'on les a déposés à l'ombre sur le gazon, c'est là une source d'amusement presque inépuisable; on ne peut voir sans surprise la variété des espèces et l'éclat de leurs couleurs. Je ne les connais que par leurs noms vulgaires, il est vrai, mais je croirais manquer à mon sujet si je n'indiquais en particulier le *grondeur*, marqué de bandes alternées, jaune et pourpre; la *chèvre*, rose clair et argent; le *docteur*, cuivre bruni ; le *welshman*, rose clair, avec des raies jaunes ; le *hind*, blanc, avec des taches rouges et brunes; le *rock-hind*, vert, tacheté de brun; le *perroquet*, brun foncé, bleu et jaune; le *silkfish*, d'un rose clair brillant; le *blare-eye*, rose-clair, avec un œil blanc d'une grandeur extraordinaire; le *cochon d'Espagne*, jaune brillant et brun; l'*ange*, pourpre, et de l'or le plus pur. Je pourrais grossir cette liste d'une multitude d'autres noms. Ces poissons pèsent, en

général, d'une à deux livres; ils sont, presque tous, ainsi que beaucoup d'autres, d'une plus forte taille, mais moins brillants, excellents à manger, et une ressource précieuse, même pour les plus pauvres habitants de Sainte-Croix. Notre ami, le docteur Griffith, savant naturaliste des États-Unis, qui se trouvait avec nous dans l'île, réussit merveilleusement à conserver ces magnifiques animaux, sans que la mort eût altéré leurs couleurs. J'apprends que depuis il a fait présent de sa collection à une des institutions savantes de Philadelphie.

La ville de Bassin ou Christiansted, beaucoup plus grande que West-End, est agréable et bien bâtie, et possède, en dedans de la barre, un havre excellent. L'hôtel du Gouvernement est élégant et commode. Rien de plus pittoresque que les hautes collines qui avoisinent la ville; les vues dont on y jouit, savoir celle du port et de la côte, situés à leur pied, et de belles plaines qui s'étendent à l'est et à l'ouest, dédommagent de la peine qu'on a eue à y gravir. On peut en dire autant de Bulow-Minda, maison de campagne du gouverneur, jolie résidence située sur une haute colline, à environ deux milles à l'ouest de Bassin, qui offre les plus beaux points de vue, et où l'on savoure un air pur et frais. West-End, cependant, à raison de son grand nombre

d'excellents hôtels, et des charmantes promenades qui se trouvent dans ses environs, mérite la préférence des malades. Le thermomètre, pendant notre séjour, flotta entre 75 et 85 degrés, avec une très-légère variation la nuit. On est obligé d'éviter, pendant le jour, la chaleur brûlante du soleil ; mais le matin, de bonne heure, et le soir, on y jouit, en général, d'une température et d'un air délicieux.

On ne saurait désirer un régime plus sain, plus agréable que celui que fournissent le poisson, le porc frais, le mouton, les légumes et les fruits de Sainte-Croix. Les yams, lorsqu'ils sont de bonne qualité, remplacent avantageusement la pomme de terre farineuse ; les plantains mûrs et les bananes, ces dernières surtout, sont d'excellents fruits, et, lorsqu'ils sont frits, peuvent être rangés parmi les mets les plus délicats. Rien de plus délicieux que les oranges, les shaddocks et le *fruit-défendu*, quand ils sont bien choisis et en pleine maturité. On peut y ajouter le *sour-sop*, le *star-apple*, et principalement toutes les espèces de mangues. Ce dernier fruit, lorsqu'il est d'une espèce inférieure, a un goût de térébenthine; mais celui de la meilleure qualité est très-sucré, et a quelque chose de la saveur d'une bonne pêche. Cette description peut, à quelque différence près, s'appliquer

aux autres îles des Antilles, pour lesquelles on pourrait dire que la nature a fait des miracles. Notre ami, le docteur Stedman, qui a exercé la médecine dans cette île pendant un demi-siècle, nous envoya un présent de fruits de l'arbre à pain. Ce fruit est rond, de la grosseur d'une noix de coco, et couvert d'une écorce verte divisée en hexagones, comme un gâteau de miel. On nous recommanda de le garder un jour ou deux, puis de le mettre au four; on peut alors le couper par tranches et en faire des rôties pour le déjeuner. Nous y avons trouvé un manger savoureux, agréable, très-farineux, et le meilleur succédané qu'on ait encore découvert pour remplacer le pain.

Sur plusieurs habitations, on commençait la récolte du sucre, et nous visitâmes la propriété de notre ami Adam Stevenson, de North-End, dans la vue d'y suivre les procédés de la fabrication. Lorsque le vent est assez fort pour faire tourner le moulin, les cannes qui ont été apportées à dos d'âne ou de mulet sont broyées entre deux cylindres de fer très-rapprochés, qu'on entretient dans un mouvement de continuelle rotation. La liqueur qui en sort est portée, par un long tuyau de bois, à la bouillerie, située au pied de la colline. Là elle est reçue dans une grande cuve appelée *clarifica-*

teur, et passe ensuite par une série de chaudières soumises à différents degrés de chaleur : on la convertit d'abord en sirop, puis en un fluide plus épais, appelé *sling*. Le *sling* est porté par des rigoles dans des bassines, où il se grène et prend la forme de sucre mêlé de mélasse. Il est ensuite transporté dans des barriques, d'où la mélasse, graduellement desséchée, tombe dans des récipients placés au-dessous; enfin on obtient un sucre sec et pur, bon à exporter. Le sucre de Sainte-Croix est généralement d'un gros grain, d'une couleur brillante et agréable, et l'emporte de beaucoup par ses qualités sur celui que produisent des terrains plus humides et plus riches. Il n'y a aucune partie de ce précieux végétal qui ne serve à quelque usage. Les feuilles fournissent un excellent fourrage pour les porcs et le bétail; le résidu des cannes, lorsqu'on en a extrait le jus, prend le nom de *bagace*, et est soigneusement mis en meule sous des hangars, pour servir de chauffage.

Une circonstance qu'on ne saurait trop déplorer, c'est qu'une distillerie est presque invariablement l'accessoire d'une bouillerie, et que deux barriques de sucre donnent au moins un poinçon de rhum. Le rhum nouveau des Antilles est une liqueur séduisante, mais en même temps une des plus funestes à la santé, et l'on

ne saurait révoquer en doute le nombre considérable de morts prématurées dont elle a été la cause. Notre ami Stevenson ne boit que de l'eau, et, conséquent à ses principes, ne fabrique point de rhum dans son établissement. L'écume du sucre en ébullition qui, avec une certaine quantité de mélasse, sert ordinairement à la distillation du rhum, est repompée dans un clarificateur, et convertie en un sucre qui ne le cède point en qualité à celui qu'il fabrique par les procédés ordinaires. Il affirme positivement que ce système est aussi économique que profitable; et il est fort à désirer que son exemple soit suivi dans toutes les Antilles.

Les exportations en sucre de Sainte-Croix s'élevèrent, en 1839, à 19,428 barriques, de 1,300 livres chacune. Dans quelques-unes des années précédentes, le produit a dépassé 30,000 livres sterling. Tandis que d'un côté cette île tire d'immenses avantages de la vigilance, de l'habileté et des soins d'un corps respectable de propriétaires résidants, d'un autre côté on ne saurait douter que l'esclavage n'y fasse sentir son influence paralysante, et il est notoire qu'un grand nombre de propriétés ont passé des mains des possesseurs primitifs dans celles des gérants, que d'autres y sont accablées d'hypothèques, et que, depuis plusieurs années, le sol s'y appauvrit

graduellement, et tend à s'épuiser. La prospérité de cette île demande que les propriétés y soient affranchies des charges qui pèsent sur elles, et qu'une économie rurale mieux entendue y restaure un sol fatigué; mais ce sont là des bienfaits que, dans mon opinion, il est réservé à la liberté seule de consigner un jour dans ses annales.

Les esclaves, dit-on, y forment près des quatre cinquièmes de la population, et s'élèvent au nombre d'environ dix-neuf mille. Il fut un temps où le régime auquel ils étaient assujettis était d'une sévérité qui allait jusqu'à la barbarie, et l'on s'apercevait alors que leur nombre subissait un décroissement continuel. Mais, depuis quelques années, le gouvernement danois a établi diverses restrictions qui ont amélioré la condition des noirs. J'apprends qu'il est défendu de les faire travailler au delà de douze heures, c'est-à-dire, de six heures du matin à six heures du soir, avec des intervalles, trop courts quelquefois, pour le déjeuner et le dîner. Il a été aussi pourvu légalement à ce qui concerne leur habillement et leur nourriture. Il est aussi défendu au piqueur qui les conduit aux champs d'avoir à la main un instrument plus redoutable qu'une baguette de tamarinier d'une médiocre grosseur. Douze coups de corde et un emprisonnement

solitaire de peu de durée, et le plus ordinairement, à ce que je crois, dans un lieu éclairé; à cela se bornent les châtiments qu'il est permis au gérant ou au propriétaire de leur infliger. La corde dont on se sert est toutefois un dangereux instrument de torture; et j'ai appris que la réduction de trente à douze, du nombre de coups qu'on pouvait leur appliquer, n'est point une disposition législative, mais seulement le résultat de l'autorité bienveillante du gouverneur général Von Scholten. Tout nègre a le droit d'acheter sa liberté, et, en cas de besoin, une espèce de commissaire priseur fixe le montant de la rançon. La conséquence de ces dispositions philanthropiques est d'avoir amélioré le sort des esclaves, et d'en maintenir le nombre au même chiffre, ou du moins sans augmentation notable.

Toutefois, je ne puis m'empêcher de remarquer ici que les dispositions légales quelconques, pour l'adoucissement du sort des esclaves, sont, en général, presque inutiles. Dans les colonies anglaises, l'influence locale rendait constamment infructueuses toutes les mesures de ce genre ordonnées par le parlement de la métropole; et, en dépit de la loi et de la raison, l'homme ne sera que trop souvent disposé, au moment de la tentation, à user arbitrairement de son pouvoir sur l'homme son semblable. Aussi est-il

très-probable pour moi, que, même à Sainte-Croix, où les lois d'amélioration sont maintenues et corroborées par un gouvernement légal, à la fois vigilant et despotique, il peut se passer de temps à autre des actes d'oppression et de cruauté dont le gouvernement n'a aucune connaissance, et qui échappent, à plus forte raison, à celui qui ne voit l'île qu'en passant.

Mais ce qui est évident, ce qui ne saurait être mis en question, c'est la dégradation de la race nègre, fruit de l'esclavage, dans les îles danoises; c'est l'extrême infériorité de la condition physique, intellectuelle et morale des esclaves, comparée à celle des nègres libérés des îles anglaises. Le trait le plus choquant du système en vigueur, c'est ce qu'on appelle le *marché du dimanche*. Comme on n'accorde aux esclaves aucun des jours ouvrables pour leurs propres affaires, il en résulte que le premier jour de la semaine, on les voit accourir en foule de toutes les parties du pays, souvent même de quartiers situés à des distances énormes, dans les villes de Bassin et de West-End, où ils viennent vendre leurs denrées et leurs fruits. Or, les cabarets à rhum sont tout près des marchés, et les acheteurs profanent à l'envi ce saint jour. C'est alors une scène, non pas seulement de trafic et d'affaires, mais aussi de vacarme, de divertissements, d'oi-

siveté et de dissipation. Avant de quitter Sainte-Croix, nous fîmes une visite au général Söbölker, alors gouverneur de l'île, pour prendre congé de son Excellence, et nous hasardâmes d'appeler son attention sur ce sujet, non sans quelques observations sur l'esclavage en général. Il nous écouta de la manière la plus obligeante, et sembla faire des vœux pour des temps meilleurs; mais les derniers mots qu'il nous adressa, comme nous passions le seuil de sa porte et descendions l'escalier, furent : Patience, patience, patience!

Nous avons appris avec une bien vive satisfaction de notre ami le capitaine Von Scholten, frère du gouverneur général, alors en Danemark, qu'une commission a été formée à Copenhague, chargée d'examiner l'état de ces colonies, et dans la vue d'une émancipation plus ou moins prochaine. En attendant, de vastes bâtiments ont été construits dans diverses parties de l'île, pour servir de chapelle et d'école, et donner enfin quelque instruction religieuse et les parties fondamentales de l'instruction primaire à la population nègre. Ces établissements ne sont point encore en activité; mais plusieurs planteurs font les plus louables efforts pour que leurs esclaves puissent apprendre à lire et acquérir quelque connaissance des saintes Écritures. Un homme de couleur, du nom de Macfarlane, a

été chargé des fonctions d'instituteur, auxquelles il est propre sous tous les rapports ; il dirige une espèce d'école ambulante qui passe d'une habitation à l'autre, et produit les meilleurs effets. Les nègres de ces habitations, instruits de leurs devoirs et de leurs obligations morales et religieuses, sont devenus meilleurs, et infiniment plus utiles à leurs maîtres qu'au temps de leur ignorance.

Les écoles tenues le premier jour de la semaine, sous la surveillance de l'église épiscopale, sont fréquentées par plusieurs centaines d'enfants, noirs, mulâtres et blancs. Quelques planteurs et leurs femmes se sont associés à des personnes de couleur et autres, et chargés de l'enseignement ; cette œuvre pie marche avec succès, sans distinction de caste ou de couleur, soit parmi les maîtres, soit parmi les élèves.

C'est avec une véritable satisfaction que nous avons découvert dans les îles danoises des Antilles l'existence d'une institution qui tire son origine de la métropole, et produit les plus heureux effets, en maintenant la paix parmi les habitants. C'est une *Cour de Réconciliation*, à l'arbitrage de laquelle doivent être soumis tous les différends et toutes les questions de droit civil, avant de pouvoir devenir la matière d'un procès. Il est très-rare que cette cour, où tout se traite à l'amiable,

ne règle pas définitivement ces sortes d'affaires. Il en résulte qu'à Sainte-Croix la profession d'homme de loi est, à peu de chose près, un titre pur et simple; on pourrait presque dire qu'elle n'existe pas du tout. Une semblable institution serait d'un prix infini dans les colonies des Antilles, où les procès sont une source de vexations et de haines.

Je ne puis terminer cette lettre sans remarquer que la société de *Sainte-Croix* est pleine d'agréments; et il est impossible de montrer une bonté plus hospitalière que celle dont nous avons été l'objet, de la part d'un grand nombre de propriétaires résidants. Aucune secte chrétienne autre que l'église luthérienne danoise n'y est tolérée par la loi, excepté les frères Moraves, les catholiques romains et l'Église d'Angleterre; cependant, grâce à une permission spéciale du gouvernement, nous avons tenu dans les deux villes, avant notre départ, plusieurs réunions publiques de culte, qui ont été suivies par des personnes de toute condition et de toute couleur. Nous avons profité avec empressement de cette occasion pour promulguer ces principes essentiels du christianisme, source véritable et unique de la pure vertu et du solide bonheur.

Espérons qu'avant qu'il soit longtemps on verra le règne bienfaisant de la loi civile et de la

loi religieuse établi dans les colonies danoises ; et, quand il en sera ainsi, cette île délicieuse, si remarquable déjà par l'égalité de sa température et par tant d'autres avantages naturels, ne peut manquer de devenir la plus agréable résidence, et ne le céderait en rien à aucune autre. Quel que soit même aujourd'hui l'état des choses, nous n'avons pu quitter Sainte-Croix, après un séjour de trois semaines environ, sans de profonds sentiments de regret, non moins que de reconnaissance et d'affection envers un grand nombre de ses habitants.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE III.

SAINT-THOMAS ET TORTOLA.

Flushing, L. I. le 3 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Après avoir accompli les devoirs religieux que nous nous étions imposés dans notre voyage à Sainte-Croix, et exprimé à nos nombreux amis, en prenant congé d'eux, les sentiments dont nos cœurs étaient pleins, nous fîmes voile pour Saint-Thomas où nous arrivâmes dans la matinée du 26 du douzième mois (décembre). Lorsque le voyageur approche de Saint-Thomas par le sud, et qu'il entre dans le port (l'île et la ville portent

le même nom), le tableau qui se présente à ses regards est un des plus frappants que puissent offrir les Antilles. Le port consiste en un étroit passage par lequel la mer pénètre dans les terres, et en une baie fermée, station remarquablement commode pour les bâtiments. C'est un port libre où il se fait beaucoup d'affaires, et, en petit, un rendez-vous de commerce. Un nombre considérable de bâtiments de diverses grandeurs et appartenant à différentes nations y étaient mouillés au moment de notre arrivée. Sur la gauche du goulet dont nous venons de parler, est une haute colline de forme ronde, au sommet de laquelle le fort est bâti; et sur deux points élevés à droite, on aperçoit les restes de forteresses, anciens repaires de ces terribles boucaniers qui, jadis, infestaient ces îles de leurs guerres. La ville est proprement bâtie sur trois hauteurs qui s'étendent en une ligne parallèle à l'extrémité septentrionale ou intérieure de la baie; ces hauteurs se terminent par des montagnes coniques extrêmement pittoresques, et composées, à ce que je crois, de roches primitives; elles sont couvertes de broussailles. Tout le monde serait tenté de croire qu'un bâtiment, une fois entré dans ce port, doit y être dans la plus parfaite sûreté; mais il s'en faut qu'il en soit ainsi. Pendant l'épouvantable ouragan qui

désola Saint-Thomas, dans le huitième mois de 1837, un grand nombre de bâtiments qui s'y trouvaient mouillés, ou sombrèrent, ou furent jetés à la côte. On porte très-haut la perte en hommes ou en marchandises qui fut la conséquence de ce désastre.

Quelques-uns de nos amis, résidant momentanément dans cette île, nous firent, à l'instant où nous mîmes pied à terre, l'accueil le plus obligeant, et nous procurèrent un logement commode dans un vaste hôtel très-fréquenté par les négociants de la ville. Cependant, l'approche d'un grand bal qui devait se donner dans cette maison, nous força bientôt à en déguerpir et à chercher une demeure plus retirée ; malheureusement on était à une époque où l'on ne peut guère se flatter de jouir de beaucoup de tranquillité à Saint-Thomas, c'est-à-dire, à la veille des saturnales des nègres, pendant lesquelles une entière liberté est accordée aux esclaves qui, de Noël au premier jour de l'an, peuvent battre le tambour, jouer du violon, chanter, danser et s'en donner à cœur joie, de toutes les manières. Le mauvais génie de l'esclavage semble, pendant ces journées, avoir pris le masque et la marotte de la folie, et nous pensâmes qu'il y avait aussi peu de profit pour ces pauvres nègres dans ces misérables divertisse-

ments, que d'agrément pour nous-mêmes au milieu de cet effroyable tintamarre. Néanmoins, nous nous gardâmes bien de les juger... Hélas! ces pauvres gens, nous le savons, n'avaient de fêtes que celles-là!

Cette île est à la fois stérile et pittoresque. Le petit nombre de sucreries qu'elle contient sont peu remarquables, et presque toute la population, qui s'élève, nous a-t-on dit, à 11,000 âmes environ, est concentrée dans la ville. Quelque populeuse qu'elle soit, on n'y trouve qu'une seule chapelle protestante, d'une très-médiocre étendue, et qu'occupent successivement, le premier jour de la semaine, l'Église luthérienne danoise et celle des réformés hollandais. Grâce à l'obligeante permission du pasteur réformé hollandais, et du consentement du gouverneur, le major Oxholm, nous y eûmes une réunion de culte. La bonne composition et le recueillement de l'assemblée furent pour nous une preuve évidente que, même à Saint-Thomas, il y a encore un certain nombre de personnes dont la plus importante de toutes les affaires, celle du salut, occupe l'esprit et le cœur. Mais nous avons tout sujet de craindre que dans cette petite île de l'Ouest, au milieu de marchands de tant de nations différentes, dans cette confusion de tant de langues diverses, il

ne règne une indifférence générale sur les grands intérêts de la religion. Passer le jour à vendre et à acheter, et la nuit en divertissements, voilà ce qui nous a paru occuper exclusivement l'attention des habitants; et les renseignements que nous avons pu recueillir sur l'état moral de la population noire ou de couleur n'ont pas été plus satisfaisants. Il n'y a, dans ces deux dernières castes, que très-peu de couples mariés; des mœurs basses et des habitudes de déréglement paraissent en être le caractère général, et l'observateur le plus attentif aurait peine à découvrir quels avantages temporels, civils, moraux ou spirituels, accompagnent l'esclavage à Saint-Thomas.

Nous nous rendîmes une après-midi à l'établissement des frères Moraves, situé à l'ouest de la ville, à une distance d'environ deux milles, et il fallut nous borner à échanger quelques regards affectueux avec notre frère allemand, attendu l'impossibilité où nous étions de nous entretenir avec lui dans sa langue. On ne saurait disconvenir que l'influence religieuse des Moraves dans les îles danoises ne soit, jusqu'à un certain point, un véritable bienfait; mais cette influence est considérablement diminuée par deux circonstances : la première est l'usage où ils sont de prêcher et d'enseigner en hollandais-nègre, jar-

gon barbare que le peuple ne parle presque plus aujourd'hui ; la seconde, c'est l'habitude dans laquelle ils persistent d'avoir eux-mêmes des esclaves, comme partie indispensable des propriétés de la Mission.

Il est grandement à regretter que le gouvernement danois, dans ces deux îles, soit aujourd'hui si défavorablement prévenu contre les méthodistes : être méthodiste est comme un titre de proscription, et équivaut à une exclusion absolue des colonies danoises. Cependant, les succès qu'ont obtenus ces chrétiens, tant parmi les esclaves de vos États de Sud que parmi les nègres émancipés des Antilles anglaises, sont une preuve irrécusable qu'ils pourraient y être admis en toute sûreté pour le gouvernement, et avec un immense avantage pour la masse de la population.

La plus grave imputation que l'on puisse adresser à l'administration de Saint-Thomas est relative au trafic des esclaves. Les bâtiments négriers espagnols et portugais viennent fréquemment s'équiper dans ce port pour leurs criminelles expéditions sur les côtes d'Afrique ; ils entrent et sortent en toute liberté, sans jamais éprouver la plus petite gêne de la part des vaisseaux de guerre de la station danoise ; et même, dans quelques occasions, c'est le fort

lui-même qui leur a fourni leur provision de poudre. Pourquoi donc les traités entre la Grande-Bretagne et le Danemark, relativement au trafic des esclaves, ne seraient-ils pas strictement exécutés, au moyen d'une franche et vigoureuse coopération des autorités locales ? Sous un gouvernement chrétien et même protestant, une telle connivence, de la part de ces autorités, est immorale et déshonorante ; mais je ne puis douter qu'il n'y soit bientôt mis un terme par les hommes honorables et humains qui sont aujourd'hui à la tête des affaires en Danemark.

Détourner ses regards de la mauvaise foi et de la corruption des hommes, pour les porter sur un charmant paysage et sur les curiosités de la nature, repose et rafraîchit l'âme : tout cela se trouve à Saint-Thomas. Montés sur les chevaux que nos amis avaient eu la bonté de nous fournir, nous employions quelques-unes des premières heures de la matinée à gravir, dans toutes les directions, les collines environnantes ; et les vues dont nous y jouissions, celles du port, de la ville et de la marine, sous leurs divers aspects, formaient avec la contrée sauvage qui les environne, un tableau véritablement enchanteur. Du haut de ces collines, au nord de la ville, la mer se montre à droite

et à gauche avec les nombreuses criques qui découpent la côte, et les rochers qui les bordent. Une course de quelques milles à l'est vous porte tout à coup sur un point d'où l'on voit presque à ses pieds Saint-Jean, Tortola, Joseph Vandyck, et autres îles pittoresques, des montagnes boisées sur le premier plan, et l'Océan qui roule ses flots entre les diverses parties de cet immense paysage. Mais l'objet le plus curieux peut-être que puisse offrir cette île, est un spécimen colossal du *Bombax Serica* ou *cotonnier de soie* que l'on rencontre à deux milles environ à l'ouest de la ville. Cet arbre, au feuillage léger, et aux gousses remplies d'un coton soyeux, propre, nous a-t-on dit, à la fabrication des chapeaux, se dépouille de ses feuilles chaque année. Lorsque nous le vîmes, il était entièrement nu; son tronc, de près de 50 pieds de circonférence, forme une espèce de colonne torse ; ses vastes branches, partant du tronc à angles droits, s'étendent à une distance considérable, et en poussent d'autres presque à angle droit aussi avec elles-mêmes ; quelques-unes de leurs parties sont hérissées d'énormes nodosités. Cet arbre est d'origine africaine, et l'on pourrait avec raison donner au sujet que je décris maintenant, le nom de *monstre végétal.* Nous nous amusâmes beaucoup à y observer le travail d'une

espèce de fourmi appelée *pou des bois*. La métropole de ce petit peuple était située à l'enfourchure de deux branches; et de ce point partaient des rues ou avenues qui sillonnaient l'arbre dans toutes les directions, et que remplissaient de nombreux essaims d'une population fort affairée.

Le dernier jour de l'année, nous nous embarquâmes à bord du brigantin *l'Éclipse*, de la Trinité, capitaine Aàrestrup; nous l'avions loué pour une croisière parmi les îles situées au vent de Saint-Thomas, et, après les adieux les plus affectueux à ceux de nos amis qui nous avaient accompagnés jusqu'au rivage, nous mîmes à la voile pour Tortola.

La distance entre les deux îles est peu considérable, mais notre voyage fut lent et orageux; et après avoir longé la côte extrêmement pittoresque de Saint-Jean, autre île danoise beaucoup mieux cultivée que Saint-Thomas, nous fûmes surpris par la nuit avant d'avoir pu franchir, entre sa pointe est et l'île du Normand, le chenal qui conduit à Tortola. La nuit se passa dans l'anxiété et dans les tourments du mal de mer; mais nous nous en crûmes amplement dédommagés le lendemain matin, à la vue du port où nous entrâmes sains et saufs, entre deux admirables lignes de montagnes et de rochers. Un habile matelot nègre, que nous avions pris à

Saint-Thomas, nous pilota dans cette partie assez difficile de notre route jusqu'à Roadstown, à Tortola. A mesure que nous approchions de Tortola, cette île se présentait à nous sous l'aspect le plus intéressant, et nous découvrait par degrés ses montagnes à pic, groupées de la manière la plus pittoresque, et les plaines qui s'étendent à leurs pieds, couvertes de cannes verdoyantes.

Ce ne fut pas sans quelque difficulté que nous parvînmes à trouver place, pour la nourriture et le logement, dans une auberge située près de la mer et tenue par une femme de couleur, singulière vieille appelée madame Claverty. Ses chambres avaient été occupées jusqu'à ce jour par quelques-uns de ses parents attaqués d'une fièvre dangereuse, et les enfants de cette famille de malades erraient ou plutôt se traînaient autour de la maison dans un état d'affreuse maigreur. Il ne nous restait d'autre parti à prendre que de nous loger dans ces appartements fort suspects, comme on voit; on nous assura que nous ne courions aucun danger, et nous eûmes le bonheur d'échapper à toute espèce de contagion, grâce à une délicieuse brise de l'est, dont le souffle constant parcourait toutes les parties de la maison, et servit probablement à nous en préserver. Restait la crainte de mourir

de faim; mais nous fûmes parfaitement rassurés à cet égard à la vue d'un grand nombre de tortues vertes, réunies devant la porte de l'auberge dans un petit vivier d'eau de mer. Ces animaux abordent parmi les rochers, le long des récifs des îles de la Vierge, et figurent journellement sur la table des habitants les plus aisés.

Notre intérêt fut excité au plus haut point, dans cette première visite que nous faisions à une île anglaise peuplée de nègres émancipés. Sur une population de près de 5,000 âmes, on compte à peine 200 blancs, et nous n'avons pas ouï dire qu'il résultât aucun inconvénient de cette excessive inégalité de nombre. Nous étions porteurs de lettres pour le docteur Dyett, magistrat salarié de l'île, et pour quelques-uns des principaux planteurs, qui nous firent l'accueil le plus empressé et nous eurent bientôt tirés de l'inquiétude fort naturelle que nous éprouvions, en nous assurant qu'à Tortola la liberté s'annonçait sous les plus heureux auspices. Une de nos premières visites fut pour une école d'enfants nègres sous la direction d'Alexandre Bott, vieux et digne ministre de l'église de la paroisse. Nous trouvâmes cette école dans un ordre parfait, et nous eûmes lieu d'être satisfaits des réponses que firent les enfants aux diverses questions que nous leur

adressâmes. Nous nous rendîmes ensuite à la prison, où, si ma mémoire ne me trompe pas, nous trouvâmes pour tous habitants..... un seul prisonnier, le geôlier et le juge. Notre bon ami, Francis Spencer Wigley, premier juge des îles de la Vierge, qui s'y trouvait par hasard en ce moment, nous donna l'assurance, bien douce pour nos cœurs, que depuis l'époque de la complète émancipation, les crimes avaient considérablement diminué de gravité et de nombre. On me permit de parcourir la liste des incarcérations, dont la plupart n'avaient pour motifs que de légers délits, et j'y remarquai que le chiffre des écroués qui, dans les six derniers mois de 1827, avait été de 186, était tombé dans les six derniers mois de 1839 à 75 seulement, différence de 111 en faveur du régime de la liberté. Pour ce qui est des délits d'un genre plus grave, je me bornerai à dire que les trois précédentes cours de session, qui embrassent une période de neuf mois, n'ont été, dans la stricte acception du mot, que de longues vacances, pas une accusation criminelle ne leur ayant été déférée.

Dans l'après-midi, nous présentâmes une de nos lettres de recommandation à William R. Isaac, vénérable vieillard, autrefois président de l'île. Une entorse le retenant dans son lit, il eut la bonté de mettre à ma disposition, pour toute la

durée de notre séjour à Roadstown, son excellent cheval de selle. Riche propriétaire lui-même, il était de plus fondé de pouvoir de Reid, Irving et compagnie, propriétaires hypothécaires d'une portion considérable de l'île. En ces deux qualités, notre ami n'a pas moins de 1,500 nègres libres sous sa direction; et comme une longue habitude avait depuis longtemps associé toutes ses idées à l'ancien système, nous ne pouvions qu'en attacher plus d'importance à son témoignage. Or, de son propre mouvement, sans y être provoqué, il se hâta de nous dire que ses ouvriers travaillaient de la manière la plus satisfaisante. « Je n'ai, dit-il, aucun sujet de plainte « contre ces hommes. » Un fait qui doit être regardé comme une démonstration concluante contre l'esclavage, c'est qu'une portion aussi considérable des terres de l'île ait passé des mains des propriétaires en celles du marchand et du bailleur de fonds, et nous étions fiers alors de pouvoir mettre en regard de toutes ces preuves, le précieux témoignage de notre ami en faveur de la liberté.

Le lendemain matin, nous étions en selle de très-bonne heure, et nous allâmes avec le docteur Dyett et R. V. Shew, un des planteurs les plus influents, visiter la principale propriété du président Isaac. Une nombreuse troupe de nègres,

hommes et femmes, étaient en mouvement au sommet d'une haute colline.

Accompagné du régisseur, je m'avançai vers eux, et je remarquai qu'ils travaillaient de tout leur cœur. Leur occupation pour le moment, occupation assez pénible, était de creuser avec la houe de petites fosses destinées à recevoir les cannes, avec la précaution, vu la pente très-rapide du terrain, d'en soutenir les bords supérieurs par de forts appuis.

Au dire des connaisseurs, leur travail ne laissait rien à désirer. Nous nous transportâmes ensuite dans d'autres habitations où les mêmes scènes se représentaient à nous, notamment sur les plantations à sucre de R. V. Shew et du juge Wigley, où l'on nous rendit un compte également satisfaisant de l'activité et de l'intelligence des travailleurs. Leur salaire est petit; ils ne reçoivent par jour que six pence sterling avec une légère augmentation au moment de la récolte; mais on m'assura que les avantages dont ils jouissent, tels, entre autres, qu'une chaumière franche de tout loyer, de bons terrains propres à la culture des provisions, et d'abondants pâturages pour leurs bestiaux, doublent au moins le montant nominal de leur salaire. Les planteurs de Tortola ne sont pas aujourd'hui dans une situation très-prospère, par suite de longues

sécheresses, et par conséquent de médiocres récoltes; mais on peut espérer que des saisons plus favorables les mettront bientôt à même d'élever le salaire des travailleurs. Cette augmentation serait évidemment le moyen le plus sûr d'empêcher les nègres d'émigrer à la Trinité, où un grand nombre d'entre eux ont été attirés par des émissaires envoyés tout exprès pour les débaucher, par l'appât d'un gain plus considérable. Quoi qu'il en soit, je reconnais ici volontiers que les travailleurs de Tortola nous ont paru marcher à grands pas vers un état de bien-être et d'aisance.

Parmi les légumes qu'ils cultivent dans leurs jardins, nous remarquâmes le pois de pigeon, arbrisseau très-abondant dans cette île, et qui donne une espèce de graine très-nourrissante. Nous y ajouterons la cassave. On a remarqué qu'une pièce de terre, où l'on cultive cette dernière racine, peut donner une plus grande quantité de substance alimentaire, propre à l'homme, qu'aucun autre genre de produit quelconque. Une circonstance fort singulière, c'est que le suc de la cassave est un poison mortel; mais quand on l'a exprimé, il en reste une substance farineuse, dont on fait un petit pain assez semblable au scotch out-cake, mais d'un goût plus agréable.

Après un excellent déjeuner, à l'agréable résidence du juge Wigley, nous continuâmes notre tournée à travers des sites d'une beauté peu commune, et dont quelques-uns rappellent les paysages de la Suisse. Du haut d'une montagne appelée le Château du Bel-Air, nous pûmes jouir d'une vue immense qui embrasse, à la fois, presque toutes les îles de la Vierge, avec les petits îlots qui en sont comme les satellites.

Ces îles sont très-nombreuses, et l'on dirait que la plupart viennent de jaillir tout à coup du sein de la mer. Je nommerai comme principales celles de Saint-Jean, de Saint-Thomas, de Tortola, de Joseph Wandyck, du Normand, du Gingembre, de Pierre, du Bon-Homme, du Bœuf, de Guana, cette dernière remarquable par ses lézards; et enfin Virgin-Gorda ou Spanish-town.

Il faut avoir contemplé ce magnifique tableau pour s'en faire une idée exacte. Il n'y a, à Saint-Thomas, aucune route carrossable, et l'on n'y voyage qu'à cheval ou à pied, à travers des sentiers pratiqués dans le roc et sur le bord des précipices. On y trouve en abondance des fleurs sauvages qui l'emportent encore en beauté sur celles de Sainte-Croix, le grand aloès, appelé la plante séculaire, dont la forme est des plus pittoresques, et un grand nombre d'autres plantes

curieuses de la famille des cactus et d'une taille colossale. On voit grimper çà et là, dans toutes les directions, des convolvulus cramoisis, pourpres, rouges et jaunes, et l'*Orgueil de la Barbade*, cette splendide fleur, est chose commune dans cette île. Le jasmin blanc se montre partout dans les haies, et un petit arbre appelé le *Panchupan* porte d'innombrables bouquets de fleurs blanches exhalant une forte odeur de jasmin. De nombreuses volées de pélicans bruns planent le long de la côte, et l'on nous dit que le flamant fréquente les terrains bas de l'île voisine d'Anegada. Un jour, au sommet d'une haute colline, et à une distance de quelques centaines de toises, nous fûmes tout émerveillés de pouvoir suivre les mouvements d'un requin qui se jouait sous les flots : preuve de l'étonnante transparence de l'atmosphère et des eaux. La plupart des collines sont couvertes d'une abondance *de gazon de guinée*, et fournissent une excellente pâture aux grands troupeaux, aux moutons et aux chèvres. Une grande partie de ces animaux est la propriété des nègres. Les vaches y sont de la plus belle espèce et donnent un lait excellent.

Nous consacrâmes une autre journée à une excursion en bateau, et nous nous rendîmes à l'extrémité occidentale de l'île, pour y visiter quelques-unes des habitations dirigées par notre

ami Isaac Thomas, autre gérant des plus considérables. Dans le cours de ce petit voyage, nos matelots prirent quelques poissons si singulièrement mouchetés et bariolés, qu'on leur a donné le nom de *poissons-lézards;* et en mettant pied à terre, nous vîmes le rivage jonché de beaux spécimens d'échinus, ou œufs marins. Nous avons trouvé dans le meilleur ordre les plantations de sucre dont notre ami avait la direction. Il emploie 250 nègres libres, et il nous assura « qu'il n'avait « pas la plus légère plainte à élever contre eux. » L'examen des comptes de deux de ces propriétés nous a démontré que décidément il trouve une notable économie dans la substitution d'un travail libre à un prix modéré, au travail forcé et à tous les embarras de l'esclavage.

Après nous avoir prodigué, à nous et à quelques autres personnes, toutes les douceurs d'une hospitalité recherchée, il voulut bien nous accompagner à Windy-Hill, résidence du président E. H. Drummond Hay, homme aussi aimable qu'instruit, qui nous reçut avec la plus exquise politesse. Nos amis avaient pris encore une fois la peine de nous procurer des chevaux, et une longue course par des sentiers rocailleux et à travers de hautes montagnes nous ramena sains et saufs à notre logis de Roadstown, que nous ne pûmes atteindre cependant qu'à la chute du jour.

Tortola était autrefois le siége d'une petite société d'Amis, et un de nos plus éminents ministres, voyageur de ce temps-là, Thomas Chalkley, y trouva un champ de travail et un tombeau. Aucun membre de notre société n'habite aujourd'hui cette colonie; mais il y existe une petite communauté de noirs établis en commun comme fermiers, sur une habitation qui appartint autrefois à Samuel et Mary Nottingham, quakers du plus respectable caractère.

Il y a environ soixante ans que, cédant à la voix de leur conscience, ils émancipèrent leurs esclaves, et leur firent don de leur propriété de Longlook, située sur la côte orientale. Une lettre pleine de conseils chrétiens, adressée à leurs successeurs par ces pieuses personnes, alors retirées à Bristol, est encore conservée précieusement aujourd'hui par les nègres établis sur cette propriété; ils la gardent comme une sorte de titre et comme un monument d'un prix infini pour eux. Le terrain qu'ils exploitent est situé au sommet d'une montagne; ils en ont consacré une partie considérable à la culture des *yams* et autres légumes. Nous avons tenu avec eux, dans la plus grande de leurs chaumières, une réunion religieuse, et nous n'avons eu qu'à nous louer de la décence de leur tenue et de leur recueillement.

Le dernier jour que nous passâmes à Tortola se trouvait le premier de la semaine. Nous avions indiqué pour le matin, une réunion publique de culte dans la salle d'assemblée des Méthodistes, les excellents missionnaires, alors stationnés dans l'île, Bates and Stepney, ayant eu l'obligeance de nous la céder pour ce jour-là. Ils ont travaillé avec tant de succès parmi les nègres libérés, eux et leurs prédécesseurs, qu'aujourd'hui ils ne comptent pas moins de 2,000 membres de leur Église, indépendamment de ceux qui assistent occasionnellement à leur service : c'est plus du tiers de la population totale. Dans la circonstance dont nous parlons, les nègres travailleurs se présentèrent en foule ; ils étaient vêtus avec la plus grande propreté, la plupart habillés de blanc ; ce qui forme avec la couleur de leur peau le contraste le plus agréable aux yeux d'un étranger, contraste pour lequel ils ont d'ailleurs un goût particulier. Sans qu'un seul mot d'avertissement leur eût été adressé, ils restèrent assis pendant un temps assez considérable, dans le silence le plus solennel, pratique cependant tout à fait nouvelle pour eux. Ils écoutèrent ensuite le discours avec la plus vive et la plus pieuse attention. La liberté est le plus digne et le plus puissant auxiliaire de la religion, et, dans cette occasion, qui nous intéressait au plus

haut degré, nous eûmes lieu de reconnaître tout ce qu'elle avait déjà fait pour cette sainte cause.

Dans l'après-midi, nous nous embarquâmes pour aller visiter l'établissement africain de Kinstown-Bay. Il se compose de plusieurs centaines d'Africains, extraits de bâtiments négriers capturés, et occupe un terrain qui leur a été concédé par ordre du gouvernement anglais. Nous n'avions entendu parler de tout côté que de l'état de misère et de fainéantise de ces malheureux nègres; mais ces rapports furent complétement démentis par nos propres observations. Une église destinée à leur usage et dépendante de l'évêque de la Barbade était alors en construction; et déjà l'on a organisé une école pour l'éducation de leurs enfants. 300 d'entre eux environ se réunirent à l'ombre d'un tamarinier, et rarement j'ai eu le bonheur de prêcher devant une congrégation qui me donnât plus de marques de sensibilité et d'intelligence. Une chose parfaitement claire et qu'on ne saurait contester, c'est qu'il y a dans l'esprit et dans l'âme des Africains tout ce qu'il faut pour recevoir et comprendre les grandes doctrines et les principes de la religion chrétienne.

Les dispositions bienveillantes des planteurs de Tortola à l'égard des noirs libérés qui se trou-

vent sous leur direction, ne sont point équivoques ; c'est ce que nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître ; et, cependant, il nous a été impossible de donner notre approbation à certaines taxes vexatoires établies naguère par la législation des îles de la Vierge, et qui pèsent d'une manière fâcheuse sur les classes ouvrières. Je citerai, entre autres, une taxe annuelle de 10 schellings st. par acre, sur tous les terrains à provisions ou jardins non dépendants d'une sucrerie. Tous les impôts de ce genre sont évidemment injustes et mal entendus, et nous ne doutons pas qu'ils ne soient abolis par le gouvernement de la métropole.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE IV.

SAINT-CHRISTOPHE.

Flushing, L. I. le 24 du 6e mois (juin) 1840.

Mon cher ami,

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on ne saurait trouver aucune jouissance à naviguer contre le vent, presque sans changer de place, sur une mer houleuse, claquemuré dans l'étroite enceinte d'un petit bâtiment; mais ce sont là des inconvénients qui attendent ordinairement quiconque entreprend une tournée dans les Antilles. Nous louvoyâmes pendant quelques heures le long de la côte de Tortola, avant d'atteindre la pleine mer, par le chenal de Round-rock; et

après avoir été péniblement ballottés pendant toute une nuit, nous nous trouvâmes le lendemain matin en vue de Saba. On est vivement frappé, au premier aspect, des pics immenses de cette île, que l'on prendrait pour une montagne qui vient de surgir tout à coup du sein de la mer. Saba appartient aux Hollandais, et l'on dit que les petits propriétaires qui l'habitent ont formé entre eux une communauté qui est pour eux un petit univers, n'ayant presque point ou que très-peu de rapports de dépendance avec aucun gouvernement éloigné, mais se soutenant par leur propre industrie, comme constructeurs de bateaux, pêcheurs, etc., etc. Au peu de vent dont nous tâchions de profiter, succéda bientôt un calme plat, la plus désagréable, peut-être, de toutes les contrariétés auxquelles le marin soit exposé : le gouvernail est sans pouvoir, les voiles battent le mât, et malgré tous les efforts de l'équipage, le vaisseau s'agite et roule sans avancer. On se sent comme enchaîné sur les flots, sans qu'aucune assistance humaine puisse vous tirer de cette position.

Chemin faisant, nous avons jeté un appât qui fut saisi par un superbe dauphin, au dos d'un azur éclatant, tacheté de noir, au ventre d'un blanc argenté, et une des plus magnifiques créations que j'aie jamais vues. Nous pûmes le con-

sidérer à loisir, pendant que notre adroit et brave matelot, le nègre Sam, le tirait de la mer; mais tout à coup, par une secousse que le prisonnier se donna fort à propos, il parvint à s'échapper. Une autre fois, notre habile pêcheur amena un baracouta, très-beau poisson ressemblant assez à un brochet, et qui, parvenu à sa grosseur, n'est ni moins dangereux, ni moins vorace qu'un requin. Du poisson frais est une sensualité que nous pouvions nous procurer de temps à autre; mais je payai cher, pour ma part, cette jouissance gastronomique, cause très-vraisemblable, en effet, d'une indisposition qui me dura trois semaines, et qu'aucun remède ne put arrêter. J'appris par la suite que la chair de ces poissons est souvent vénéneuse; circonstance qu'on attribue à ce qu'ils se nourrissent parmi des rochers cuivreux, situés au-dessous du rivage, et assez communs, dit-on, dans quelques-unes de ces îles.

Nous nous trouvâmes dans ce voyage en vue de plusieurs îles en même temps: c'étaient Saba, dont j'ai déjà parlé; l'Anguille, petite île qui, je le présume, doit son nom à sa forme, assez semblable à celle d'un serpent; c'étaient Saint-Martin, Saint-Barthélemy, Saint-Eustache, et dans le lointain Saint-Christophe. Nous apprîmes avec regret qu'il s'en faut de beaucoup que l'Anguille

soit dans une situation aussi florissante que plusieurs des îles anglaises qui l'avoisinent. Je n'ai rien pu savoir de la condition des travailleurs; mais il est probable que, attendu la pauvreté de cette île, un certain nombre se seront décidés à la quitter, dans l'espérance d'obtenir un plus fort salaire dans les autres colonies. Pour ce qui est des habitants blancs, on nous dit qu'ils avaient dépensé beaucoup trop légèrement leurs indemnités, et s'étaient ainsi réduits, par leur faute, à la plus grande détresse. J'ai, d'ailleurs, quelque raison de croire que le gouvernement pense à faire de l'Anguille un établissement pénitentiaire. Saint-Martin, dont une partie appartient aux Français, et Saint-Barthélemy, colonie suédoise, très-fréquentée autrefois comme port franc, mais presque abandonnée aujourd'hui, offrent aux navigateurs qui passent, une vue des plus pittoresques. C'est ce qu'on peut dire, avec plus de raison encore, de Saint-Eustache qui s'élève à une grande hauteur, et a tous les caractères d'un volcan éteint; telle est, en effet, dit-on, son origine. La plaine, peu étendue, située au pied de la montagne, nous paraissait dans le lointain toute couverte de cannes verdoyantes.

Rien de plus admirable que l'aspect de Saint-Christophe, quand on en approche par le N.-O.

La partie N. de l'île est montagneuse et couverte de forêts; à mesure que nous avancions vers la côte, nous ne pouvions nous lasser d'admirer le tableau que nous offraient les collines et les plaines qui s'étendent à leur pied, partout décorées de l'éclatante verdure des champs de cannes. Nous nous plaisions à contempler de loin les établissements des planteurs, où tout annonce l'aisance et la prospérité, quelques moulins à vent en activité, et dans l'éloignement, des bandes de nègres qui paraissaient occupés aux travaux de la campagne; de jolies chapelles, et, dans le port de Basse-Terre, huit grands bâtiments, avec quelques autres petits, attendant vraisemblablement leur cargaison de sucre. J'ai rarement remarqué un lieu qui offrît, *primâ facie*, autant de signes de prospérité, et nous avons eu lieu, dans la suite, de nous assurer que ces apparences n'étaient point trompeuses.

A notre arrivée à Basse-Terre, petite ville située dans un fond où la chaleur est étouffante, et l'air sans cesse obscurci par des nuages de poussière, ce ne fut pas pour nous un léger contre-temps que d'apprendre l'absence de mon jeune ami, Charles Thornton Cunningham, lieutenant-gouverneur, que nous avions tous le plus grand désir de voir. Il était parti pour Antigoa, les devoirs de sa place l'appelant auprès de sir Wil-

liam Colebroke, gouverneur général des Iles-sous-le-Vent. N'ayant pu réussir à nous loger convenablement dans les auberges, nous profitâmes de l'obligeante invitation du président du conseil, W. H. Crook, et de J.-J. Pedder, secrétaire du gouverneur, et nous nous établîmes pour un séjour qui ne devait pas être long, dans l'hôtel du Gouvernement, maison commode, bien aérée, et à peu de distance de la ville. Nous y trouvâmes tout ce qu'on peut désirer en commodités, en agréments et en attentions; nous avions, en outre, l'avantage d'y être loin de l'influence d'une fièvre épidémique, occasionnée, selon toute apparence, par les exhalaisons d'un marais salin, situé au vent; cette fièvre faisait alors de grands ravages dans la ville, et emportait chaque jour un grand nombre de personnes.

Le lendemain de grand matin, je montai un des chevaux du gouverneur, et je jouis de tout ce que peut avoir d'agréable une promenade solitaire à travers champs. Quoiqu'on fût au septième jour de la semaine, que les noirs émancipés consacrent ordinairement à leurs affaires particulières, j'en vis un grand nombre sur les plantations, travaillant avec ardeur à couper les cannes pour le moulin. Je remarquai en eux tout ce qui annonce la vigueur physique, le

contentement et le bien-être, et je ne pus qu'applaudir à la manière dont ils répondirent aux questions que je leur adressai en passant. Chemin faisant, je me hasardai à entrer dans une des habitations, qui se trouva être la résidence de Robert Claxton, solliciteur général de la colonie, homme aussi distingué par son esprit que par son caractère. Il eut la bonté de me fournir une foule de renseignements aussi utiles que satisfaisants, en général, pour un ami de la liberté. Je citerai, entre autres, un fait dont il me donna connaissance et qui est des plus encourageants pour les partisans de cette cause. En me parlant d'une petite propriété qui lui appartient dans cette île : « Il y a six ans, me dit-il « (c'est-à-dire très-peu de temps avant l'acte d'é- « mancipation), cette habitation ne valait pas « plus de 2,000 l. st., y compris les esclaves em- « ployés à l'exploitation. Aujourd'hui, sans un « seul esclave, elle vaut trois fois autant, et j'hé- « siterais même à la donner pour 6,000 l. st. » Cette hausse remarquable dans la valeur d'une propriété ne doit nullement être regardée comme un cas isolé; et l'on m'a assuré que, comparaison faite de l'état actuel des choses avec les temps de découragement et d'inquiétude qui précédèrent l'acte d'émancipation, cette hausse est tout à la fois générale et très-considérable. Il m'arriva de

demander au président Brook, et à quelques autres personnes, s'il se trouvait dans l'île un seul individu qui désirât le rétablissement de l'esclavage : « Pas un seul assurément, pas un « seul ; » telle fut sa réponse.

Après le déjeuner, je fus rejoint par mon excellent ami Archibald P. Burt, jurisconsulte distingué, qui voulut bien m'accompagner à cheval pendant plusieurs milles, à travers de hautes collines, jusqu'à un village appelé Cayon. La vue dont on jouit du haut de ces collines, d'où l'on découvre les plaines cultivées qui s'étendent à leur base, la ville, le port, l'Océan, et à l'extrémité de l'horizon, l'île montagneuse de Nevis, réunit le grandiose à la magnificence. Les parties élevées de Saint-Christophe mériteraient évidemment d'être observées avec plus d'attention qu'il ne nous était possible de le faire ; elles sont revêtues d'une forêt de bois dur et propre à toute sorte d'ouvrages. Je suis fondé à croire qu'un arbre dont les feuilles ressemblent à celles du laurier, avec de grandes fleurs en cloches, d'un rose tendre, et dont j'ai eu l'occasion d'observer plusieurs échantillons, en est l'essence dominante ; on le désigne dans l'île par le nom de cèdre blanc. Les forêts sont peuplées de singes, qui ne laissent pas de faire beaucoup de dégât dans les champs de cannes, et qui ont toujours assez de

malice pour échapper à la main ou à la balle du chasseur. Leur tactique invariable est de poster en avant une sentinelle qui pousse un cri terrible à la première approche du danger. On appelle *mont de Misère* le point le plus élevé de l'île; triste nom qui, nous a assuré le lieutenant gouverneur, doit être remplacé par celui de *mont de Liberté*. C'est un volcan éteint, de 3,700 pieds d'élévation. Au fond de son cratère, qui a 2,600 pieds de profondeur, se trouve, à ce qu'on dit, un plateau de 50 acres, dont 7 sont occupées par un lac, et le reste couvert de gazon et d'arbres. On voit encore jaillir par les fissures de la montagne des ruisseaux d'une eau chaude imprégnée de soufre.

On ne peut faire un pas à Saint-Christophe, non plus qu'à Tortola, sans rencontrer quelque belle fleur sauvage, ou quelque charmant arbuste, et surtout de longues haies d'aloës. Une des plus précieuses productions de l'île est le *Tous-les-mois*, ainsi appelé d'après l'opinion populaire qu'il fleurit tous les mois. C'est une plante magnifique, assez ressemblante à la *Canna Indica*, et dont la racine fournit une substance qui approche beaucoup, pour le goût et pour l'apparence, de l'arrow-root; également nourrissante, elle a l'avantage d'être mieux appropriée à un estomac délicat, et forme un article d'exportation qui

acquiert de jour en jour plus d'importance. Quant à la culture du sucre, l'île nous a semblé à cet égard dans une situation prospère. On supposait que la récolte encore sur pied, laquelle nous a paru promettre autant pour la qualité que pour la quantité, donnerait au moins la moyenne ordinaire de sept mille barriques; et l'on n'appréhendait aucune des difficultés qui auraient pu affaiblir cette estimation. Nous accompagnâmes notre ami Burt à Ottley, sucrerie parfaitement exploitée, qu'il possède en commun avec le juge Wigley, de Tortola; nous y suivîmes encore une fois tous les procédés de la fabrication, et nous eûmes de nouveau la satisfaction de voir les nègres en pleine activité, bien que ce fût le jour qu'ils réservent ordinairement pour leurs petites affaires particulières.

Les salaires courants dans cette île sont de sept à neuf deniers sterling par jour, outre les petits avantages ordinaires; mais un nègre peut facilement gagner de deux à trois schellings par jour, en travaillant à la tâche. Un des résultats de ce dernier système, et qui n'est pas le moins remarquable, c'est que les nègres font, dans un temps donné, une somme d'ouvrage beaucoup plus forte que celle qu'on pouvait obtenir d'eux sous l'empire de l'esclavage. Dans la visite que nous rendîmes à notre excellent ami, R. Cleghorn, ma-

gistrat dont le zèle égale l'intelligence, il nous fit le rapport le plus favorable sur les travailleurs de Saint-Christophe, et le résuma par ce peu de mots : « Au moyen d'un juste *salaire*, vous ob-« tiendrez de ces hommes des travaux *infinis*. »

Une notable augmentation de bien-être devait être pour les noirs émancipés la conséquence nécessaire de cet état de choses. Notre ami Cadman, ministre méthodiste, qui était sur cette station en 1826, sous le régime de l'esclavage, y est revenu sous le règne de la liberté. « Le change-« ment qui s'est opéré en mieux, nous a-t-il dit, « dans l'habillement, dans les manières et dans « le bien-être du peuple, est véritablement pro-« digieux. » Les importations se sont aussi considérablement accrues. Les droits qui en résultaient surpassaient de 1,000 l. st. le chiffre de 1837; et en 1839, ils se sont élevés, à 150 l. st. près, au double de ceux de 1838. Cette étonnante augmentation a pour cause le nouveau besoin d'articles importés, qui se fait sentir aujourd'hui parmi les travailleurs libres, et il est à remarquer que leurs demandes s'appliquent surtout à des objets de toilette. La bourgeoisie établie dans la ville n'a jamais eu plus de peine à se procurer de la volaille, des œufs, et autres denrées qui leur sont ordinairement fournies par les nègres; et la raison en est aussi simple

qu'évidente; c'est que les travailleurs en gardent la plus grande partie pour leur propre consommation. Le mariage est aujourd'hui devenu fréquent parmi eux, et l'on ne saurait se faire une idée de la profusion d'œufs qui ne manque jamais d'avoir lieu, comme une des principales friandises de leur repas de noces. Le temps approche, sans doute, où ils apprendront à substituer une sage économie à cette extravagante prodigalité, et aimeront mieux faire servir leur superflu à augmenter graduellement leur petite fortune.

Nous avons eu un plaisir infini à visiter l'établissement morave de Cayon, dirigé par le frère Munzer, à l'administration duquel nous ne saurions donner trop d'éloges, et qui réunit trois cents enfants dans son école. Un autre établissement morave, celui de Basse-Terre, est dans une situation également florissante. Dans une visite que nous avons faite à l'école, et où nous avons examiné les enfants, nous avons été enchantés de la vivacité et de la justesse de leurs réponses. Le nombre des crimes et des simples délits a considérablement baissé depuis l'époque de la liberté entière et définitive; l'enseignement des connaissances utiles et l'instruction religieuse font de rapides progrès. L'île contient neuf églises de la religion anglicane, six cha-

pelles méthodistes et trois institutions moraves. Les Moraves réunissent 3,000 membres, de naissance ou autrement; 2,899 personnes composent la congrégation de l'église méthodiste, indépendamment de ceux qui assistent à leur service. Ces nombres réunis embrassent une grande partie de la population, estimée en totalité à 20,000 âmes.

A ces détails déjà si encourageants, fruit de de nos observations personnelles, j'ajouterai un témoignage imposant, celui du lieutenant gouverneur, magistrat aussi habile que populaire. Voici ce qu'il nous écrit dans une lettre que nous recevons de lui, à une date postérieure de trois mois à celle de notre visite à Saint-Christophe : « Je viens de recevoir des rapports de « nos magistrats sur la situation générale de leurs « districts respectifs. Grâce à Dieu, je puis dire « que tous, sans exception, sont aussi satisfai- « sants, aussi consolants qu'on pouvait le dési- « rer. Les rapports vont être transmis au gou- « vernement, et s'il en arrive de semblables de « nos autres colonies, il y a là de quoi exciter « l'orgueil et la reconnaissance de tous les amis « de la race nègre. Je ne prétends pas dire que « quelques individus isolés, parmi les propriétaires et les travailleurs, n'élèvent pas de temps « en temps les uns contre les autres des plaintes

« plus ou moins fondées; mais ce qu'il y a de sûr, « c'est que la masse des propriétaires de cette île se « montre aussi disposée que possible à adopter des « mesures conciliantes, et à accorder aux nègres « un salaire juste et équitable; et de leur côté, « les nègres ne demandent qu'à travailler, pourvu « qu'on les paye convenablement. » Dans une autre partie de sa lettre : « Il y a quelques jours, « dit-il, on a donné ici un dîner public où l'on « a vu (révolution véritablement merveilleuse) « des blancs et des hommes de couleur assis pêle-« mêle, et se traitant les uns les autres de pair à « compagnon ; la plus franche gaîté et la frater-« nité la plus cordiale ont présidé à ce banquet. »

Notre séjour à Saint-Kitt, comme celui que nous avons fait à Tortola, finissant le premier jour de la semaine, nous avons tenu plusieurs réunions religieuses dans les chapelles méthodiste et morave. Nous y avons vu arriver en foule des personnes de toute couleur, de toute condition, mais principalement des noirs. L'affluence était si grande dans la soirée, malgré le danger de la fièvre, qu'il fut impossible d'admettre tous les assistants dans la salle de réunion; ce qui ne nuisit pourtant ni au recueillement le plus profond, ni au bon ordre; et l'on se sépara au milieu des épanchements d'une mutuelle bienveillance.

Je regretterais, en terminant ma lettre, de ne pas remarquer un trait de cette Providence sans l'ordre de laquelle un passereau même ne tombe point à terre. Quelque pénible qu'il nous fût de ne point trouver dans l'île le lieutenant gouverneur, ce fut cette circonstance même qui nous détermina à n'y passer que trois jours, et les médecins nous ont assuré depuis que, si nous y avions resté plus longtemps, si notre séjour avait duré seulement une semaine, il était peu probable que nous eussions échappé à la contagion. Quoi qu'il en soit, nous quittâmes Saint-Christophe sains et saufs, et fort contents de ce que nous avions vu.

Je suis, avec respect, etc.

LETTRE V.

ANTIGOA.

Flushing, L. I. le 5 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Le 13 du premier mois (janvier) nous fîmes voile de Saint-Kitt pour Antigoa; autre navigation lente et difficile, que nous ne pûmes terminer qu'en deux jours. Il existe, pour ceux qui connaissent cette mer, un passage assez court par le détroit qui sépare Saint-Kitt et Nevis : mais notre capitaine préféra le chemin le plus long, en faisant le tour de cette dernière île; circonstance qui me permit d'en examiner à loisir la

configuration, et des accidents de terrain qui sont d'une beauté remarquable. La partie montagneuse forme au sud une ligne circulaire concave, et s'abaisse majestueusement jusqu'à la plaine, qui nous a paru d'une assez grande étendue et bien cultivée. Désirant ne pas manquer notre ami Cunningham, avant son départ d'Antigoa, nous nous privâmes du plaisir de visiter Nevis ou Montserrat, dont nous ne tardâmes pas à avoir en vue le volcan éteint et la soufrière, et dont la beauté pittoresque offre tout ce qu'il faut pour attirer le voyageur.

Ici encore il nous fallut bien reconnaître le doigt d'une bonne et sage Providence. En effet, à cette même époque, une fièvre dangereuse exerçait ses ravages dans ces deux îles. A Montserrat notamment, on disait que cette fièvre avait été occasionnée par je ne sais quel débris de matières animales importées d'Europe, et qu'on avait eu l'imprudence d'employer comme engrais. Bien qu'il nous eût été impossible de visiter ces deux colonies, nous nous en consolâmes en recevant plus tard le compte le plus satisfaisant sur la conduite et la condition de leurs nègres cultivateurs. Dans le rapport du magistrat salarié de Nevis au gouverneur général, pour le semestre finissant avec le onzième mois (novembre) de 1839, on lit : « Que la conduite

« des travailleurs est paisible et régulière, et « qu'en général la meilleure intelligence règne « entre eux et ceux qui les emploient; qu'à Nevis « les écoles sont nombreuses et bien suivies, les « mariages fréquents et le jour du sabbat parfai- « tement observé. » Le rapport suivant, adressé par H. Hamilton, président de Montserrat, à sir W. Colebrooke, et portant la date de janvier 1840, paraît être tout ce que peut désirer de plus favorable l'homme d'État philanthrope. « C'est « pour moi, y est-il dit, une bien vive satisfaction « que de pouvoir assurer votre Excellence de la « bonne conduite et de l'ordre qui caractérisent « notre population de travailleurs. Nous avons « vu durant les fêtes de Noël nos églises et nos « chapelles encombrées de paysans bien vêtus, « et notre prison, à peu de chose près, sans ha- « bitants. Les travailleurs ont repris leurs occu- « pations agricoles, et les continuent avec une « exactitude qui, je l'espère, ou plutôt j'en ai la « certitude, assurera la prospérité future de la « colonie. L'année 1841 se présente sous les plus « heureux auspices. Les travailleurs s'arrangent « pour vivre tranquilles et contents; ils ont des « provisions en abondance, et leurs cultures ac- « tuelles sont dans l'état le plus florissant. Il « existait des différends, des jalousies, entre les « maîtres et les ouvriers; mais je suis heureux de

« vous dire que tout cela s'efface peu à peu et fait « place à de meilleurs sentiments. Les travaux à « l'entreprise ou à la tâche deviennent de jour « en jour d'un usage plus général. Il n'est presque « plus question de crédit ou d'échange ; on paie « les ouvriers en argent toutes les semaines, et « ce système est aujourd'hui si complétement « établi et si ponctuellement suivi, qu'il est rare « d'entendre s'élever aucune plainte ; un marché « est aujourd'hui une formalité dont on peut se « dispenser presque sans inconvénient. » Le magistrat salarié de la même île annonce aussi que « l'on travaille avec activité dans la ville à réparer « ou à agrandir les maisons et autres propriétés « foncières ; qu'il y a une hausse considérable sur « le prix des terres ; que telle habitation qui avait « été payée, il n'y a pas longtemps, 5 à 6,000 l. « st. (ce que le vendeur considérait comme une « bonne affaire), ne sortirait pas aujourd'hui des « mains du propriétaire pour 8,000 l. st. au moins ; « que le montant des importations s'est accru « considérablement ; que les mariages sont nom- « breux parmi les nègres de la campagne ; que « les écoles se multiplient, et qu'il y a lieu « d'être satisfait des progrès de la morale pu- « blique. »

Ces témoignages nous ont été confirmés par notre ami John Cox Collins, recteur de Mont-

serrat, que nous avons rencontré plus tard à Antigoa. Nous avons appris de lui que les travailleurs libres montrent du zèle et de la bonne volonté, et que l'on évalue la récolte de cette année à une moyenne de 1,500 barriques. L'année dernière, les nègres qui composent son église, voulant absolument témoigner par quelque offrande d'actions de grâces leur reconnaissance envers Dieu, pour les bénédictions dont ils jouissent sous le régime de la liberté, firent une souscription dont le produit (15 l. 15 sch.) devait être consacré à l'achat d'un calice d'argent pour la table de la communion. C'est dans le même esprit encore que, cette année, ils ont fait une collecte entre eux, pour meubler la même table de quelques vases d'argent.

La côte d'Antigoa est bordée de nombreux récifs, et ce ne fut pas sans quelques dangers que nous en approchâmes de nuit pour y chercher un mouillage. Cependant, le lendemain matin de très-bonne heure, un pilote nous aborda, et nous conduisit sans encombre dans le joli port de Saint-Jean. Quoique la forme grotesque de plusieurs des montagnes rocheuses de cette île lui donne un aspect assez singulier, elle est moins pittoresque que Saint-Christophe ; mais dans la belle verdure et la culture régulière des champs de cannes, et dans le grand nombre de

bâtiments stationnés dans le port, pour y prendre leur cargaison de sucre, nous vîmes encore, au premier coup d'œil, un indice de sa prospérité. Vers midi, nous jetâmes l'ancre sous le fort, et une chaloupe nous mena à Saint-Jean, fort éloigné de notre point de départ. Cette ville est grande, agréable et bien aérée, et a reçu, depuis l'époque de la liberté, des augmentations et des améliorations considérables. On nous avait beaucoup parlé de la fièvre jaune qui s'y était déclarée : elle y avait régné en effet quelque temps avec un caractère de malignité très-prononcé, mais elle était sur son déclin, et le dernier cas disparut bientôt après notre arrivée. De bons logements et une nourriture saine et abondante, quoique sans luxe, nous attendaient dans un hôtel que tenait une femme de couleur nommée Appleby.

Ma santé fut assez faible pendant les quinze jours que nous passâmes à Antigoa; mais j'en fus agréablement distrait par les objets les plus intéressants, et surtout par les occasions qui se succédèrent coup sur coup d'y célébrer des services religieux. Un petit nombre de notes succinctes, extraites de notre journal, suffira pour donner une idée exacte de l'état de cette colonie.

Le 15 du premier mois (janvier). — « Eh bien,

comment vont les travailleurs? ai-je dit au pilote qui nous conduisait dans le port. — A merveille, m'a-t-il répondu ; huit habitations qui avaient cessé leur exploitation sous l'esclavage, sont aujourd'hui en pleine culture. » Nos propres observations ont depuis confirmé ce premier témoignage. Toutefois, il n'y avait eu que six de ces habitations qui eussent abandonné leurs travaux, savoir : celles de Potter, de Dunning, de Jenning, de Paterson, de Tranquil-Vale et de Hill-House; les deux autres étaient des fermes où l'on s'occupait de l'élève des bestiaux plus que de cultures ; toutes les huit sont aujourd'hui en pleine activité pour la culture du sucre. On ne saurait le nier, ce premier fait par lequel commencèrent nos informations sur Antigoa, en dit autant que des volumes.

A notre arrivée, nous nous rendîmes chez sir William Walker, secrétaire du gouverneur général et magistrat salarié. Il nous apprit que notre ami Cunningham, ainsi que le gouverneur, étaient attendus le lendemain matin à Saint-Jean, venant de Dow'shill, maison de campagne de sir William. En réponse à quelques questions que nous lui adressâmes sur l'état présent des choses, il nous assura que tout allait pour le mieux de la part des travailleurs, qui se contentaient du mince salaire de 6 à 9 pence st. par jour, avec les petits

avantages habituels; mais qu'ils pouvaient gagner dans leur journée 2 ou 3 sch. st., par des travaux à l'entreprise qui devenaient d'un usage de plus en plus général; et que la récolte en sucre de l'année précédente avait dépassé 20,000 barriques. Il paraît aussi que la récolte aujourd'hui sur pied donne les plus belles espérances.

Nous avons ensuite visité notre ami James Cox, ministre méthodiste d'une habileté et d'une énergie remarquables. « L'état des choses, nous « a-t-il dit, est des plus florissants; les planteurs « se conduisent parfaitement; les nègres travail- « leurs sont pleins de bonne volonté et de zèle, « et leur bien-être augmente tous les jours. » Il nous a offert, le plus obligeamment du monde, de renoncer ce soir-là à son propre service, pour nous donner la facilité de tenir une réunion d'Amis, dans le local des Méthodistes, nouvellement construit et très-spacieux. Nous nous sommes empressés d'accepter cette marque de fraternité, et notre réunion a été nombreuse et satisfaisante. Les Méthodistes prospèrent à Antigoa; ils y ont plusieurs stations, écoles et chapelles; leur Église se compose de 3,000 membres inscrits, outre ceux qui assistent assez régulièrement à leurs assemblées.

Le 16, à notre arrivée à l'hôtel du gouvernement, nous rencontrâmes notre ami Cunnin-

gham, et nous nous exprimâmes l'un à l'autre, avec toute la chaleur d'une vieille amitié, le plaisir que nous avions de nous revoir; c'en fut un réel pour moi, que de pouvoir lui dire qu'à Saint-Christophe, pendant son absence, les rapports qui nous avaient été faits par tous les partis sur la sagesse de son gouvernement, avaient été unanimes dans leurs éloges. Il nous présenta à sir William Colebrooke, gouverneur général, qui nous reçut avec bonté, et nous fit les plus aimables instances, pour nous décider à accepter un logement dans la maison. Sir William a successivement occupé différents postes dans le service colonial de l'Angleterre et dans diverses parties du monde. C'est un homme réfléchi, de beaucoup de talent et extrêmement instruit, ferme et patient dans tout ce qu'il croit intéresser le bien public, et d'une parfaite simplicité de manières. Il n'est pas sans rencontrer dans le conseil et dans la législature locale une sorte de résistance inerte, mais il sait supporter cette opposition avec un calme que rien ne peut déconcerter. La réunion des îles Sous-le-Vent, sous une législature générale, réunion qu'il considère comme leur constitution primitive, est un de ses plans favoris; ce système se recommande de lui-même au premier coup d'œil, comme infiniment préférable à celui d'un grand nombre de petits par-

lements séparés ; mais ses tentatives à cet égard ont été jusqu'à ce jour infructueuses. Nous fûmes alors rejoints par Nathaniel Gilbert, membre du clergé évangélique de l'Église anglicane, un des plus riches planteurs et propriétaires de l'île. Lui et sir William confirmèrent pleinement les premières impressions favorables que nous avions reçues relativement à l'état de la colonie. A la question que je leur fis sur la valeur des propriétés rurales, leur réponse fut claire, décidée et sans la plus légère variation. « En mettant les « choses au plus bas, nous dirent-ils, la terre « toute nue et sans esclaves a aujourd'hui la « même valeur qu'elle avait, les esclaves com- « pris, avant l'émancipation. » En d'autres termes, c'est dire que la valeur des esclaves a déjà passé à la terre. Quelque satisfaisant que soit ce calcul, j'ai tout lieu de croire qu'il est encore de beaucoup au-dessous de la réalité. A l'égard des propriétés foncières de la ville de Saint-Jean, la hausse a marché dans une progression plus rapide encore. Un grand nombre de nouveaux magasins y ont été ouverts ; on y a construit, et on y construit encore de nouvelles maisons; on a établi plus d'ordre et de propreté dans les rues ; le commerce y a pris un essor extraordinaire ; et on y remarque partout les symptômes non équivoques d'une richesse et d'une prospérité croissantes.

Conduits par notre ami Cunningham, nous allâmes ensuite chez Robert Holberton, vicaire de Saint-Jean, ministre laborieux et dévoué; nous examinâmes son excellente école d'enfants nègres, et nous fûmes étonnés de la promptitude et de la justesse avec lesquelles ces élèves répondirent à nos questions, notamment à celles qui se rattachent à la partie historique des Écritures. Le vicaire nous mena ensuite au local occupé par la société des *Repas-Quotidiens*, où l'on distribue aux indigents des soupes et autres aliments sains et substantiels, et où l'on donne aux malades et aux infirmes un lit, la nourriture et les soins de la médecine. Cette admirable institution, très-florissante sous l'administration du vicaire, est soutenue tant par des souscriptions volontaires que par les dons de la législature locale. Nous nous rendîmes ensuite à l'hôtel du gouvernement où, après avoir été présentés à plusieurs des principaux fonctionnaires, nous assistâmes à une séance de la législature, alors en session. Nous écoutâmes avec beaucoup d'intérêt un des membres, homme de couleur, qui soutenait avec d'autres honorables députés la justice et la convenance du remboursement de la somme dépensée à la construction d'un chemin. L'allocation néanmoins fut rejetée, et l'on se fonda sur ce que la *Chambre* ne pouvait faire

les frais d'un chemin, à moins qu'il ne conduisît à quelque sucrerie; triste reste, comme on le voit clairement, de l'ancien système.

Une course de huit milles à cheval, sur une plaine unie, parfaitement cultivée, partie en provisions, partie en cannes, nous mena à Gilbert, ancienne et spacieuse habitation, et une des sucreries de notre ami Nathaniel Gilbert, qui, avec l'empressement partagé par sa pieuse et aimable compagne, nous invita à passer dans sa maison une partie de notre séjour à Antigoa. Il est impossible de voir une propriété mieux tenue que la sienne. L'année dernière, ses mélasses ont suffi pour payer tous les frais de son établissement; d'où il suit que le produit considérable de ses sucres, vendus à très-haut prix dans les marchés de l'Angleterre, ont été pour lui un bénéfice net. Notre ami est d'ailleurs un chrétien trop conséquent dans ses principes pour ne pas s'interdire la fabrication du rhum. Nous savions qu'il avait reçu 25,000 dollars d'indemnité pour ses esclaves, et il nous assurait que cette somme était de l'argent tombé dans sa poche, un pur cadeau, une gratification à laquelle il n'avait aucun droit réel. Et en cela notre ami raisonnait juste, puisque sa propriété, sans les esclaves, a aujourd'hui la même valeur au moins qu'elle avait avant l'émancipation, les esclaves compris,

et que ses bénéfices ont plutôt augmenté que diminué ; mais quel chiffre pourrait représenter le bonheur qu'il éprouve en pensant à ce qu'il peut appeler sa propre émancipation, en se voyant débarrassé lui-même de cette pesante chaîne qui, attachée par un bout au pied de l'esclave, se rattache toujours par un autre au cou du maître? Il a fait construire, sur sa propriété, une jolie chapelle dans laquelle nous avons eu le soir une réunion religieuse composée de ses paysans noirs. Le sujet qui se présenta d'abord à notre esprit, fut le *repos du Ciel.* Les nègres écoutèrent le sermon avec une attention respectueuse, et au moment de terminer le service, guidés par leur bien-aimée *maîtresse*, qui leur donnait le ton, ils chantèrent en chœur une hymne de la plus douce mélodie, et analogue au sujet que nous venions de traiter.

Sir Bethel Codrington, un de ces propriétaires qui ne paraissent jamais dans la colonie, et dont l'habitation confine à Gilbert, tire, dit-on, 20,000 l. st. par an de ses sucreries d'Antigoa. Je ne puis dire s'il y a ou non exagération dans ce rapport ; mais ce qui est bien constant, c'est que les revenus coloniaux de sir Bethel sont immenses. Dans les derniers débats qui eurent lieu en Angleterre sur la question de l'affranchissement, il se signala comme un des champions

les plus déterminés du maintien de l'esclavage. Les circonstances doivent l'avoir bien convaincu aujourd'hui, qu'en ce qui le regarde *personnellement*, l'émancipation est loin d'avoir été une cause de ruine. Nous pourrions, à peu de chose près, appliquer la même observation à un respectable membre du parlement, dont les propriétés à Antigoa étaient, sous le régime de l'esclavage, dans un état de décadence, et, si nous en croyons tous les rapports, plutôt une charge ruineuse pour lui qu'une source de bénéfices. Aujourd'hui il tire un très-beau revenu de ces mêmes propriétés. J'ai eu le plaisir de visiter ses plantations de cannes, et je ne puis que le féliciter de leur excellente culture, de l'ordre qui y règne et de l'argent qu'elles promettent de lui rapporter.

J'ai entendu dire à notre ami Gilbert que, sous le régime de l'esclavage, il n'y avait jamais que la moitié de ses gens en activité, tandis que l'autre moitié, qui ne faisait rien, était pour lui un fonds mort, une charge absolument improductive; quand vint la liberté, le taux des salaires fut réglé par les planteurs, de telle sorte que la somme payée à la moitié active des esclaves, devait égaler précisément les frais qu'on était obligé de faire auparavant pour l'entretien de la totalité. Ainsi, par exemple, vingt esclaves

coûtant annuellement 5 l. st. par tête, et dix travailleurs libres étant payés à raison de 10 l. st. chacun, on a, de part et d'autre, la même somme de 100 l. st. La seule économie résultant de ce changement devait se trouver dans cette circonstance, que chaque travailleur libre, excité par l'appât d'un équitable salaire, ferait plus d'ouvrage que l'esclave mû seulement par la contrainte, surtout lorsque cette contrainte, comme sur l'habitation de N. Gilbert, était *douce* et tempérée par l'humanité. Mais si la portion active des esclaves n'eût été que d'un *tiers*, au lieu d'une *moitié*, et si l'on suppose égal à la première fraction le nombre des travailleurs libres qu'il emploie aujourd'hui, il en serait résulté pour lui une économie de 33 1/3 pour cent.

Or, des recherches subséquentes et assez approfondies nous ont conduits à la conviction que, sur la plupart des propriétés d'Antigoa, et en général dans toutes les Antilles, la portion active des esclaves ne s'élevait pas à plus d'un tiers. Si l'on réunit tous ceux que l'enfance, la vieillesse, les infirmités, les maladies réelles ou de commande, et tant d'autres causes réduisaient à l'inactivité, on peut regarder comme fonds mort les deux tiers au moins de la population noire. Il y a plus; il est constant qu'aujourd'hui le nombre des travailleurs

libres employés pour une quantité de travail donnée est au-dessous de ce tiers. En conséquence, nous pouvons, en toute bonne foi, porter à 30 pour cent au moins l'argent ainsi économisé pour la plupart des habitations d'Antigoa. Mais si l'on ajoute au passif du temps de l'esclavage l'intérêt des sommes payées pour l'achat des esclaves, le parallèle parlera plus fortement encore en faveur de la liberté. A tous ces arides détails d'arithmétique, nous ajouterons néanmoins une considération générale et démontrée par l'expérience, c'est que l'esclavage et le gaspillage sont deux frères jumeaux, tandis que la liberté et l'économie sont deux sœurs inséparables. Sous l'aiguillon généreux de la liberté, on invente des procédés, des méthodes de travail plus simples et plus expéditives; la mécanique vient au secours de l'industrie; tout homme, noir ou blanc, sait qu'il ne doit compter que sur ses efforts personnels, et la *coopération* fait circuler la *richesse* dans toutes les veines du corps social. « Tout bien considéré, dit le docteur Nugent, « dernièrement orateur de l'assemblée d'Anti- « goa, c'est avec bonheur que je reconnais que « le travail libre est le moins cher de tous les « systèmes, et l'avantage en est incalculable, « surtout pour ces propriétés qu'encombraient « autrefois une foule de bras inutiles. »

Le 17 du premier mois (janvier), nous avons eu un plaisir infini à visiter Newfield, établissement morave; nous y avons trouvé, sous la direction des missionnaires, une très-bonne école et une congrégation nombreuse. Nous en dirons autant de leur établissement à Saint-Jean, que nous avons inspecté plus tard. Les Moraves ont maintenant à Antigoa 12,000 âmes sous leur direction, c'est-à-dire, un tiers de la population totale de cette île. Nous pouvons rendre hautement témoignage à leur utilité dans les îles anglaises; là, aucun Hollandais nègre, aucun individu exploitant comme sa propriété les hommes ses semblables, ne mettent d'entraves à leurs services. A Newfield, nous rencontrâmes la voiture de sir William Colebrooke, qui nous mena à Dow'shill. En traversant une contrée des plus pittoresques, nous remarquâmes une espèce de cactus très-curieux qui abonde le long de la route; on l'appelle Tête de Turc, à cause de la singulière ressemblance qu'il offre avec une tête d'homme, et du bouquet de fleurs dont cette tête est coiffée, comme d'un chapeau rouge ou d'un turban.

La maison du gouverneur est bâtie sur une colline qui commande English-Harbour, goulet extrêmement commode pour la marine, avec une petite ville bâtie sur ses bords. A quelques

pas de là, d'une éminence un peu plus élevée, appelée Shirley-Height, on aperçoit le port, ainsi que les montagnes et les rochers environnants, tableau des plus intéressants et d'une beauté peu commune. Un seul objet que nous découvrîmes dans l'éloignement, vint exciter en nous des sentiments d'une nature différente; c'était un de ces petits clippers de Baltimore, qu'un croiseur anglais avait capturé sous pavillon américain. Après la capture, il avait été envoyé aux États-Unis, renié par le gouvernement, et en définitive amené dans ce port. Au moment où il avait été pris, la nature de son équipement, qui ne pouvait convenir qu'à un négrier, déposait seule contre lui; mais on avait acquis la preuve que, quelque temps auparavant, il avait transporté 300 esclaves à travers l'Océan. Par quel artifice diabolique, par quels cruels expédients était-on parvenu à entasser dans un si petit espace un si grand nombre de créatures humaines? C'est sur quoi il nous fut impossible de former la moindre conjecture; mais le fait n'en est pas moins avéré.

Rien de plus obligeant que l'accueil que nous avons reçu du gouverneur, de sa femme et de toute sa famille. Nous ne tardâmes pas à nous attacher à eux par les liens d'une sincère affection; notre ami Cunningham ne nous quitta

point, et le soir, nous eûmes dans le salon une réunion religieuse composée de la famille, de ses amis, de ses voisins et de ses domestiques blancs, noirs et hommes de couleur. Tout nous prouve que Dow'shill est l'asile de tous les sentiments généreux et du véritable libéralisme.

Le 18 du premier mois (janvier), nous avons reçu la visite d'une dame non moins distinguée par son esprit que par sa position sociale, et qui possède dans cette île des biens considérables. Ses propriétés, du temps de l'esclavage, étaient criblées d'hypothèques; mais aujourd'hui, sous l'influence régénératrice du nouveau système, elles sont libres ou bien près de l'être de toutes ces charges. Un grand nombre de cas semblables avaient eu lieu, nous dit-on, à Antigoa.

Le 19 du premier mois (janvier), premier jour de la semaine, nous avions indiqué une réunion dans un village appelé Parham. Il tombait le matin une pluie battante, ce qui n'empêcha pas 200 nègres environ de braver le mauvais temps et de se réunir à nous au moment du service. On les dit aujourd'hui moins disposés qu'autrefois à sortir par la pluie pour se rendre aux divers lieux de culte, et la raison en est curieuse: autrefois, les pauvres gens n'avaient ni bas ni

souliers; ils en ont aujourd'hui, et ne se soucient pas de les gâter dans la boue.

Le soir, le temps s'était éclairci, et nous trouvâmes dans la salle de réunion des Méthodistes de Saint-Jean, une congrégation composée de 2,000 personnes. C'était un jour de grande solennité, et nous nous sommes assurés plus tard que les nègres émancipés formaient la majorité de cette assemblée, aussi respectable par la décence de son extérieur que par ses sentiments. On nous rappela fort à propos en cette occasion les paroles de l'Apôtre : « Mes frères, vous avez « été appelés à la liberté ; seulement ne prenez « pas de cette liberté un prétexte de vivre selon « la chair, mais assujettissez-vous les uns aux « autres par la charité. »

Le lendemain matin, nous avons visité l'école normale de Mico. Mico est le nom d'une dame qui, par son testament, légua, il y a 150 ans environ, une propriété dont le produit devait être employé à payer la rançon des chrétiens captifs chez les Barbaresques. Cette propriété a acquis depuis une grande importance; et en vertu d'un décret de la cour de Chancellerie britannique, le revenu doit être appliqué aux frais d'une éducation basée sur l'enseignement des Écritures dans les Antilles, mais sans plier cet enseignement aux doctrines et aux convenances de telle

ou telle secte en particulier. L'école de Saint-Jean, ainsi organisée, comprend non-seulement l'éducation d'enfants qui y apprennent à lire, écrire, etc., etc., mais aussi celle des jeunes gens que l'on forme à l'art d'enseigner. On ne peut qu'admirer l'ordre et l'intelligence qui y président, et l'on peut prévoir qu'elle deviendra d'une utilité immense (1). Une circonstance consolante, et dont il est facile de sentir l'extrême importance, c'est que dans les diverses écoles de charité d'Antigoa, il n'y a, nous a-t-on dit, pas moins de 7,000 écoliers, et dans toutes, on lit et on enseigne la Bible. Comment donc douter des heureux effets de tant d'efforts?

Deux faits suffisent pour démontrer amplement l'amélioration morale de la population noire: l'augmentation du nombre des mariages, et la diminution des crimes. Le vicaire de Saint-Jean, pendant les sept dernières années de l'esclavage, n'avait marié que 110 couples de noirs. Dans le cours d'une seule année de liberté, en 1839, le nombre des mariages bénis par lui s'est élevé à 185.

Quant aux crimes, le chiffre en a rapidement

(1) D'après le dernier rapport de l'institution charitable de Mico, portant la date de juillet 1840, il paraît que ses agents, dans les Antilles, ont déjà formé 265 instituteurs.

diminué pendant ces dernières années. En 1837, le nombre des incarcérés dans la maison de correction, la majeure partie pour des délits légers que l'on punissait autrefois dans l'intérieur des habitations, a été de 850; en 1838 de 244 seulement, et en 1839 de 311. Il restait en prison à la fin de 1837, 147 individus, et à la fin de 1839, 35 seulement.

On ne saurait douter non plus que le bien-être personnel des travailleurs n'ait pris dans le même temps un accroissement proportionné. Les droits sur les importations, qui, en 1833, dernière année de l'esclavage, avaient été de 13,565 l. st., se sont élevés en 1839 à 24,650 l. st. La cause de cet accroissement se trouve dans les marchandises sèches et autres articles, dont le besoin tout à fait nouveau s'est fait sentir parmi la population ouvrière. On ne peut voir sans étonnement jusqu'à quel point s'est accrue la quantité de pain et de viande qui entre aujourd'hui dans le régime alimentaire des travailleurs. Ils poussent jusqu'à l'extravagance la profusion qu'ils se piquent de déployer dans leurs repas de noces; ils vont même parfois jusqu'à se permettre le vin de Champagne!

Il s'est formé à Antigoa une association amicale en rapport avec toutes les congrégations de la colonie, soit anglicanes, soit dissidentes. Peu de

travailleurs se dispensent d'apporter leur pite hebdomadaire dans la caisse de cette institution, dont ils reçoivent des consolations et des secours en cas de maladie, dans leur vieillesse, et pour les frais d'enterrement et autres nécessités. C'est ainsi que le nègre contracte insensiblement des habitudes de prudence et de prévoyance.

Le lieutenant-gouverneur de Saint-Christophe nous ayant emprunté notre brick pour retourner dans son heureux petit royaume, après lui avoir fait nos adieux, nous nous logeâmes pour quelques jours chez nos amis de Gilbert et de Dow's-hill, auprès de qui nous trouvâmes en abondance tout ce qui peut rendre l'hospitalité douce et agréable. Nous eûmes dans cet intervalle des réunions de culte dans chaque localité. A l'établissement morave de Grace-Hill, où nous désirions examiner l'école qui est sous la direction des missionnaires, nous assistâmes à une assemblée de la société Biblique, société qui produit les meilleurs effets dans la colonie, et qui est soutenue avec la plus louable générosité par les travailleurs eux-mêmes; enfin, accompagnés du gouverneur, nous passâmes une matinée à visiter les établissements libres d'*Augusta* et de *Liberta*, situés près de sa résidence.

On avait conseillé à une dame dont les affaires étaient embarrassées, de vendre par petits lots

une partie de ses propriétés; elle suivit ce conseil, et l'opération réussit au delà même de ses espérances. Les travailleurs du voisinage s'empressèrent à l'envi d'acheter tous les petits terrains mis en vente, en payèrent le prix avec ponctualité, et s'occupèrent, sans perdre de temps, de s'établir sur les lots qui leur avaient été adjugés. On les vit aussitôt s'y construire des maisons et mettre leurs jardins en cultures utiles, telles que celle de l'yam, de la banane, du plantin, de la pomme de pin, et autres fruits et légumes, sans oublier la canne. C'est de cette manière et comme par enchantement que surgirent *Augusta* et *Liberta*. M'étant rendu avec le recteur de la paroisse sur plusieurs de ces nouvelles habitations, ma surprise fut grande en voyant la solidité des constructions, la propreté de l'ameublement, et celle de tous les petits ustensiles d'un usage journalier que nous trouvâmes dans chaque ménage. Tout y annonçait le contentement et le bonheur, et je puis ajouter sans hésitation, l'activité et l'industrie; car ces petits propriétaires ne pouvaient consacrer que leurs moments de loisir à la culture de leurs terrains, et après avoir fini leur journée, soit comme travailleurs sur les habitations voisines, soit, à English-Harbour, comme artisans.

Dans nos courses à Antigoa, à cheval et en

voiture, nous eûmes quelquefois l'occasion de remarquer sur la route des échantillons de ces pétrifications curieuses pour lesquelles cette île est renommée. Ce sont des fragments de bois trouvés dans les terrains stratifiés, ou des madrépores que l'on retire principalement des carrières de marne. Ce bois fossile appartient à diverses espèces, mais le plus ordinairement à celles qui croissent dans l'île ; c'est une pierre parfaite qui offre souvent de très-belles incrustations de jaspe et d'agate. Ces pétrifications sont susceptibles du plus beau poli, et acquièrent une beauté rare sous la main de l'ouvrier.

A notre retour à Saint-Jean, vers la fin de la semaine, le vicaire me conduisit dans quelques-unes des écoles d'enfants qu'il a fondées dans le pays; l'ordre qui préside à ces institutions et les succès qu'elles obtiennent m'ont causé la plus vive satisfaction; dans une de ces écoles, on me présenta une vieille négresse qui avait l'habitude d'assister aux leçons comme amateur. Quoiqu'elle ne sût pas lire elle-même, elle était parvenue à apprendre par cœur le 65e chapitre d'Isaïe, description prophétique des souffrances de notre Sauveur, s'offrant, victime innocente, pour le genre humain coupable. Elle me récita ce chapitre avec une exactitude parfaite, et avec une justesse d'intonation qui prouvait clai-

rement qu'elle en comprenait toutes les paroles et était fortement pénétrée de tout ce qu'elles exprimaient. Dans le cours de notre excursion, nous visitâmes l'habitation de Cedar-Valley, que nous trouvâmes dans le meilleur ordre et dans la situation la plus prospère. Le gérant, James Bell, nous donna à cet égard les renseignements les plus satisfaisants : « Aujourd'hui, nous dit-il, on vient plus aisément à bout de toutes les affaires de l'exploitation, que de l'administration seule de l'hôpital, avant l'émancipation. » Nous nous rendîmes ensuite à un petit hôpital confié aux soins du vicaire, et où l'on reçoit des lépreux, hommes et femmes. La lèpre sèche qui ronge par degrés les extrémités du corps, et souvent s'attache au visage, est une maladie incurable, dit-on, à laquelle sont très-sujets les noirs des Antilles, bien qu'elle ne les attaque pas exclusivement. Ces malheureuses victimes trouvent dans cet hôpital les soins physiques et les secours religieux dont elles ont besoin. Ils nous parurent aussi contents qu'ils pouvaient l'être dans leur triste situation, et écoutèrent avec sensibilité les exhortations et les paroles de sympathie que nous leur adressâmes. Le soir, les nègres qui composent le troupeau de notre ami Halberton s'assemblèrent dans une grande salle de l'école et firent preuve de la plus pieuse

attention, tant que dura la réunion de culte que nous tînmes dans cette circonstance.

Le lendemain matin, un de nos amis, négociant à Saint-Jean, nous transporta sur l'habitation d'un riche planteur résidant et membre du conseil, qui nous reçut chez lui avec une politesse parfaite. Le régisseur, respectable vieillard méthodiste, me promena dans un chariot de l'habitation à travers les champs de cannes, et je vis bien que ce n'était pas pour lui un médiocre triomphe de nous faire admirer la magnifique récolte qui se préparait, remarquable en effet tout à la fois par la vigueur de la végétation et par sa culture soignée. Il nous déclara que jamais à Antigoa l'enlèvement des récoltes n'avait été plus facile que pendant chacune des années postérieures à l'émancipation. Les propriétés de ce planteur avaient été couvertes d'une nombreuse population d'esclaves, et, par une conséquence presque nécessaire, accablées d'hypothèques. Il les exploite aujourd'hui avec moins d'un tiers du nombre d'ouvriers d'autrefois, et à beaucoup moins de frais. « La dépense tout entière, tant d'administration que d'exploitation, dit le régisseur, est inférieure aujourd'hui à ce que coûtait ci-devant la nourriture seule des esclaves. » Il y a mieux encore ; c'est que presque toutes les hypothèques dont les propriétés étaient

grevées ont été balayées; et notre ami, autrefois à moitié esclave lui-même, comme tous les propriétaires d'esclaves, fait chaque jour un pas de plus vers le bien-être et la liberté. Chemin faisant, nous rencontrâmes une noce de noirs; les deux époux étaient de simples ouvriers de l'habitation. Le marié portait un habit bleu et un joli gilet, une épingle à sa chemise, un pantalon blanc et des bottes à la Wellington; la mariée avait sur son bonnet de dentelles un énorme chapeau de soie rose, une robe de mousseline blanche avec des manches à la mode! Nous passâmes ensuite chez le docteur Daniel, président du conseil, jurisconsulte éminent et jouissant d'une considération générale. Il fut le premier à nous assurer qu'il n'avait qu'à se louer des travailleurs qu'il employait sur les propriétés dont il avait la gestion, et que les frais étaient beaucoup moins élevés qu'au temps de l'esclavage. On voit donc ici encore que la grande expérience, cette expérience si terrible, au dire de tant de gens, avait pour résultat une économie notable, et par conséquent une augmentation de profit et un accroissement dans la valeur de la propriété. Une autre semaine venait de finir; dans la soirée du premier jour, malgré une indisposition qui m'était survenue, une troisième réunion de culte eut lieu dans la chapelle des méthodistes. Tou-

tes les classes et toutes les couleurs y figuraient pêle-mêle, et les assistants, autant que j'en pus juger, n'étaient pas au-dessous de 2,500. L'air décent de la congrégation, et le profond intérêt dont elle paraissait pénétrée dans cette occasion, nous rappela les paroles du prophète Isaïe sur le grand changement moral que devait opérer l'Évangile du Christ dans un monde de vices et d'affliction. « Le désert et le lieu aride se réjouiront, et la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme une rose. »

Je fus alors obligé d'appeler un médecin et de garder la chambre pendant deux jours; mais le matin du troisième (27 du premier mois), il me fut permis d'accompagner mes amis dans une visite qu'ils faisaient à la prison et à la maison de correction; nous y trouvâmes partout ordre et propreté; la seule chose dont nous eussions pu nous plaindre, c'est qu'on eût entassé les aliénés dans la prison proprement dite, pratique assez ordinaire dans les colonies anglaises des Antilles. Le gouverneur m'a assuré depuis qu'on leur avait assigné une demeure séparée; je tiens aussi de lui que le moulin de force, déjà tombé en désuétude, ainsi que nous fûmes heureux de l'apprendre, ne tardera pas à être finalement démoli. Le juge en chef, Nanton, qui nous accompagna dans les prisons, et assista aux réunions reli-

gieuses que nous tînmes avec les habitants de ces tristes demeures, nous a confirmé de la manière la plus positive ce que nous avions déjà entendu dire de la diminution des crimes. Il nous donna en même temps des détails bien propres à nous réjouir, sur la conduite et l'activité des nègres qui travaillaient sur ses propriétés.

On mit alors à notre disposition des documents authentiques et les preuves les plus claires sur tout ce qui concerne les produits de la colonie. La moyenne des exportations des cinq dernières années de l'esclavage (de 1829 à 1833) avait été, savoir : sucre, 12,189 barriques; mélasse, 3,308 poinçons, et rhum, 2,408 poinçons. Celle des cinq dernières années de la liberté (de 1834 à 1838 inclusivement) a été : sucre, 13,545 barriques; mélasse, 8,308 poinçons, et rhum, 1,109 poinçons; ce qui donne un excédant de 1,356 barriques de sucre et de 5,000 poinçons de mélasse, mais une diminution en rhum de 1,359. Ce parallèle est assurément un triomphe pour la cause de la liberté; non-seulement il démontre tout l'avantage résultant du travail libre pendant cinq années consécutives, mais encore il fournit la preuve qu'un grand nombre de planteurs d'Antigoa ont renoncé à convertir leurs mélasses en rhum. Il est bon d'observer ici que sur ces cinq années de liberté, il y en a eu deux

de sécheresse, dont une excessivement désastreuse. Ce compte est admirablement couronné par les relevés de 1839; les voici : sucre, 22,383 barriques, c'est-à-dire 10,000 au-dessus de la dernière moyenne de l'esclavage; mélasse 13,433 poinçons, également 10,000 au-dessus de la même moyenne, et, différence non moins précieuse, quoiqu'en sens inverse, seulement 582 poinçons de rhum! Un fait qui dispense de toute autre preuve, c'est que dans la sixième année de la liberté, après cinq ans d'essais, les exportations d'Antigoa en sucre se sont élevées, à peu de chose près, au double de la moyenne des cinq dernières années de l'esclavage. Eh bien, quelles mains ont donc préparé et réalisé cette immense récolte? Les mains de cette race ingouvernable et paresseuse, car c'est ainsi qu'on l'a souvent dépeinte, les mains des nègres. Et quel est l'aiguillon qui a opéré ce prodige? L'appât, uniquement l'appât d'un médiocre salaire.

Le soir de notre départ, le gouverneur nous fit à notre hôtel une visite d'adieu, et parut goûter une vive satisfaction à nous communiquer de lui-même ses vues sur le régime colonial, vues admirables, frappantes de justesse, et toutes fondées sur l'immuable base des principes chrétiens. Notre brick était alors revenu de St-

Christophe, et le 28, de grand matin, nous fîmes voile pour la Dominique.

Un devoir que la bonne foi m'impose, avant de clore mon récit sur Antigoa, c'est de reconnaître qu'au milieu de cette foule de preuves qui nous arrivaient de toutes parts sur les heureux effets de la liberté, un cri d'opposition a cependant frappé nos oreilles. Celui qui nous l'a fait entendre est un riche vieillard que je rencontrai un jour dans les rues de St-Jean, et dont il est presque impossible de ne pas ouïr le nom, en mettant le pied à Antigoa. Nous ne lui eûmes pas plutôt été présentés, que ce fut un torrent de lamentations et de plaintes sur la mauvaise conduite des travailleurs, sur le naufrage qui menaçait sa fortune, etc., etc. Écoutez, cependant : il n'y a pas une acre de terre mise en vente et à sa convenance, que notre homme ne l'achète avec la plus extrême avidité; d'où il suit que ses propriétés en terres, déjà considérables, s'accroissent dans une progression incessante. Ses *paroles*, il faut en convenir, étaient assez tristes, mais chacun reconnaissait que fort heureusement ses *actes* en fournissaient la plus complète réfutation. Notre vieil ami, nous en sommes convaincus, est beaucoup trop éclairé sur ses propres intérêts pour opposer aucun argument sérieux à la déclaration suivante du gouverneur

et de M. Gilbert, déclaration que nous nous plaisons à répéter : nous leur demandions s'il se trouvait dans la colonie un seul individu qui fît des vœux pour la restauration de l'esclavage : « Non, non, me répondirent-ils sans hésiter un moment, non, pas un seul. »

LETTRE VI.

LA DOMINIQUE.

Flushing, L. I. le 6 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Notre traversée d'Antigoa à la Dominique fut de trente-six heures. Nous passâmes sous le vent de la Guadeloupe quelques instants avant la nuit close; le côté occidental de cette île, le seul que nous pûmes découvrir, paraît montagneux et stérile, sans être dépourvu de ces beautés qui séduisent le peintre et le poëte. On nous assura cependant que le côté opposé offre les plus riches cultures; c'est ce que l'on nous a dit aussi

de la Martinique, bien supérieure sous tous les rapports. Une preuve que l'esclavage, dans ces colonies françaises, est loin d'avoir dépouillé toutes ses rigueurs, c'est que, depuis l'émancipation anglaise, plusieurs centaines d'esclaves se sont enfuis à la Dominique, le plus grand nombre appartenant, je crois, à la Guadeloupe.

Ces pauvres gens courent des périls inouïs en s'aventurant, pour passer la mer, dans de petites embarcations ouvertes; et nous avons appris qu'il en périt au moins un tiers avant d'atteindre le rivage. On cite, entre autres, un de ces intrépides fugitifs qui, après avoir couru les plus grands dangers, atteignit la côte de la Dominique sur les débris d'un petit radeau qu'il avait construit des tiges résineuses du grand aloès. A notre arrivée à la Dominique, on nous rendit le compte le plus satisfaisant de la conduite et de l'activité de ces déserteurs. Deux cents d'entre eux environ sont restés dans l'île; les autres ont passé à la Trinité, dans l'espoir d'y gagner davantage. Prions le ciel que les mesures déjà prises par le gouvernement français, en vue de l'émancipation des esclaves dans ses colonies, reçoivent sans délai leur définitive et complète exécution. Une circonstance bien remarquable, c'est que la commission nommée pour l'examen de cette question, après en avoir fait une étude

approfondie, se résume dans son rapport en conseillant, non pas des mesures graduelles, non pas un système de temporisation, mais l'abolition *immédiate* de l'esclavage.

Ce qui a surtout excité l'attention des commissaires français, et je le tiens d'eux-mêmes, c'est le résultat de l'expérience d'abolition faite dans les colonies anglaises voisines des leurs; et il n'y aurait pas lieu de s'étonner que les admirables effets de la liberté à Antigoa, où la révolution s'est opérée sans aucune espèce d'apprentissage préalable, fussent précisément ce qui les a amenés à cette conclusion. Néanmoins, l'apprentissage, tel qu'il a existé dans les autres colonies anglaises des Antilles, ne saurait être regardé comme une bonne préparation à la liberté; et peut-être l'argument le plus fort en faveur du système recommandé par les commissaires, pourrait être tiré du parallèle entre Antigoa et la Dominique. Jamais deux colonies n'ont présenté un contraste plus frappant que celles-ci dans toutes les conditions de leur existence. Antigoa est une île aride, arrosée uniquement par les eaux du ciel, cultivée, à peu de chose près, sur tous les points de son territoire susceptibles de l'être; le reste n'offre qu'une terre sauvage et de peu de valeur. La Dominique, au contraire, est sillonnée par une multitude de petits ruisseaux qui

sortent, nous a-t-on dit, d'un lac sans fond, espèce de réservoir encaissé dans le sein des montagnes, et considérablement élevé au-dessus du niveau de la mer. Le sol de cette île est par conséquent très-humide et d'une merveilleuse fertilité; mais quelque productif qu'il soit naturellement, il y en a les neuf dixièmes qui sont inoccupés et absolument sauvages. De plus, Antigoa, longtemps avant l'époque de l'émancipation, était le théâtre des travaux et du zèle des missionnaires chrétiens, et l'instruction avait fait d'assez grands progrès parmi les esclaves. A la Dominique, au contraire, la population, qui parle un patois français barbare, a été jusqu'à ces derniers temps totalement privée d'écoles, et de tout autre moyen d'instruction; c'était enfin une race ignorante et brute. Et cependant, chose vraiment prodigieuse, l'expérience de l'émancipation marche à la Dominique avec tout autant de succès qu'à Antigoa. On ne voit pas les nègres de la Dominique passer leurs journées nonchalamment accroupis sur quelque terrain inculte; ils ne montrent plus en eux rien de sauvage. Un léger désordre s'était manifesté au moment de la liberté absolue et définitive, mais il n'a pas tardé à s'apaiser; ils sont aujourd'hui calmes et inoffensifs, et travaillent sans y être contraints, et même avec zèle, sur les pro-

priétés de leurs anciens maîtres. « Leur conduite, dit un des magistrats salariés, dans son rapport au gouverneur général, en date du 1er janvier 1840, est régulière et paisible. » « Ils continuent, dit un second magistrat, à se comporter d'une manière irréprochable. » « L'ordre et l'activité, observe un troisième, est en général le caractère de nos nègres. » C'est là un problème dont la solution n'est pas difficile; avec ou sans le bienfait de l'éducation, le nègre aime son chez lui, quelque pauvre qu'il soit, et ne trouve aucun plaisir à en échanger la douceur contre la vie sauvage des Mornes. Il ne cache pas davantage son goût pour les beaux *mochos* d'argent qu'on lui met dans la main, comme le salaire de son travail, et il est dans sa nature de travailler pour se les procurer.

Le lendemain matin, nous découvrîmes à distance la Dominique; mais la nuit tomba comme nous approchions de Roseau. Ce fut un premier jour de la semaine que Colomb découvrit la Dominique; de là le nom que porte cette île : et la reine Isabelle lui en ayant demandé une description, ce grand homme prit une feuille de papier qu'il chiffonna dans ses mains, voulant par là donner à la princesse une idée de l'apparence tourmentée, déchiquetée, et du singulier désordre des montagnes coniques de cette île. Il est

impossible d'approcher des rivages romantiques de ce point de terre sans éprouver une sorte de fascination. Un écrivain moderne représente la Dominique comme le séjour des brouillards, des torrents et des arcs-en-ciel; et telle est, en effet, la Dominique; ses montagnes s'élèvent à pic, et offrent l'aspect le plus pittoresque; quelques-unes sont très-élevées; la plus haute a 5,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, et toutes sont revêtues jusqu'à la pointe de leurs sommets de la plus magnifique végétation; souvent, à travers les ravins profonds et les riches vallées qui divisent ces montagnes, s'élancent tout à coup des vents impétueux qui viennent assaillir le navigateur; un grand nombre de ruisseaux qui sortent de leurs flancs se frayent un chemin jusqu'à la mer.

Comme il était tout à fait nuit avant que nous jetassions l'ancre, nous nous déterminâmes à ne pas descendre à terre avant le lendemain matin; mais à peine étais-je retiré dans ma cabine, que l'on vint m'avertir que Louis Bellot, planteur, et Charles Fillan, secrétaire de la chambre des représentants, tous les deux hommes de couleur, étaient venus à bord pour nous féliciter de notre arrivée et nous offrir l'hospitalité et tous les services qui pouvaient être en leur pouvoir. Nous les remerciâmes de tant de

bonté, dont nous ne jugeâmes pas à propos de profiter pour cette nuit; mais le lendemain matin, ils vinrent nous renouveller leurs offres, et nous conduisirent dans une maison propre et commode, celle de Maria Dalrymple, femme de couleur et respectable matrone méthodiste, qu'ils avaient coutume, eux et beaucoup d'autres habitants, d'appeler leur *Mère*, et cela non sans d'excellentes raisons. Cette dame nous fit l'accueil le plus cordial, et nous trouvâmes chez elle le lit et la table, et toutes les commodités que nous pouvions désirer pendant tout le temps de notre séjour dans l'île. Après avoir déjeuné de bon appétit et fait quelques dispositions indispensables, nous nous rendîmes à l'hôtel du Gouvernement, où nous présentâmes nos respects à Mᵉ Phaël, lieutenant-gouverneur. Nous savions l'accueil plein de bonté que quelques missionnaires, membres de notre société, avaient reçu de lui et de son épouse, lorsqu'il était gouverneur de Sainte-Maure, et nous trouvâmes auprès de lui la même obligeance et la même cordialité. Il nous arriva souvent de jouir chez eux des douceurs de la plus aimable hospitalité, et c'était pour nous une vive satisfaction de nous asseoir à leur table avec des blancs et des hommes de couleur qu'ils y admettaient sans distinction aucune. Le major est un homme d'une intégrité

parfaite et d'une grande libéralité de vues. Dans un voyage qu'il fit en Portugal, il fut un jour condamné à deux mois de prison pour avoir refusé de s'agenouiller devant l'hostie. En Grèce, il ne cessa de s'occuper, avec autant d'habileté que de succès, de tout ce qui regarde l'instruction; et à la Dominique il s'est montré, au milieu d'obstacles de toute espèce, le plus intrépide défenseur des droits du nègre.

Je regrette de n'être pas à même de te présenter nos amis Fillan et Bellot. Le premier, avec sa tête couverte de la laine des Africains, est un jeune homme doué d'une rare énergie physique et morale, brûlant d'enthousiasme pour la cause de la religion et de l'humanité, mais naturellement un peu trop enclin peut-être à mener joyeuse vie. C'est une plante qui a crû dans toute la liberté de la nature, et qui ne pourrait que gagner à quelques coups de serpe; il me rappelait souvent ces paroles de Quintilien dans son livre sur l'institution de l'orateur : *Des quod amputem*, *Donnez-moi quelque chose à émonder*. En traçant ici ce portrait de notre ami Fillan, au risque de lui déplaire, j'ai cru parler en faveur de la race à laquelle il appartient. Quant à Bellot, c'est un homme intelligent et bien élevé; il est membre de la législature et jouit d'une grande considération dans la colonie. A notre retour de

chez le gouverneur, nous trouvâmes des chevaux qu'ils nous avaient préparés, et ils voulurent absolument nous accompagner dans la tournée que nous allions entreprendre. La chaleur était accablante, mais la tentation et l'impatience de voir le pays étaient les plus fortes. Nous gravîmes d'abord Mount Bruce, poste militaire du haut duquel on jouit de la vue enchantée de la vallée de Roseau, qui serpente entre un grand nombre de montagnes et de rochers de mille formes différentes, et dont tous les points offrent la plus magnifique verdure; on y découvre aussi la petite rivière du même nom, qui coule ou plutôt précipite ses eaux au centre de la vallée. A mesure que nous montions et descendions le long de la colline, nous nous plaisions à remarquer les nombreux jardins de petits propriétaires, remplis d'orangers, de plantains, d'autres arbres à fruits et de diverses sortes de légumes. Dirigeant ensuite notre marche à travers la vallée, nous arrivâmes au bout de quelques milles à une des propriétés de Bellot, où nous trouvâmes ses gens occupés à la fabrication du sucre. Il a eu le bon esprit d'affermer des portions de ses terres à de petits cultivateurs indépendants, dont quelques-uns néanmoins travaillent aussi sur son habitation. Tous les bâtiments, et les machines qui composent sa sucrerie, sont dans

la vallée; et après les avoir visités, nous continuâmes notre route par un chemin tournant qui nous conduisit au haut de la colline où est sa maison de Copthall. Je remarquai, en y arrivant, un petit bâtiment qui attira ma curiosité; il était en pierres neuves, fortement cimentées, et j'en vis sortir à la file les porcs de l'habitation. En y regardant de plus près, je découvris que le petit édifice que j'avais devant moi n'était autre chose que le cachot, lieu abominable que l'on avait privé autant que possible d'air et de lumière, et dans lequel on plongeait autrefois les malheureux nègres condamnés à une réclusion solitaire. Pendant l'esclavage et l'apprentissage, Copthall avait changé de propriétaire et était tombé en ruine, ces cabanons étant à peu de chose près la seule construction restée entière sur la propriété. Aujourd'hui, sous le régime de la liberté, et sous l'administration de Bellot, l'habitation s'est rapidement améliorée; son produit s'est augmenté de deux cents pour cent, et le cachot s'est métamorphosé en un toit à cochons. Qui pourrait ne pas voir ici une preuve délicieuse des avantages et de la puissance de la liberté?

Après un repas dont nous avions grand besoin, nous nous dirigeâmes par le chemin de la montagne vers un point plus élevé, où était située une autre habitation appartenant aussi à un

homme de couleur, et nous y trouvâmes de même des travailleurs en pleine activité. Nous nous y vîmes bientôt entourés de plusieurs d'entre eux, et une femme qui parlait anglais, se faisant l'interprète de ses compagnons, s'avança vers nous en criant : « Une école, une école! nous avons faim d'une école, et nous sommes las de l'attendre inutilement. » Ce n'étaient pas là de vaines paroles, et l'on en sera convaincu en apprenant que les gens de cette habitation et ceux de l'habitation voisine ont formé entre eux une souscription dont le montant, huit dollars par mois, doit servir à payer une partie du traitement d'un instituteur. Quoi qu'on puisse dire en effet de l'impatience avec laquelle les nègres de la Dominique aspirent au grand bienfait de l'éducation, on ne saurait tomber dans aucune exagération; c'est chez eux un besoin impérieux, une volonté déterminée; et il est consolant de voir les grands et heureux efforts que l'on fait aujourd'hui pour répondre à leurs vœux. Sept cents élèves environ fréquentent les quatre écoles Mico, qui sont habilement dirigées, et qui, ne faisant acception d'aucune secte particulière, conviennent à toute la population. George Clark, ministre exemplaire et laborieux de l'église paroissiale de Roseau, a quatre écoles sous sa direction. Les Méthodistes comptent cinq établissements de

Mission, 1017 membres de leur église, et onze écoles, indépendamment de deux autres qui ne sont ouvertes que le premier jour de la semaine. Tels sont en ce moment les rapides progrès de l'instruction chrétienne, qui avant peu, je l'espère, aura pénétré dans toutes les parties de cette île, ainsi qu'elle a fait à Antigoa.

Nous trouvons dans un rapport officiel récent, qu'à la Dominique, les récoltes en provisions se sont accrues de 50 pour cent dans l'année 1839. Le sol récompense avec usure les moindres travaux; et chemin faisant, nous rencontrions à chaque pas et nous apercevions de tous côtés les fertiles jardins des petits propriétaires indépendants, ou des travailleurs libres des habitations. Les oranges et autres fruits de ce genre y sont d'une beauté et d'une qualité particulières; et nous n'oublierons pas de sitôt avec quel plaisir, dans notre course à travers les montagnes, nous nous rafraîchîmes en mangeant quelques *fruits défendus* en pleine maturité, et remplis d'un jus délicieux; un bon nègre, en nous voyant passer, se mit à secouer son arbre, et accourut nous les offrir avec un empressement dont nous fûmes touchés.

En retournant à Roseau, nous rencontrâmes un paysan qui emportait un agouti. C'est un petit animal à long poil, qui paraît tenir à la fois du

porc et du lapin. Nous le lui achetâmes, et notre *mère* méthodiste nous l'accommoda pour notre déjeuner. La zoologie de la Dominique est on ne peut plus intéressante. On trouve des ours dans les bois; on y rencontre aussi une espèce de boa constricteur, qui fait assez fréquemment de funestes visites aux poulaillers. Les perroquets y sont en grand nombre, ainsi que plusieurs espèces d'oiseaux-mouches. Dans certaines saisons, d'innombrables légions de crabes de terre fournissent une excellente nourriture à ceux qui veulent se donner la peine de leur faire la chasse. On peut en dire autant des crapauds, ou plutôt d'une espèce de grenouilles énormes, qui fréquentent les eaux claires et courantes; cet animal, dont la chair a le goût de celle du poulet, peut, comme l'expérience nous l'a prouvé, fournir un très-bon plat. Mais ce qui frappe le plus fortement les yeux de l'étranger, c'est l'exubérance de la végétation de cette île, bien supérieure à tout ce que nous avons pu voir dans ce genre, excepté, peut-être, dans quelques cantons de la Jamaïque. Une multitude d'arbustes, de plantes et diverses espèces d'arbres, aux larges feuilles grimpantes, et absolument nouveaux pour nous, couvrent les collines de la plus épaisse verdure. De toutes ces productions du règne végétal, la plus admirable est la bruyère-arbre, qui s'élève

à la hauteur de vingt et même de trente pieds, et qui, dominant tout le paysage, balance au vent son feuillage d'un vert brillant, et léger comme la plume.

Après une chevauchée de plusieurs heures, nous nous trouvâmes en pleine nuit, et ce ne fut pas sans plaisir que nous reprîmes le chemin de notre logis. Nous passâmes ensuite une soirée des plus agréables chez le gouverneur. Le lendemain, premier jour de la semaine, nous tînmes nos réunions du matin et du soir, dans la salle des Méthodistes. A celle du soir assistèrent le gouverneur et son épouse, une grande partie des habitants de Roseau, et bon nombre d'autres personnes de toute couleur et toute nuance. Comme la différence des partis ne laisse pas de troubler la colonie, on approuvera, nous l'espérons, les efforts que nous fîmes dans cette circonstance pour arborer l'étendard de la charité et de l'unité chrétiennes. « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. »

Notre ami Joseph Philips, magistrat salarié, qui habite un quartier éloigné de l'île, a bien voulu se déranger pour nous voir, et nous lui devons une foule de renseignements d'un grand intérêt et propres à encourager nos espérances; ceux qu'il nous a donnés sur la conduite des travailleurs libres ne laissent rien à désirer. Ces

braves gens sont d'une probité remarquable, et l'on peut, sans aucun risque, transporter d'une extrémité de l'île à l'autre, les sacs de petites monnaies destinées aux payements de chaque semaine. Dans les premiers temps de l'apprentissage, le nombre des punitions, dans son quartier, s'élevait par mois à soixante-dix; elles sont réduites aujourd'hui à une moyenne de *deux* seulement. Un constable invalide suffit pour maintenir l'ordre dans tout le quartier. Dans cette colonie de 20,000 âmes, observe le même magistrat, dans un de ses derniers rapports à sir William Colebrooke, il se commet peut-être moins de crimes que dans aucune autre partie quelconque des possessions de Sa Majesté. D'autres magistrats salariés nous ont tenu le même langage, notamment William Lynch, homme de couleur plein d'intelligence et d'activité, qui s'est acquis une haute considération par la fermeté avec laquelle il a défendu les droits des travailleurs.

Accompagnés de ce magistrat et, comme auparavant, de Fillan et de Bellot, nous consacrâmes la journée suivante à une excursion à la Soufrière sur la côte Nord. Une course de quelques milles à travers une autre vallée dont nous admirâmes la richesse, nous conduisit à Genève, grande sucrerie appartenant à William B. Lockart.

On y jouit d'une vue délicieuse dans laquelle s'encadre à distance la belle île de la Martinique. Je visitai toutes les parties de la sucrerie, et je ne crois pas avoir jamais vu réunion d'ouvriers qui annonçât plus de vigueur et d'activité que ceux de cet établissement. Leur maître m'assura qu'il n'avait qu'à se louer de son monde, et qu'il obtenait tout le travail dont il avait besoin sans aucune espèce de difficulté.

En gravissant la haute colline qui sépare Genève de la Soufrière, nous passâmes à côté de plusieurs habitations. Dans celle de la Coulerie, entre autres, « c'est plaisir de voir travailler les nègres, » nous dit le gérant. « On ne saurait travailler, nous dit celui de Berraquoir, avec plus de bonne volonté, et de plus à meilleur marché, en comparaison de ce qu'il en coûtait à leur maître du temps de l'esclavage. » Un troisième établissement, démonté avant l'émancipation, venait de reprendre ses travaux pour la culture de la canne. C'est ainsi qu'à chaque pas les preuves s'accumulaient en faveur du système actuel. Arrivés au sommet de la colline, nous ne pûmes nous empêcher de nous y arrêter pour contempler dans toute sa beauté, dans toute sa sublimité, le tableau qui se déroulait devant nous: d'un côté la grande baie, creusée par la mer, avec les rochers et les collines qui bordent de

près ses rivages ; de l'autre, la vallée de la Soufrière qui, couverte de champs de cannes, arrive à la mer par plusieurs sinuosités que dominent de hautes montagnes. Il y en a une que l'on croit presque entièrement composée de soufre, et dont le sommet forme ce qu'on appelle la Soufrière; de ses flancs s'échappe un petit ruisseau d'eau bouillante qui, traversant la vallée, va se jeter dans l'Océan. En descendant de la colline par un sentier en zigzag, nous arrivâmes tout près de cette masse de soufre qui remplit l'atmosphère environnante d'une forte odeur. Ce soufre, dont il se fait aujourd'hui une exportation considérable, est d'une grande pureté, plutôt blanc que jaune. Il est facile de reconnaître, presque sur tous les points de cette île, les traces d'une action volcanique, non-seulement dans la configuration fantastique des montagnes, occasionnée, comme on pourrait le présumer, par la force immense de quelque impulsion désordonnée, agissant de bas en haut, mais encore dans un grand nombre de rochers dont la couleur révèle clairement l'action du feu.

Une de ses hautes collines coniques, qui s'élève à l'est du fond de la vallée, nous parut cultivée en café jusqu'au sommet ; elle est du moins entrecoupée dans toutes les directions par des haies du genre de celles dont on entoure

ordinairement les cafeyères, et qui n'étaient pas un des accidents les moins agréables du paysage que nous avions sous les yeux. Une circonstance assez remarquable, c'est que depuis l'ouragan qui dévasta la Dominique, il y a quelques années, on voit la plus grande partie des cafiers périr sous les attaques irrésistibles d'une petite mouche blanche. Ce fléau a considérablement diminué les exportations en café, et, sur plusieurs habitations, ce genre de culture est remplacé aujourd'hui par celle de la canne. Les habitations, en général, sont entre les mains de petits planteurs français ; leurs esclaves, qui, avant l'émancipation, étaient considérés comme autant de membres de la famille, travaillent aujourd'hui à gages sur la propriété de leurs anciens maîtres. On dit que la récolte de cette année sera beaucoup plus avantageuse que les précédentes, et l'on espère que les malheureux effets du fléau dont nous venons de parler s'atténueront peu à peu, et finiront par disparaître entièrement.

Au petit village de la Soufrière, tout près de la côte, se trouve une école Mico, confiée aux soins d'un pieux et habile instituteur, et dont l'utilité se fait sentir de plus en plus. Des chaloupes nous attendaient au rivage, et nous portèrent rapidement à Roseau, par une nuit étincelante d'étoiles, et le long d'une côte de rochers

extrêmement pittoresques. Nous y passâmes encore trois jours, visitant les prisons et les écoles, présidant à des réunions religieuses, et recevant d'obligeantes visites de plusieurs des principaux habitants. Je ne sache pas qu'une seule exception soit venue interrompre ce concert de rapports favorables que tous nous faisaient, sur le bon ordre et l'activité qui régnaient parmi les cultivateurs. Une des plus intéressantes visites dont je viens de parler, c'est celle de notre ami Dugald Stuart Laidlaw, vieux planteur très-influent dans l'île, généralement respecté par la protection libérale qu'il accorde à l'institution libre, mais dont les idées et les habitudes se sont depuis longtemps associées à l'ancien système. Il est au premier rang comme gros propriétaire, mais plus encore comme fondé de pouvoirs, n'ayant pas moins de vingt-deux propriétés sous sa gestion. Voici en substance les renseignements qu'il voulut bien nous donner, et cela de son plein gré, sans aucune provocation de notre part. « Quoique ses récoltes actuelles aient un peu diminué, par suite du léger désordre qui suivit immédiatement les premiers jours de la liberté absolue, et cela précisément à l'époque des plantations, il n'a point à se plaindre aujourd'hui ; les travailleurs sont rentrés sur les établissements auxquels ils appartenaient, et l'on n'a qu'à se

louer de leur activité ; pas un seul exemple d'un nègre quittant ses travaux pour aller s'accroupir, les bras croisés, sur quelque terrain inculte. Il a adopté, pour ses exploitations, le système de l'entreprise, agréable tout à la fois aux deux parties. Au lieu d'avoir, comme autrefois, sur les bras, 2100 esclaves ou apprentis, il n'emploie aujourd'hui que 600 travailleurs libres, et espère trouver une grande économie dans ce changement ; enfin, il prend des mesures pour donner plus d'extension à ses plantations de cannes. » J'ai eu, depuis, l'agréable confirmation de cette dernière circonstance du rapport ci-dessus.

Un soir, accompagné du gouverneur et de notre ami Bellot, je montai à cheval pour aller jouir d'une vue fort renommée dans le pays, celle que domine une des collines qui bordent la vallée de Roseau, et qu'on appelle Water-Waren. Arrivé sur les lieux, j'y trouvai une des habitations gérées par notre ami Laidlaw. Devant nous était un amphithéâtre de montagnes des formes les plus romantiques, et couvertes des plus beaux arbres ; à leur pied, serpentait une vallée inculte où se déployait la plus exubérante végétation. Aucune description ne pourrait rendre ce tableau ; mais ces beautés allaient bientôt, non pas subir une dégradation dans leurs parties

essentielles, mais, du moins, changer de caractère; en effet, notre ami Laidlaw avait déjà pris ses mesures pour convertir cette sauvage mais fertile vallée en une plantation de sucre.

Les exportations de sucre à la Dominique ont été en 1837, dernière année de l'apprentissage, de 2,221 barriques; en 1838, elles se sont élevées à 2,900, et à 2,474 en 1839. On compte encore aujourd'hui sur une augmentation graduelle, mais assurée.

En attendant, un fait bien propre à réjouir les amis de l'humanité, ce sont les progrès rapides de la morale et du bien-être parmi les classes ouvrières; et ce qui le prouve, c'est le décroissement du chiffre des crimes, et l'accroissement de celui des importations. En 1838, c'est-à-dire dans l'année qui a précédé l'acte d'émancipation, 160 individus ont été écroués à la prison; en 1839, première année de la liberté absolue, on n'en trouve que 88; différence en faveur de la liberté, 72.

La moyenne des importations, pour les cinq dernières années de l'esclavage, a été de 64,000 l. st.; en 1839, elles se sont élevées à 120,000, bien que plusieurs bâtiments qu'on attendait ne fussent pas encore arrivés, au moment où les relevés ont été faits. Différence en faveur de la liberté, 56,000 l. st.; chiffre qui peut être re-

gardé comme l'expression des progrès du bien-être parmi les nègres émancipés.

Il est, dans l'état actuel de la Dominique, deux autres circonstances sur lesquelles on ne saurait insister avec trop de force, dont on ne saurait exagérer l'importance. La première, c'est que les travaux de la campagne n'étant plus la tâche esclusive des esclaves, on a cessé d'y attacher une idée de dégradation. Les nègres qui, avant leur émancipation, jouissaient déjà de la liberté, avaient coutume de regarder comme au-dessus de leur dignité d'hommes libres de travailler sur les habitations. Il en est tout autrement aujourd'hui, et nous avons eu le plaisir de les voir se confondre avec leurs frères nouvellement émancipés, et s'occuper comme eux à la récolte des cannes et à la fabrication du sucre. La seconde circonstance dont nous voulons parler est d'une nature toute politique : c'est que la majorité de la seconde chambre de la législature se compose d'hommes de couleur, dûment élus, comme de raison, par tout ce qu'il y a de propriétaires dans l'île. Naturellement, on demandera si un corps ainsi constitué ne montrerait pas quelque disposition à la mutinerie et à la désaffection. A cette question, notre réponse est toute faite et ne laisse rien à désirer; c'est que tous ces hommes se font remarquer, au con-

traire, par la loyauté la plus rassurante, et que le gouvernement anglais peut se flatter d'avoir en eux les amis les plus zélés et les plus fermes soutiens.

Le sept du deuxième mois (janvier), nous prîmes congé de nos excellents amis. Maria Dalrymphe, chez qui nous avons trouvé, avec le logement et la table, toutes les douceurs de l'hospitalité, refusait de recevoir une seule obole en payement, et nous ne parvînmes, à force d'instances, à lui faire recevoir un argent si légitimement dû, qu'en consentant à ce qu'elle l'employât en œuvres de charité. Nos frères de couleur nous accompagnèrent jusqu'au bâtiment, où nous ne pûmes nous séparer d'eux que le cœur plein des plus tendres sentiments de l'amitié chrétienne; et comme la saison trop avancée ne nous permettait pas de pousser plus loin au vent notre voyage, sans déranger nos projets ultérieurs, nous mîmes à la voile pour Saint-Thomas.

Tout nous autorisait donc à espérer que le vent nous serait favorable, mais il sauta tout d'un coup à l'ouest, en soufflant avec violence de l'avant à nous; ce sont là, du reste, de ces épreuves auxquelles la patience du navigateur est souvent exposée. Nous fûmes quatre jours en mer. Ayant perdu de vue toute terre et dé-

pourvus de tout moyen de calculer la longitude, nous finîmes par être fort embarrassés pour déterminer, même d'une manière conjecturale, notre véritable position. Suivant l'estime du capitaine, nous étions encore très-loin à l'est; mais d'après nos propres calculs, nous devions nous trouver sur le parallèle de Sainte-Croix, et la suite nous prouva que nous avions deviné juste. Un matin, en effet, à la pointe du jour, nous nous vîmes dans les eaux de cette île, et quoique en route pour Saint-Thomas, nous jugeâmes à propos de changer de destination; quelques heures après, nous entrâmes sains et saufs à West-End, au milieu des cordiales félicitations de tous nos amis. Fatigués d'une vie assez active et d'une suite d'émotions diverses, nous trouvâmes dans leur société pendant quelques jours, tout ce qui peut procurer au corps et à l'âme un calme dont nous avions grand besoin. Depuis sept semaines que nous avions quitté Sainte-Croix, il s'y était opéré un changement bien remarquable : au moment de notre première visite, on osait à peine toucher à la question de l'esclavage; c'était un sujet qu'on n'abordait qu'avec crainte; mais alors nous pouvions à peine trouver le temps de répondre aux mille questions qu'on nous adressait de toutes parts, sur les effets qu'avait produits l'émancipation

dans les îles du Vent. Plusieurs planteurs disaient ouvertement qu'ils n'étaient pas éloignés d'émanciper leurs esclaves, et qu'ils n'attendaient pour le faire que l'assurance d'une indemnité. A l'égard d'une indemnité, c'est une question à débattre entre les planteurs et le gouvernement danois, et nous ne doutons pas que ce dernier ne montre, en pareille occasion, toute la libéralité convenable. Mais ce qui est clair comme le jour, cependant, ce qui est incontestable en bonne et pure justice, c'est qu'il est une tierce partie au droit de laquelle cette question ne peut et ne doit en aucune façon préjudicier, droit d'une nature infiniment supérieure à tout ce qui regarde les deux autres contractants : cette tierce partie, c'est le nègre; ce droit, c'est la propriété de sa personne.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE VII.

LA JAMAÏQUE.

Flushing, L. I. le 8 du 6e mois (juin) 1840.

Mon cher ami,

A notre seconde visite à Sainte-Croix, nous retrouvâmes logés dans le même hôtel que nous, une vingtaine de voyageurs dont la connaissance, précédemment faite, nous avait été des plus agréables ; cette rencontre nous fournit l'occasion de nous associer avec eux, pour fréter le navire le *Whitmore*, cap. Watlington. Il fut convenu qu'une partie de la société quitterait Sainte-Croix dans le courant du troisième mois (mars),

et, après une tournée dans quelques autres îles, viendrait nous reprendre à la Jamaïque, et nous transporterait, par la Havane, aux États-Unis. Quant à nous, le 18 du second mois (février), nous mîmes à la voile à bord de notre petit brick, notre intention étant de débarquer à Jaquemel, port situé sur la côte méridionale d'Haïti, en nous rendant à la Jamaïque. Nos bons amis, les planteurs de Sainte-Croix, ne nous épargnèrent pas les présents, et voulurent absolument nous charger d'oranges, de pamplemousses, de sirops, de sucre frais, etc., etc., pour notre consommation pendant le voyage; et les adieux, au moment de notre départ de l'île, se passèrent en protestations mutuelles d'attachement, et en souhaits pour le bonheur des uns et des autres. Nous avions alors directement en poupe le délicieux vent alizé, et nous côtoyâmes toute la partie méridionale de Porto-Rico, dont la longueur est de 90 milles. Cette côte n'offre rien d'intéressant, aucun point dont la beauté puisse attirer l'attention. On n'y voit que des montagnes d'une élévation médiocre, et nous y découvrîmes à peine quelque trace de culture. Nous savons, néanmoins, que l'intérieur est d'une grande fertilité, et que l'agriculture n'y laisse rien à désirer; mais un fait auquel on ne peut attacher sa pensée sans une profonde tris-

tesse, c'est que de nouvelles importations viennent journellement grossir la population noire de cette île. Nous avons appris depuis par nos amis du Whitmore, qui, dans leur passage à la Jamaïque, relâchèrent à Saint-Jean, que le négrier *Hound*, sous couleurs américaines, avait débarqué près de quatre cents nègres, dans le voisinage de ce port, la veille même de notre arrivée. Quelques-uns de nos compagnons ont voulu visiter ces malheureux, et les ont trouvés dans un état de maigreur et de dépérissement qui faisait peine à voir.

Un soir, à l'approche de la nuit, nous dépassâmes l'extrémité S.-E. de Porto-Rico, et le lendemain, à l'aube du jour, nous étions en vue de Mona, petite île peu élevée au-dessus du niveau de la mer. Le lendemain matin, nous nous trouvâmes à environ deux milles de la côte d'Haïti, et dans la journée, nous pûmes nous convaincre, non sans étonnement, de l'erreur que nous avions commise dans nos calculs de longitude, en voyant s'élever devant nous Alto Velo, petite île, ou plutôt rocher qui a la forme d'un dôme, et qui forme la pointe S. d'Haïti : ce fut là qu'un jour Colomb et ses matelots s'amusèrent à tuer des loups de mer. Nous nous dirigeâmes ensuite au N.-O., en passant à côté d'un autre rocher assez remarquable, appelé

Los Frayles (les Moines); c'est une rangée de piliers verticaux, qu'une imagination féconde a pu sans peine revêtir de frocs, et métamorphoser en moines. Fort contents d'avoir pu, avant le coucher du soleil, passer sans encombre à côté de ces dangereux personnages, notre désir était d'entrer, s'il était possible, le lendemain matin dans le port de Jaquemel, dont nous n'étions éloignés que de soixante milles. Mais nous fûmes déçus dans cette espérance; car, à la pointe du jour, un calme vint nous retenir sur la côte, en face d'un rocher escarpé, blanchâtre et d'une élévation considérable; mais à quelle longitude, c'est ce qu'il nous fut absolument impossible de calculer. Nous nous y amusâmes à observer les mouvements de quelques petits poissons visqueux qu'on appelle galère, velelle, ou gelée de mer. Leur corps, d'un rose pourpre brillant, est d'une transparence extrême, et les tentacules au moyen desquels ils attrapent les petits animaux dont ils font leur pâture, se composent d'un grand nombre de cordons de couleur pourpre, tissus et entrelacés de la manière la plus curieuse. Ces cordons sont venimeux, et font souvent une piqûre douloureuse à la main assez hardie pour manier l'animal. Le soir, à l'approche de la nuit, s'éleva une brise favorable, et comme nous passions à côté d'un enfoncement mystérieux qui

se trouve dans les montagnes, il nous sembla qu'un courant venait de terre, et roulait sur nous avec violence. Remarquant à certains signes qui, suivant moi, annonçaient le port que nous cherchions (car je m'étais mis exprès à étudier mon pilote côtier), j'invitai le capitaine à jeter l'ancre pendant la nuit, et le lendemain matin, une scène magnifique se déploya devant nos yeux. Les montagnes, qui s'élevaient à une hauteur considérable, étaient enveloppées de nuages, mais à travers leurs intervalles, je crus apercevoir clairement une ouverture que je pouvais prendre pour un port. Le gisement des terres s'accordait avec les indications de mon livre, et lorsque, pendant un moment, les nuages venaient à se diviser, je voyais distinctement cette masse de montagnes entassées perpendiculairement l'une sur l'autre, et que je savais être un signe de reconnaissance annonçant le voisinage de Jaquemel. Mais le capitaine, le second, et mes compagnons de voyage en jugèrent autrement, de sorte que l'ordre fut donné de changer de direction, et nous profitâmes d'une belle brise de l'orient pour filer à l'ouest.

Peu de temps après, il fut évident pour tous ceux qui étaient à bord que nous avions manqué Jaquemel. Notre instruction était d'y prendre quelques mulets, de nous rendre au Port-au-

Prince par la route des montagnes, de présenter nos respects au président Boyer, et de regagner ensuite notre bâtiment ; mais il ne fallait plus songer à ce projet, ou pour mieux dire peut-être, à cette fantaisie, et il ne nous restait plus d'autre parti à prendre que de continuer notre chemin pour la Jamaïque. Nous ne tardâmes pas à reconnaître que nos affaires s'étaient en quelque sorte arrangées d'elles-mêmes, beaucoup mieux que par nos propres combinaisons ; car, si nous eussions débarqué à Haïti, le temps nécessaire nous eût manqué pour l'accomplissement de quelques devoirs dont nous sentîmes toute l'importance, quand nous fûmes à la Jamaïque.

Notre bâtiment fendait l'onde à l'aide d'une brise favorable ; le temps était clair, la mer d'un bleu magnifique, et nous pouvions contempler en passant la côte d'Haïti, bordée d'une ligne circulaire de montagnes couvertes de forêts, et qui, dans plusieurs endroits, s'abaissent brusquement jusqu'à la mer, comme une muraille de roches blanchâtres. Au S. de cette côte est une petite île toute verdoyante, appelée l'île des Vaches, et qui, étendue sur les flots comme un tapis, est battue de toutes parts par les vagues écumantes.

Le soleil allait disparaître, lorsque nous lais-

sâmes derrière nous Saint-Domingue, à la pointe Gravois, poursuivant en ligne directe notre route pour la Jamaïque, à travers une mer ouverte de toutes parts. Au milieu de la nuit, le capitaine nous appela sur le pont pour observer un arc-en-ciel lunaire. Il était d'un jaune pâle, formant un arc parfait d'une étendue immense, et très-prononcé. Le lendemain, nous arrivâmes en vue de la Jamaïque, et grande fut notre joie à la première apparition de ses montagnes bleuâtres, dont quelques chaînes se montraient à distance sur la pointe Morant, qui forme l'extrémité la plus orientale de l'île. Nous mouillâmes pendant la nuit devant cette pointe; et le lendemain matin, ayant pris un pilote, nous nous dirigeâmes vers Kingston. Nous côtoyions à l'E. les plaines de Saint-Thomas, qui offraient à nos yeux tout ce qui annonce une grande fertilité et une culture bien entendue; nous nous plaisions aussi à observer dans le petit havre de Port-Morant quelques gros bâtiments de commerce, attendant, suivant toute apparence, leur cargaison de sucre accoutumée. Nous pouvions alors distinguer clairement les montagnes bleues qui forment le fond de ce tableau, et dont le pic le plus élevé n'a pas moins de huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer; paysage délicieux dont nous ne pouvions nous rassasier. La mer,

en s'avançant dans les terres, entre l'île et un long banc de sable appelé les Palissades, forme le port de Kingston. A la pointe de ce banc de sable est située la jolie petite ville de Port-Royal, principale station navale des Antilles anglaises, et qui fut, tant que dura l'esclavage, le tombeau de milliers de soldats et de matelots anglais. Aujourd'hui un vaisseau de guerre est une rareté dans cette station, et ne sert qu'à former un agréable contraste avec le grand nombre de bâtiments marchands que nous trouvâmes dans le port de Kingston. Ce parallèle nous offrit une preuve frappante que la liberté est l'alliée inséparable de la sécurité et de l'opulence. Rendez pleine et entière justice au peuple, et vous n'aurez pas besoin de vaisseaux de guerre pour le forcer à l'obéissance; débarrassez la liberté de toutes les entraves qui la gênent, et, tôt ou tard, vous verrez fleurir le commerce.

Nous profitâmes d'une embarcation qui nous avait apporté pour déjeuner une abondante provision de poissons aux écailles argentées ou d'un rose éclatant, pour donner avis de notre arrivée à quelques bons amis de Kingston; et en débarquant, nous fûmes accueillis le plus cordialement du monde par John et Maria Candler, membres de notre société, et venus d'Angleterre avec une mission, par N. W. Anderson, juris-

consulte distingué, membre de l'Église épiscopale, plein de dévouement pour la cause de la religion et de l'humanité, et par Charles Lake, homme de couleur, membre de la législature. Ils nous conduisirent à l'hôtel de Grace-Blundell, dans Est-Street, où nous trouvâmes un appartement propre, bien aéré et meublé avec un certain luxe. Kingston est une grande ville, assez bien bâtie, et d'environ cinquante mille âmes ; mais ses rues, qui ne sont point pavées, ont tous les désagréments qui résultent de la chaleur et de la poussière. Il eût été bien plus sage d'employer à l'amélioration des rues, l'argent que l'on vient de prodiguer pour la construction d'un vaste théâtre ; mais comme le commerce y est florissant et actif, et que la valeur des biens-fonds y augmente tous les jours, on a lieu d'espérer que cet objet d'une bonne police aura aussi son tour. Nous n'avons qu'à nous louer de l'extrême politesse avec laquelle nous fûmes reçus par nos bons amis de la maison Atkinson, Hosier et compagnie, qui, à notre arrivée, nous remirent assez de lettres pour nous occuper deux ou trois jours. Ce fut alors que nous sentîmes toute la force de ces paroles du roi Salomon : « De bonnes « nouvelles apportées d'un pays éloigné sont « comme de l'eau fraîche à une personne altérée « et lasse. » Nous débarquâmes donc à Kingston,

après un voyage de huit jours, le 26 du second mois (février).

John Candler et sa femme étaient arrivés à la Jamaïque quelques semaines avant nous, envoyés d'Angleterre par notre société pour employer le produit d'une souscription formée par les Amis au profit de la population noire; et, ce qui n'entrait pas moins essentiellement dans le plan et l'esprit de leur mission, ils devaient travailler au bien-être de tous les partis existants dans la colonie, en donnant l'exemple d'une modération conciliatrice, et en répandant, partout où ils seraient à même de le faire, les véritables maximes du christianisme. Deux jours de suite, dans la soirée, nous trouvâmes chez eux une réunion de personnes religieuses de diverses dénominations, auxquelles nous fîmes le récit de ce que nous avions vu dans notre tournée aux îles du Vent; et j'ai la confiance que nous avons fait tout ce qui était en nous pour les amener à la fraternité et aux bonnes œuvres les uns envers les autres, au nom du Seigneur. Le 29, nous commençâmes notre « œuvre d'amour, » car nous pouvons appeler ainsi nos efforts, quelque faibles qu'ils fussent, par une visite à la maison de correction et à la prison du comté. De ces deux établissements, le premier nous a paru suffisamment aéré et

assez convenable sous les autres rapports; les prisonniers qu'il renferme sont employés à briser des pierres; l'autre manque absolument de tout ce qu'exige sa destination, les prisonniers y étant entassés dans de petites chambres, et presque dépourvus d'air. Dans chacune de ces prisons, nous avons tenu des réunions religieuses, et, je le dis avec douleur, notre auditoire, dans l'une et l'autre, n'était que trop nombreux. Depuis l'époque de l'émancipation, l'écume de la population de la colonie a trouvé moyen de se glisser dans la ville, et il en est résulté que, *sur ce point*, il y a eu augmentation dans le chiffre des crimes ou du moins des délits légers. Ce qui nous a consolés cependant, c'est l'assurance que nous avons reçue par plusieurs voies différentes et des autorités les plus respectables, que, dans l'île considérée en masse, une diminution très-prononcée se fait sentir dans le nombre des crimes, depuis l'abolition de l'esclavage, et que, dans plusieurs districts de la campagne, ils ont presque cessé. Quelques magistrats assistaient à ces réunions, et, ce qui n'est pas indifférent, parmi eux se trouvaient deux aldermen *noirs* qui ne le cédaient à aucun de leurs collègues, soit par la décence de leur tenue, soit, autant que nous avons pu en juger, par les qualités propres à leurs fonctions.

Le 1er du troisième mois (mars), qui était en même temps le premier jour de la semaine, nous vîmes avec joie que ce saint jour est observé à Kingston avec un recueillement remarquable, et aussi bien que dans beaucoup de villes de votre heureuse Union. Nous nous présentâmes le matin à la chapelle baptiste de Samuel Oughton, sans avoir donné à ceux qui s'y trouvaient aucun avis préalable de notre arrivée, et ce que nous y vîmes nous remplit d'admiration. Le ministre eut l'obligeance, dans cette occasion, de nous céder sa place, en nous invitant à présider nous-mêmes à la réunion de son troupeau, conformément à l'usage et aux rites des Amis. C'était la première fois que nous nous voyions en présence d'un semblable auditoire, c'est-à-dire de près de trois mille noirs, le plus grand nombre esclaves émancipés, proprement habillés de blanc, leur costume de prédilection, et dont la conduite décente et recueillie inspirait le respect. Ils gardèrent comme nous un silence exemplaire, et il nous parut qu'ils comprenaient et appréciaient les doctrines de la divine vérité qui furent prêchées devant eux. La congrégation a considérablement gagné, tant pour le nombre que pour la régularité, depuis l'époque de la liberté absolue. On voit ces braves gens arriver en foule,

les uns à pied, les autres montés sur des mulets ou des chevaux qui leur appartiennent. Ce sont eux seuls qui aujourd'hui fournissent à l'entretien de la mission; les agrandissements qu'ils font en ce moment à leur chapelle ne leur coûteront pas moins de mille livres sterling. Leurs souscriptions pour cet objet, et pour d'autres qui s'y rattachent, sont tout à la fois purement volontaires et d'une libéralité remarquable. Une négresse, ci-devant esclave, disait à S. Oughton, un jour ou deux avant notre réunion : « Voici ma pite que j'apporte pour la chapelle, bien fâchée de ne pouvoir faire davantage; » et en disant ces mots elle lui mit dans la main deux pièces d'or de la valeur de cinq dollars. Ces détails pourraient s'appliquer avec une égale force à plusieurs autres scènes du même genre dont nous avons été témoins à la Jamaïque, et doivent suffire pour démontrer combien est fausse l'opinion de quelques personnes qui croient que l'esprit religieux n'a fait que décliner à la Jamaïque depuis qu'on y a brisé les chaînes de l'esclavage. C'est dans l'état de choses diamétralement inverse qu'il faut chercher l'exacte vérité.

Durant notre séjour à la Jamaïque, nous nous sommes toujours efforcés de tenir la balance égale entre les baptistes et les méthodistes, qui

ont, les uns et les autres, mis leurs chapelles à notre disposition avec la plus fraternelle obligeance. L'après-midi eut lieu, dans le vaste local de Wessley-Chapel, une réunion publiquement annoncée. L'assemblée fut très-nombreuse, et se composait d'un pêle-mêle de personnes de tout rang, de toute opinion et de toute couleur. Les débats animés des différents partis avaient occasionné de vives inquiétudes et même quelque agitation dans la colonie, et naturellement nous crûmes de notre devoir de prêcher la paix et la charité, et d'insister fortement sur l'efficacité d'une religion évangélique et vitale, comme sur un remède radical à tous les abus. « Toute vallée sera comblée, et toute montagne et tous coteaux seront abaissés, et les lieux tortus seront redressés et les lieux raboteux seront aplanis; alors la gloire de l'Éternel se manifestera, et toute chair la verra en même temps. »

Le 2 du troisième mois (mars), guidés par nos amis J. et M. Candler, nous montâmes en voiture pour aller déjeuner à Papine, propriété appartenante à J.-B. Wildman, ancien membre du parlement pour Colchester, et située à quelques milles de Kingston. Nous y fûmes reçus par William Manning, catéchiste de la Société missionnaire de l'église anglicane, qui, comme les autres agents de cette institution stationnés dans

l'île, exerce sur les habitants de la campagne la plus salutaire influence. La maison est comme encaissée dans un massif d'arbres des tropiques d'une rare beauté; nous y remarquâmes entre autres l'acajou couvert de ses petites feuilles d'un vert sombre, et étalant au loin son branchage non moins robuste que celui de nos plus grands chênes. Des lis rouges d'une grande espèce croissent spontanément au milieu d'une herbe épaisse et parmi des arbustes de tout genre. Les productions végétales de cette île diffèrent un peu de tout ce que nous avions vu jusqu'alors : je citerai le piment, ou poivrier de la Jamaïque, à la tige élancée et grisâtre et au feuillage lisse, d'une verdure sombre, et exhalant un parfum très-agréable; le lignum-vitæ, paré d'une profusion de petites fleurs bleues; le palmier-dattier, qui surpasse de beaucoup le cocotier par l'exubérance de son branchage; et enfin plusieurs espèces de charmants acacias. Quant aux manguiers, on peut dire que le pays en est couvert; et pendant les quatre mois de l'été, cet arbre fournit aux hommes, aux mulets, aux vaches et aux porcs une nourriture aussi délicieuse qu'abondante; son fruit paraît être également du goût de tous les animaux. Les oiseaux de la Jamaïque sont aussi plus variés et en plus grand nombre que dans aucune des au-

tres îles que nous avons visitées. Le butor, si commun dans nos États du sud, abonde dans cette île, où la loi le protége contre le fusil du chasseur, en considération des grands services qu'il rend au pays, en le débarrassant des charognes et de tous les autres débris animaux qui pourraient corrompre l'air. On décore du nom de rossignol un agréable chantre qui se fait entendre dans la campagne, et dont parfois la philomèle de l'Europe ne désavouerait pas le ramage; c'est en réalité une variété du moqueur d'Amérique, dont il offre à très-peu près la taille et le plumage.

Nous fûmes désagréablement surpris, en arrivant à Papine, de trouver au repos les machines servant à la fabrication du sucre, et de voir plusieurs jeunes gens assis, les bras croisés, dans quelques-unes des jolies et commodes chaumières construites sur cette habitation. Interrogés par nous, ils répondirent qu'il s'agissait « de décider une grande affaire. » Cette affaire, d'une si haute importance, n'était autre que le procès d'un *myaliste* ou *docteur noir*, un de ces personnages qui passent dans l'imagination du peuple pour être en relation avec les âmes des morts, et prétendent pratiquer sous leur direction l'art de guérir les vivants, les maladies elles-mêmes étant, suivant eux, attribuées à Obéah ou l'Esprit

du mal. C'est une de ces superstitions qui, bien que moins dominantes qu'autrefois, existent encore dans quelques cantons; et les nègres, privés comme ils le sont de tous les secours de la médecine régulière, ont quelquefois recours à ces charlatans, au grand péril de leur vie. Or, la journée tout entière était consacrée par les travailleurs à la décision de ce grand procès, non toutefois sans s'être engagés à dédommager leur maître, en lui donnant deux des jours ordinairement réservés pour leurs propres affaires. Le myaliste, jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'un noir de jais, et habillé avec toute la recherche et la précision de la mode, fut amené devant notre ami Manning, pour subir un interrogatoire en présence de plusieurs hommes et d'une foule de femmes. Il avoua, sans se faire prier, sa profession de nécromant, et, comme une preuve de ses succès, présenta deux malheureuses femmes, l'une malade de la fièvre, l'autre rongée de lèpre, qu'il prétendait avoir guéries. Cette justification fut regardée comme sans réplique par tous les assistants, qui accueillirent fort mal la déclaration franche que nous crûmes devoir faire de notre peu de foi au myaliste. « Cela est fort mal, disaient-ils, très-mal. » Nous ne pûmes voir sans être peinés la crédulité opiniâtre de ces pauvres gens; mais ce

sont là des choses que l'instruction chrétienne corrigera peu à peu. On s'occupe de cet objet sur l'habitation Papine avec un zèle digne d'éloges : les jeunes gens y apprennent à lire; les ménages s'y multiplient, et les hommes et les femmes s'y montrent généralement fidèles à la foi conjugale. Comme dans les autres quartiers de l'île, les agents de la Société biblique y viennent vendre des bibles aux nègres, et les leur donnent au prix coûtant. On voit même quelques-uns de ces derniers faire des sacrifices fort au-dessus des moyens de nos paysans de la Grande-Bretagne, pour se procurer de belles bibles in-quarto dorées sur tranche!

On nous a assuré que les travailleurs, sur cette même habitation, sont francs de loyer, et que leur paye journalière n'est que d'un shelling; ils sont au nombre de quarante-trois seulement, tandis qu'avant l'émancipation il fallait que cette propriété fournît à l'entretien de deux cents esclaves. William Manning nous avait dit qu'il était assez content du travail de ses nègres, que la récolte promettait beaucoup plus que celles des années précédentes, et qu'il espérait qu'on n'aurait aucune peine à la réaliser; mais, d'un autre côté, le jeune régisseur, avec qui nous eûmes occasion de nous entretenir à la fabrique, se plaignit à nous de l'inexactitude de son mon-

de et du peu de sucre qu'il espérait faire : en somme, nous avons remporté, sur la prospérité de cette habitation, une impression assez défavorable.

De Papine, nous nous rendîmes à Hope, sucrerie appartenant au duc de Buckingham. Sous l'apprentissage, cette propriété avait été presque réduite à rien, ou du moins était considérablement en perte, par l'effet d'une mauvaise administration ; mais aujourd'hui elle est affermée, avec une cafeirie d'une plus grande valeur, à Joseph Gordon, respectable planteur résidant, sur le pied de 2,000 livres par an (livres sterling, je le crois) (1). Le fermier fait tout ce qui dépend de lui pour remettre cette propriété en valeur au moyen du travail libre, et ne peut manquer d'atteindre le but qu'il se propose. Il y occupe environ cent cinquante travailleurs sous les ordres d'un habile gérant qui en tire un très-bon parti. Nous nous fîmes un plaisir d'aller les visiter dans les champs, où une bande nombreuse était occupée à creuser des trous pour les cannes; travail qu'ils avaient entrepris à la tâche, et pour lequel ils gagnaient au moins deux shellings sterling par jour. Il en est même plusieurs

(1) La livre dont il est parlé ici est égale à 12 shellings sterling; ou, en d'autres termes, 10 livres égalent 6 livres sterling.

qui, avant midi, ont fait de la besogne pour leurs deux shellings, et peuvent, si cela leur convient, en gagner encore autant avant le coucher du soleil. D'un autre côté, ils payent à leur maître, pour leurs chaumières et leurs jardins, un loyer généralement fixé au taux modéré d'un demi-dollar par semaine.

C'est un arrangement dont on ne saurait attaquer la justice et la convenance; et il n'y manque, pour le rendre complet, qu'un acte ou formalité quelconque qui, dans un délai raisonnable, assurerait au locataire un droit absolu sur sa petite location. Devenu propriétaire, il se trouverait du moins à même de porter au marché le plus avantageux sa propre denrée, c'est-à-dire son travail, libre de toute contrainte autre que celle que lui imposerait un contrat volontaire par lequel il pourrait s'engager à travailler sur telle ou telle habitation, et sur le pied d'un salaire fixe et déterminé. Partout où l'on a montré cette confiance aux nègres de la Jamaïque, partout où on les a traités honorablement, il est rare qu'ils n'aient pas donné la préférence à l'habitation de leurs anciens maîtres, et qu'ils n'aient pas mieux aimé travailler là où tout, hommes et choses, leur est familier depuis longtemps et dans leur voisinage, pourvu toutefois qu'ils fussent assurés d'un juste salaire et

qu'on le leur payât chaque semaine et en espèces. Mais il était dans la malheureuse destinée de cette colonie d'être en proie à de graves embarras et à de fâcheux tiraillements pour cette affaire de loyers, dont on a prématurément et imprudemment fatigué les esprits de la population noire, le lendemain même de l'établissement de la liberté absolue. Si, au lieu de cette précipitation, on avait donné à l'usage des loyers le temps de s'établir graduellement et d'après les principes qui règlent ordinairement les affaires des hommes, il n'est nullement douteux que les travailleurs de la Jamaïque n'eussent montré aussi peu de disposition à l'inquiétude et au désordre que ceux d'Antigoa et de la Dominique.

Dans l'état actuel des choses, on a imprudemment, sur une grande partie des propriétés de cette île, mêlé la question du loyer avec celle du travail. S'est-il élevé quelque mésintelligence entre le gérant et les nègres relativement au travail, quant à sa durée ou à sa valeur, la menace de chasser le nègre de son habitation s'est aussitôt fait entendre, et, dans beaucoup de cas, on a eu recours à la violence la plus sauvage pour mettre cette menace à exécution. On a enlevé les toitures des chaumières; on les a même démolies de fond en comble, on a rasé les cocotiers et les arbres à pain; on a dévasté les jar-

dins, soit en arrachant les provisions, soit en les faisant fouler aux pieds des bœufs. Les travailleurs ont été alors forcés de se chercher une nouvelle retraite en passant sur d'autres habitations, ou en achetant de petites propriétés sur les montagnes voisines. Ces actes d'une violence brutale, nous en avons souvent entendu le récit, et parfois nous avons eu la douleur d'en être témoins. Un sentiment de charité nous porterait à croire qu'ils ont été rares, du moins comparativement; mais il n'en est pas ainsi : on a doublé et triplé les loyers, on les a même quadruplés sur la décision arbitraire du maître, on les a même exigés *per capita* du mari, de la femme et de chacun des enfants, comme une pénalité propre à les forcer au travail, et, dans beaucoup de cas, on a mis le comble aux vexations déjà employées dans ce but, par la saisie des meubles et effets, et par l'emprisonnement des personnes. Il est pénible de le dire, mais il n'est que trop vrai qu'il n'y a pas un seul point de l'île où ce système n'ait été mis en pratique. Qui ne voit que tout cela ne ressemble que trop à l'esclavage, dont l'essence même est le travail forcé? De là, des mécontentements, des cœurs ulcérés et la désertion des habitations, conséquences naturelles de toute violation de la justice; c'est là aussi qu'il faut chercher la principale explication

des rapports décourageants envoyés de temps à autre sur la Jamaïque, depuis l'époque de la liberté.

D'un autre côté, les habitations qui ont été régies par ces principes de justice et d'égalité qui laissent aux travailleurs leur liberté tout entière, en ont été récompensées, en général, par une tranquillité profonde et par une prospérité croissante. Disons donc qu'en retranchant ce qu'il y a d'un peu exagéré d'une part et de l'autre, les rapports, soit favorables, soit défavorables, sont tous essentiellement vrais; et leurs différences sont, à peu d'exceptions près, les résultats respectifs de deux méthodes d'administration opposées. Quoi qu'il en soit, le mal se corrige de lui-même, une meilleure intelligence s'établit par degrés; maîtres et travailleurs tendent de plus en plus tous les jours à se rapprocher et à se lier, non par de fâcheux moyens de violence, mais par le nœud plus fort et plus sûr de l'intérêt commun.

Malgré la douceur avec laquelle les nègres sont traités depuis longtemps sur l'habitation Papine, nous penchons à croire que l'état comparativement peu florissant de cette propriété, en ce qui concerne le travail, nous fournit la confirmation des observations qui précèdent. A Hope, où la question des loyers a été réglée par

un arrangement équitable, l'intérêt personnel marche par des moyens légitimes dans la voie de la prospérité. A Papine, au contraire, malgré un régime remarquablement doux et paternel, un système moins judicieux a arrêté les progrès qu'on aurait pu raisonnablement espérer si l'on eût agi autrement. Par le système en vigueur sur cette habitation, et qui consiste à ne point exiger de loyer, mais à n'accorder, en revanche, que des salaires proportionnellement faibles, on a effectivement enchevêtré l'une avec l'autre la question du loyer et celle du salaire; d'où il résulte que le payement du loyer pèse indirectement sur la femme et sur les enfants, non moins que sur les chefs de famille. Il y a, dans cet arrangement, une injustice qui saute aux yeux. Si les chefs de famille, sur cette habitation, devenaient locataires indépendants, à un taux modéré, et si l'on accordait aux travailleurs le salaire plus élevé qui est généralement en usage sur les habitations voisines, nous ne doutons point qu'avec une administration sage et vigoureuse on n'obtînt bientôt un travail continu et une augmentation de produit considérable.

Mais poursuivons notre récit. Après avoir visité l'habitation Hope, nous montâmes à cheval pour nous rendre à un village indépendant, composé de soixante-dix familles, qui, après

avoir acheté quelques portions de terre d'une excellente qualité, s'y étaient établies, et s'étaient construit ou se construisaient des chaumières propres et commodes. Nous fûmes charmés d'apprendre que les hommes de ce village travaillent encore à la journée sur les habitations voisines. Notre ami Manning nous accompagnait, et les habitants le prièrent avec instance de les aider à obtenir quelque arrangement permanent pour un service religieux qui aurait lieu une fois par semaine. Tout, dans ce village, nous paraissait annoncer la prospérité et le contentement.

« Si j'allais chez toi, » dit quelqu'un de notre compagnie à un jeune nègre, homme marié, qui nous servait de guide pour passer une des gorges de la montagne, « combien trouverais-je de dollars dans ta bourse? Voyons, en trouverais-je bien *cinq?* »—« Oui, Monsieur, répondit-il, et vraiment ce n'est pas grand'chose. » Combien peu de nos ouvriers en Angleterre pourraient montrer dans leur bourse vingt shellings d'économies! Telle fut la réflexion qui nous vint à l'esprit dans cette circonstance. « Combien dépenses-tu à la fois pour ta boisson? » — « Une livre, Monsieur, » c'est-à-dire douze shellings sterling; c'est ce qu'il en coûte à notre homme pour une provision de vin, porter, etc., qui ne lui dure que six semaines. Ces gens ne sont cependant

pas adonnés à l'intempérance, mais quelques-uns d'entre eux aiment à avoir ces diverses sortes de boissons dans leurs chaumières, tant pour leur propre usage, lorsqu'ils ont fait un travail un peu rude, que pour régaler leurs amis. C'est un luxe qui, nous l'espérons, ne tardera pas à faire place à des jouissances domestiques d'une nature plus recommandable. Leurs jardins sont très-productifs, et leur donnent quelquefois un revenu net de 20 et même 25 l. st. Ce sont en général des hommes intelligents, d'une conduite décente, très-éveillés sur leurs intérêts, et qui ne cessent de s'éclairer de plus en plus chaque jour sur tout ce qui s'y rattache.

De retour à Kingston, nous dînâmes avec un petit nombre de planteurs et de négociants, chez notre ami Georges Atkinson, lui-même au premier rang des gérants et des planteurs. Chacun d'eux nous fit un rapport favorable sur la conduite des nègres employés sur son habitation. Les hommes d'expérience tirent un bon augure de l'amélioration qui s'est déjà manifestée dans les affaires pendant les derniers mois, et fondent sur les motifs les plus solides l'espoir qu'ils conçoivent de la prospérité future de la colonie.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE VIII.

LA JAMAÏQUE.

Flushing, L. I. le 10 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Je sens tout le besoin que j'ai de votre indulgence pour le ton familier de cette relation; et, persuadé que vous voudrez bien l'excuser, je vais la continuer, en me bornant à extraire les simples notes journalières que nous avons tenues pendant notre séjour à la Jamaïque. En procé-

dant ainsi, j'aurai réussi, je l'espère, à vous donner une connaissance suffisante des faits de notre grand procès, et aussi à mettre dans tout leur jour les causes dont ils sont l'incontestable conséquence.

Le 3 du troisième mois (mars), trois d'entre nous se rendirent en voiture à une hôtellerie distante de sept milles à l'est de Kingston, et située sur le bord de la route; puis, munis d'un excellent déjeuner, nous prîmes des chevaux pour pénétrer dans les montagnes de Port-Royal. Après avoir gravi environ quatre milles, au milieu d'une magnifique végétation et des plus admirables points de vue, nous mîmes pied à terre à la porte d'Halberstadt, cafeirie appartenant à John Casper Weiss, et sur laquelle des détails d'une nature assez triste nous avaient été donnés à Kingston, par une personne en relation avec le propriétaire. Nous n'en fûmes que plus agréablement surpris en entrant sur cette plantation, dont l'apparence a quelque chose de celle d'un parterre anglais, de la voir couverte de cafiers vigoureux, et d'y trouver une nombreuse troupe de nègres de bonne mine, activement occupés à les émonder. Certes, on ne pouvait pas dire que la culture y fût négligée, ou que le travail y manquât. Après un entretien amical avec les travailleurs, que nous exhortâmes à persister

dans le zèle dont ils nous donnaient la preuve, nous nous rendîmes à la *grande maison* (c'est ainsi que, sur chaque propriété, on appelle le logement du planteur); c'est une habitation propre et riante, élevée au sein des montagnes, et d'où l'œil peut embrasser une vaste étendue de mer; j'ai rarement visité une plus jolie résidence. Il nous suffit d'exhiber notre lettre de recommandation, pour être accueillis et traités avec une bonté parfaite par le propriétaire, à qui, cependant, nous étions entièrement étrangers.

Cette habitation entretenait ordinairement cent soixante-dix esclaves ou apprentis; aujourd'hui notre ami n'emploie que cinquante-quatre travailleurs libres, qui lui donnent quatre jours de la semaine et s'en réservent deux, l'un pour la culture de leurs jardins, l'autre pour aller vendre leurs denrées au marché. Il ne lui faut pas une plus grande somme de travail pour faire face à la même étendue de culture qu'autrefois; aussi reconnut-il, sans que nous l'en pressassions, les avantages supérieurs du système actuel. L'économie qui en résulte frappe les yeux les moins exercés.

D'après notre ami, l'entretien d'un esclave coûte par an, terme moyen, 5 l. st.

Cent soixante-dix esclaves reviennent donc an-

nuellement à	850 l. st.
Il occupe aujourd'hui cinquante-quatre travailleurs libres à raison de 4 s. 6 d. st. par semaine, la paye d'un jour étant prélevée pour le loyer; or cinquante semaines (les deux autres sont consacrées à diverses fêtes) à 4 s. 6 d. st. donnent	607 l. 10 st.
Donc, économie sous le régime de la liberté	242 l. 10 st.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici ce qu'il y a de vicieux dans ce prélèvement de la paye d'un jour pour le loyer; car, en premier lieu, il fait peser le loyer sur la femme comme sur le mari, puisqu'ils sont obligés l'un et l'autre d'abandonner une de leurs journées; en second lieu, il serait tout à fait déraisonnable de s'attendre à ce qu'un travail ainsi payé d'avance, en quelque sorte, fût exécuté aussi bien et avec la même ardeur que celui pour lequel on voit un salaire en perspective; et nous ne fûmes nullement étonnés en apprenant que le jour destiné au payement du loyer, les travailleurs d'Halberstadt restassent habituellement au-dessous de la moyenne d'ouvrage qu'ils ont coutume de fournir les autres jours.

J. C. Weiss nous montra ses appareils et eut

la complaisance de nous expliquer en détail les procédés de la culture du café. On commence par placer chaque plant ou bouture avec sa racine dans la fosse qui lui est destinée; sa crue est ordinairement de cinq ans, sur un espace de cinq à huit pieds carrés, suivant la nature du sol; l'arbuste ressemble alors à un joli laurier, couvert, dans la saison, de fleurs blanches du parfum le plus suave; ses baies ou cerises sont rouges, d'une saveur douce, d'une pulpe assez épaisse, et contiennent chacune deux fèves ou noyaux. Le produit annuel moyen d'un cafier sur ces montagnes est d'une livre de graines; la hauteur de l'arbuste varie de trois à dix pieds. Au bout de cinquante ans environ, il cesse de rapporter; le sol s'épuise, et n'est plus propre à la culture du café, opinion du moins reçue dans l'île, mais très-contestable. Les principales opérations, lorsque l'arbuste commence à produire, sont l'émondage et la cueillette, opérations peu pénibles pour les travailleurs. Vient ensuite le *grageage*, au moyen d'un moulin qui dépouille la fève de la pulpe qui l'enveloppe et de sa pellicule extérieure. Un autre moulin lui enlève sa pellicule intérieure, dont on le sépare en le vannant, comme on fait pour le blé. On étale alors le café au soleil sur de grandes plates-formes ou claies enduites d'argile, et lorsqu'il est entière-

ment sec, on en fait à la main un triage dont l'objet est de séparer les graines défectueuses, gâtées ou cassées, des graines d'une qualité supérieure. Enfin, on met le café dans des sacs ou des barriques, et on en charge des mulets qui le transportent, par les sentiers de la montagne, jusqu'au lieu de l'embarquement. Au moment où nous nous trouvions sur l'habitation, un grand nombre de femmes étaient occupées à la cueillette, tandis que les hommes étaient aux moulins, et nous contemplions avec plaisir cette scène de travail, d'ordre et d'industrie.

Le propriétaire nous dit qu'à la vérité le désordre momentané qui avait suivi immédiatement le passage d'un système à l'autre lui avait occasionné une diminution dans les produits, mais qu'il y avait alors une réaction très-prononcée, et que, si son monde continuait à travailler comme il faisait alors, il pouvait raisonnablement espérer une grande récolte pour l'année suivante. Après le dîner, dont notre hôte hâta l'heure tout exprès, nous montâmes à cheval, et il eut l'obligeance de nous conduire à Bloxburg, habitation située sur un point de la montagne encore plus élevé. Chemin faisant, et surtout quand nous eûmes atteint le sommet de la colline, des vues d'une beauté et d'un grandiose extraordinaires s'offraient tour à tour

à nos regards ; c'étaient, d'un côté, les collines, les plaines, la mer dans l'éloignement, avec les palissades, la ville de Port-Royal et le port de Kingston ; de l'autre, de profonds ravins et des vallées couvertes de forêts, derrière lesquelles s'élevaient les montagnes Bleues. Nous ne pouvions plus nous étonner que Colomb, dans son temps, eût tant de plaisir à contempler les paysages de la Jamaïque.

A Bloxburg, nous trouvâmes un Écossais, aimable jeune homme, chargé seul de régir une vaste cafeirie appartenant à Park et Hall, de Liverpool. Il nous dit qu'il occupait quatre-vingt-dix travailleurs qui se comportaient aussi bien que ceux d'aucune des habitations voisines les mieux servies, et qu'il croyait pouvoir compter, pour l'avenir, sur une augmentation de produits. Il paraît, toutefois, qu'il avait eu avec ses gens quelques fâcheux démêlés au sujet des loyers et des salaires, ce qui n'annonçait pas une administration parfaitement éclairée.

Un fait qu'il est peut-être à propos de signaler ici, c'est que la grande majorité des habitations de la Jamaïque est entre les mains de propriétaires absents et fixés en Angleterre. Elles sont en conséquence abandonnées aux soins de fondés de pouvoir ou représentants des propriétaires; et un seul fondé de pouvoir entre

prend souvent la gestion d'un grand nombre d'établissements. Le fondé de pouvoir a sous lui, pour chaque propriété particulière, un inspecteur sur lequel roulent presque exclusivement tous les détails de l'administration. Or, rien de plus contraire à la prospérité de la Jamaïque que cet état de choses. Si les propriétaires ne peuvent s'occuper personnellement de leurs habitations, ils feraient infiniment mieux assurément de les affermer à quelque individu digne de confiance et résidant sur les lieux: arrangement dont l'usage, depuis ces dernières années, a été adopté dans beaucoup de cas. Il serait même étonnant de voir prospérer des habitations sur lesquelles le propriétaire ne met jamais le pied, où le fondé de pouvoir lui-même ne fait que de rares apparitions, et qu'on abandonne aux soins de jeunes gens sans expérience et souvent de la plus déplorable immoralité; et même le degré de prospérité plus ou moins grand qu'on y remarque aujourd'hui ne peut être attribué qu'à deux causes : d'abord, à l'exubérante prodigalité de la nature, puis à la conduite régulière et inoffensive, et à la patiente activité de la race nègre.

Un grand nombre de cafeiries de ce quartier sont placées sur des points très-élevés; il en est même qui se trouvent à quatre mille pieds au-

dessus du niveau de la mer. Notre intelligent conducteur nous en montra plusieurs, et, sauf quelques exceptions, nous donna sur leur situation, depuis l'établissement du régime de la liberté, les renseignements les plus satisfaisants. Nous eûmes à Halberstadt le logement et la table, et le lendemain matin, après avoir fait aux nègres la lecture de quelques pages de l'Écriture sainte, nous quittâmes Bloxburg, et, continuant notre route par un sentier tracé dans la montagne, nous nous rendîmes à Lucky-Valley, distante de quelques milles; c'est une vallée charmante, renfermant tout à la fois des cafeiries et des sucreries. Le sentier que nous suivions est, sur quelques points, extrêmement étroit, n'ayant de parapet que d'un côté, et de l'autre un précipice profond; mais nos chevaux avaient le pied sûr, et nous ne courions aucun risque.

Pour la première fois j'eus le plaisir de voir en fleur le grand aloès, avec son énorme tige chargée d'une multiplicité de bouquets de fleurs jaunes, et autour de laquelle voltigeaient des essaims de ces petits oiseaux appelés *grass-birds*, un peu plus gros que l'oiseau-mouche, et vivement occupés à butiner, en se plongeant tout entiers dans chaque calice; spectacle qui, en Angleterre et aux États-Unis, ne manquerait pas d'attirer une foule de curieux. A Lucky-Valley, nous trou-

vâmes l'hospitalité habituelle à tous les planteurs de la Jamaïque. Notre ami Hector Wood, étranger pour nous un instant avant que nous missions pied à terre, nous fit entrer chez lui avec toute la bonté que nous eussions pu nous promettre d'une ancienne connaissance, et, après un fort bon dîner, il s'empressa de nous conduire à sa sucrerie et de nous montrer son monde travaillant avec ardeur. Il nous assura que bien que sa récolte actuelle ne fût pas très-abondante, il s'attendait à une augmentation progressive pour les années subséquentes : et ce qu'il nous disait là s'applique, non pas seulement aux habitations que nous avons visitées dans cette excursion, mais généralement à toutes les propriétés des environs. Notre ami avait été longtemps employé par d'autres propriétaires, en qualité d'inspecteur ou de gérant ; mais il était du nombre de ces hommes qui avaient habilement profité des temps de terreur et de découragement, aux approches de l'émancipation, pour acheter des terres pour leur propre compte, et je serais bien trompé s'il ne faisait pas sa fortune. Il a épousé une femme de couleur, non moins estimable par sa conduite que remarquable par l'agrément de ses manières.

Un des plus heureux effets de la liberté, est d'avoir rendu les mariages fréquents parmi les

nègres de la Jamaïque, et d'en avoir aussi augmenté le chiffre chez les habitants de couleur blanche. Nous tenons de bonne source que l'année dernière il y a eu quatre fois autant de mariages à la Jamaïque qu'il y en a, terme moyen, en Angleterre, sur une population égale; ce qui prouve, non-seulement que de nombreuses liaisons nouvelles se sont établies, mais aussi qu'un grand nombre d'individus qui vivaient auparavant comme maris et femmes, sans la sanction de la loi ou de la religion, sentent aujourd'hui la gravité du péché qu'ils commettaient en persistant dans ces relations illégitimes, et s'empressent de les régulariser et de les sanctifier par un mariage en forme. Il paraît que dans le cours de l'année 1839, dans les seules églises des baptistes, plus de 1,600 nègres ont été mariés.

Pour retourner à l'hôtellerie où, la veille, nous avions laissé notre voiture, nous traversâmes un défilé étroit et extrêmement pittoresque, composé de majestueuses roches calcaires, entre lesquelles se précipite la rivière des *Falls*, ainsi appelée à cause des nombreuses chutes qu'elle forme dans son cours, et dont une, entre autres, me rappela celles de l'Écosse et du pays de Galles. Vers le soir, nous rentrâmes à Kingston après une excursion qui avait

été pour nous une source d'instruction et d'amusement. Si nous avions donné la préférence au district de Port-Royal, ce n'était pas que nous espérassions de cette tournée aucune satisfaction particulière, mais plutôt et précisément parce que c'était celui sur l'état duquel nous avions entendu le plus de plaintes. Mais, après avoir examiné les choses par nos propres yeux, nous revînmes chez nous rassurés et encouragés.

Le 5 du troisième mois (mars), une réunion de la société jamaïcaine contre l'esclavage était annoncée pour le soir à Spanishtown, et comme nous avions à lui soumettre des renseignements et des conseils, nous crûmes de notre devoir d'y assister, cette société se tenant, d'ailleurs, à part de tout parti politique, et n'ayant d'autre but que l'extinction de l'esclavage sur toute la surface de la terre. Spanishtown est le siége du gouvernement, et renferme une population de 7,000 âmes. Comme à Kingston, on y souffre beaucoup de la chaleur et de la poussière; du reste, on considère cette ville comme marchant à grands pas dans la voie des améliorations de tout genre. Un grand nombre de maisons, tant de l'intérieur que des environs, ont été rebâties ou réparées depuis l'époque de la liberté. La route qui conduit à Kingston traverse un pays plat et n'offre rien d'intéressant, sauf un seul

objet qui ne peut manquer d'attirer l'attention du voyageur; c'est un magnifique cotonnier, égal en grosseur à celui de Saint-Thomas, mais bien supérieur en beauté. Quand nous le vîmes, il était tout couvert de son superbe feuillage, du vert le plus brillant, et étendait au loin son vaste ombrage.

Le soir, près de deux mille personnes, blancs, nègres et mulâtres, étaient réunies dans la chapelle baptiste, et le juge Bernard, respectable magistrat et planteur, occupait le fauteuil. Le principal objet de cette réunion était la nomination des députés à la convention de l'Univers, pour l'abolition de l'esclavage, laquelle devait bientôt s'assembler à Londres. Des discours chaleureux et pleins de vues sages furent prononcés par plusieurs missionnaires de diverses sectes, arrivés des différents quartiers de l'île. A la fin de la séance, mon tour vint de communiquer à l'assemblée quelques renseignements d'une haute importance sur les effets de la liberté aux îles du Vent, et de faire sentir à tous ceux qui étaient présents, la nécessité d'une justice égale, de la charité et de la modération. Je m'efforçai de convaincre les propriétaires d'habitations de l'extrême inconvenance et de la mauvaise politique de cet amalgame qu'on a fait des deux questions du loyer et du salaire, pratique qui, à la Ja-

maïque, a gêné, entravé d'une manière si fâcheuse le développement des effets naturels de la liberté. Je tâchai ensuite de faire entendre à nos frères noirs jusqu'à quel point ils contribueraient au succès de la cause de l'émancipation, dans les autres parties du monde, en donnant, comme cultivateurs, l'exemple de l'activité et de la patience, et en *augmentant la somme des articles d'exportation de la colonie*. Je hasardai de leur faire observer que l'Amérique du Nord, en particulier, avait les yeux ouverts sur la Jamaïque, et y suivait avec une grande attention les résultats pécuniaires et moraux de la grande expérience. Vous m'accorderez, je n'en doute pas, qu'en cela je n'ai fait que leur exposer la doctrine que commandaient l'état des choses, le bon sens, une véritable doctrine pratique; et ce que je puis attester, c'est que, de leur côté, ils l'ont entendue et accueillie avec un degré d'intelligence et des dispositions d'esprit et de cœur que je n'ai vus surpassés en nulle autre occasion. Il est impossible de rendre l'intérêt et l'enthousiasme avec lesquels ces hommes s'occupent de tout ce qui a rapport à la liberté de leur race; un grand nombre d'entre eux figurent parmi les plus généreux souscripteurs de la société.

La législature n'était pas alors en session, et le gouverneur, sir Charles Metcalf, était parti

pour une tournée dans les autres quartiers de l'île. Il en résulta que, pendant notre séjour à Spanishtown, nous ne pûmes nous mettre en rapport qu'avec un petit nombre de fonctionnaires; mais nous fûmes dédommagés, autant que possible, de ce contre-temps, par les communications que nous eûmes avec Richard Hill, secrétaire du département des magistrats salariés. C'est un homme de couleur auquel, pendant les débats et sous l'empire des préjugés relatifs à la cause des nègres, les plus violents, parmi les avocats de l'esclavage, avaient coutume de donner le nom de *vipère noire;* mais son honnêteté reconnue, ses talents et son intelligence des affaires publiques lui ont mérité le respect et la confiance de la colonie. On lui a même offert, nous a-t-on dit, le gouvernement de Sainte-Lucie, place qu'il a cru devoir refuser, dans la crainte que sa couleur ne l'exposât à des insultes. Il a l'opinion la plus avantageuse des effets de la liberté à la Jamaïque, et il la fonde sur la connaissance la plus approfondie et la plus minutieuse de ce sujet. Il ne craint qu'une chose, c'est qu'une inégalité légale et des traitements contraires à l'équité n'entravent l'essor puissant et les heureuses conséquences naturels au nouvel état de choses. En cela nous sommes entièrement de son avis; aban-

donnez la liberté à elle-même, *et tout ira bien.*

Ces idées au sujet de l'émancipation ont reçu la plus agréable confirmation de quelques estimables missionnaires de l'Église écossaise, établis dans la paroisse ou le comté de Sainte-Marie. Dans ce quartier on a adopté, pour les loyers et les salaires, un système qui les rend tout à fait indépendants l'un de l'autre, et aucune gêne n'y empêche le travailleur de louer ses bras là où il veut et au prix qui lui convient. La conséquence nécessaire de cet arrangement devait être et a été de prévenir les différends, et le travail marche à souhait. La somme d'ouvrage qu'on obtient aujourd'hui d'un homme libre est bien supérieure à ce qu'on pouvait autrefois tirer de l'esclave. Pour ce qui concerne, par exemple, le creusement des fosses destinées à recevoir les cannes ou les cafiers, le nègre émancipé fait en un jour le double de la besogne de l'esclave. A l'égard de l'entretien des routes, quatre barils de pierres était tout ce que cassait couramment chaque ouvrier sous l'esclavage; aujourd'hui que ce travail est à la tâche, celui-là est un homme débile qui n'en remplit que quatre barils; l'homme vigoureux en fournit de dix à douze.

Nous nous rendîmes ensuite chez Charles-Nicolas Palmer, ci-devant membre du parlement pour le comté de Surrey, qui s'était trouvé avec

nous à la réunion abolitioniste, et adoptait complétement les idées et les vues qui y avaient été exposées. Il est intéressé dans cinq habitations de la Jamaïque, toutes régies d'après cette libéralité de principes d'un effet si puissant en lui-même, comme source de prospérité. Il nous parla avec les plus grands éloges de la conduite et de l'activité des travailleurs, nous assura qu'il était on ne peut plus redevable à l'influence des pasteurs chrétiens, et ajouta que les propriétés se débarrassaient par degrés du fardeau des dettes qui pesaient sur elles, et, en même temps, des restrictions mercantiles qui les avaient gênées sous l'esclavage.

J'employai le 7 du troisième mois (mars) à une tournée à cheval, tête à tête avec J. M. Philippe, le respectable ministre de la congrégation baptiste de Spanishtown; et je compte cette journée au nombre des plus intéressantes de mon voyage. Nous étions en selle de grand matin, et après avoir fait treize milles, toujours en montant, nous arrivâmes à Sligoville, où le gouverneur a une délicieuse maison de plaisance, et mon ami le baptiste, sa station et son école missionnaire. La contrée que nous traversâmes est admirable de fertilité et de beauté, et nous eûmes occasion de remarquer, le long de notre route, des terrains et des jardins parfaitement cultivés, qui sont au-

tant de créations de la liberté. Chemin faisant, nous ne cessions de rencontrer des habitants de la campagne, avec de grands paniers en équilibre sur leurs têtes; c'étaient des fruits et des légumes qu'ils portaient au marché de Spanish-town. Tous nous saluaient amicalement et avec ce sourire qui annonce des gens contents de leur sort. Le ministre était de leur connaissance; plusieurs d'entre eux avaient assisté à la réunion abolitioniste et en conservaient la plus agréable impression. On ne saurait se faire une idée de la décence et de la politesse de ces hommes, esclaves encore il y a si peu de temps.

Nous passâmes quelques heures à la station baptiste de Sligoville, située sur une haute colline, et entourée de cinquante acres de terre de montagne très-fertile. Cette propriété est divisée en cent cinquante petits terrains, dont cinquante ont déjà été vendus aux nègres émancipés, et ont offert fort à propos un refuge à beaucoup de travailleurs que les mauvais traitements ont chassés de leurs anciennes demeures. Les uns y ont construit de bonnes chaumières, les autres seulement des huttes temporaires, et d'autres étaient à préparer le terrain pour y bâtir. Leurs jardins étaient déjà déblayés ou près de l'être; un certain nombre étaient même déjà en pleine culture. Jamais, je le crois, une bèche n'avait été

enfoncée dans ce sol ; aujourd'hui un village vient de s'y élever, réunissant tous les éléments de bien-être et de prospérité ; et bientôt il récompensera les travaux des cultivateurs par une abondante récolte de productions alimentaires. Tous ceux qui s'y sont établis sont mariés ; la plupart ont des enfants, et les hommes emploient la principale partie de leur temps à travailler à la journée sur des habitations voisines. On n'a pas perdu un instant pour organiser la chapelle et l'école, et tout annonce chez ce peuple nouveau un caractère religieux bien prononcé. Je n'ai jamais vu plus d'activité, plus de symptômes de contentement pour le présent, plus d'espérance pour l'avenir. Qu'on se souvienne qu'il y a deux ans seulement, ce paisible village n'existait pas encore ; quelle source d'instruction dans cette simple remarque! Après un agréable repas, dans la jolie maison de campagne que possédait en ce quartier J. M. Philippe, nous reprîmes le chemin de Spanishtown, par un sentier plus sauvage encore, où il nous fallut marcher sur des roches, à travers les ronces et les fougères, jusqu'à Clarkstown, autre village du même genre, mais peut-être dans un état de culture plus avancé. Nous y trouvâmes une population hospitalière qui s'empressa de nous offrir le jus rafraîchissant du citron pour apaiser

notre soif. Ces bonnes gens étaient alors occupés à cultiver leurs petites propriétés avec une activité qui faisait plaisir à voir; beaucoup d'entre eux avaient d'abord gagné leur vie à travailler sur une habitation du voisinage, mais avaient fini par l'abandonner, poussés à bout par des vexations de toute espèce. On avait abattu leurs cocotiers, démoli leurs cabanes. Quel autre parti leur restait-il à prendre que de chercher un asile ailleurs? Ils accoururent en foule autour de nous, et nous assurèrent qu'ils ne demandaient pas mieux que de se mettre au service des propriétaires pour peu qu'ils fussent traités avec bonté et avec équité. C'étaient des connaissances de mon ami Philippe, qui en comptait un assez grand nombre parmi les membres de son église; et il eût été difficile de trouver des paysans dont la condition, la conduite et le caractère fussent plus satisfaisants.

Avant de rentrer en ville, nous visitâmes deux habitations voisines, également étendues, à ce que je crois, également fertiles, et toutes les deux au nombre des plus belles propriétés que j'aie vues dans aucun quartier de la Jamaïque, pour les avantages naturels et locaux. L'une était en souffrance, l'autre prospérait. La première est celle dont j'ai déjà parlé, et qui s'était vue abandonnée par une si grande partie de son

monde, et cela parce qu'on avait inutilement essayé de forcer au travail des hommes libres; on pouvait voir encore en passant les traces non équivoques de ces actes de violence brutale qui avaient mis ces hommes dans la nécessité d'aller s'établir ailleurs. L'autre habitation, appelée *Dawkin-Caymanas*, était sous l'administration éclairée du juge Bernard, qui se trouvait sur les lieux avec sa femme et l'inspecteur, homme infiniment respectable. Les travailleurs étaient, sur cette propriété, locataires indépendants. Le taux de leur loyer était réglé d'après la valeur en argent des terrains qu'ils occupaient, et, du reste, ils avaient pleine et entière liberté d'aller offrir leurs bras et leur travail au marché le plus avantageux. Tout naturellement, ils donnaient la préférence à cette habitation qui, si longtemps, avait été jusqu'à un certain point leur foyer domestique, et ils travaillaient avec autant de bonne volonté que de zèle sur la propriété de leur ancien maître. Gérant, inspecteur et travailleurs, tous paraissaient également contents, également heureux. Ainsi donc, voilà, contiguës l'une à l'autre, deux propriétés dont l'une donnerait lieu à un *rapport défavorable*, et l'autre à un *rapport favorable*, relativement à la Jamaïque; et ces deux rapports, si essentiellement différents, sont pourtant également vrais,

et ils offrent les résultats respectifs de deux modes d'administration opposés.

A Dawkin-Caymanas nous fûmes témoins d'un spectacle qui nous intéressa vivement. Ce jour-là, les travailleurs de l'habitation, avec leurs femmes, leurs fils et leurs filles, s'étaient réunis dans un dîner à frais communs. La table, d'une longueur immense, avait été placée dans l'enceinte d'un bâtiment en planches, construit tout exprès pour la circonstance; et à six heures du soir, c'est-à-dire, lorsque le travail de la journée fut fini, nous la vîmes chargée de mets variés et de la meilleure qualité: soupes, poissons, volailles, porc et autres pièces de viande y figuraient en abondance. Environ cent cinquante convives, hommes et femmes, tous de race africaine, vêtus avec la plus grande propreté, vinrent s'asseoir à ce banquet, où tout se passa avec une harmonie et un ordre parfaits; toute espèce de liqueur fermentée en avait été bannie: l'eau était la seule boisson permise dans ce repas frugal mais substantiel, dans cette fête de la paix et de la liberté. Ce dîner avait dû avoir lieu le premier jour de l'an; mais il arriva que, dans un autre quartier de l'île, une salle de réunion des baptistes venait d'être la proie des flammes; et sur l'invitation que leur en fit leur ministre, ces bonnes gens se décidèrent à re-

noncer à leur dîner, et à le remplacer par une souscription consacrée à la reconstruction du bâtiment incendié. A cet effet, ils parvinrent à recueillir entre eux une somme considérable, beaucoup plus de 100 l. st., autant que je puis me rappeler; et depuis, c'est-à-dire, trois mois après, contents de leur situation et de la manière dont tout se passait autour d'eux, ils crurent pouvoir se permettre la jouissance de ce dîner si généreusement ajourné. D'une voix unanime, ils m'ont chargé de porter l'expression de leur respect et de leur affection à Thomas Clarkson et à Thomas Fowell Buxton, les deux hommes à qui, plus qu'à tous autres peut-être, ils étaient redevables des instants heureux qu'ils venaient de goûter.

Dans le cours de cette délicieuse tournée, j'ai remarqué plusieurs oiseaux tout à fait nouveaux pour moi; le pivert de la Jamaïque, au plumage agréablement mélangé de rouge, de noir et de vert; le toady, d'un vert éclatant, de la taille d'un petit roitelet, à gorge écarlate; un oiseau un peu plus gros, assez ressemblant à un rouge-gorge, vert et pourpre; et le plus petit des oiseaux, si tant est qu'on puisse lui donner ce nom, l'oiseau-mouche, dont le volume est exactement celui d'une chétive abeille, et qui s'en rapproche beaucoup pour les allures

et l'apparence. Notre ami Richard Hill, à la fois ornithologiste et artiste, a réuni dans une admirable collection de dessins les oiseaux de la Jamaïque, et son intention, à ce que je présume, est, quand il en sera temps, de l'offrir au public.

Le lendemain était le premier jour de la semaine, et amena pour nous, à Spanishtown, une répétition des scènes qui nous avaient si fort intéressés la semaine précédente, à Kingston; c'est-à-dire, une immense réunion de nègres travailleurs, qui se tint le matin dans le local des baptistes, et, le soir, dans la chapelle des méthodistes; une autre réunion composée indifféremment d'hommes de toutes classes et de toutes couleurs; l'une et l'autre, comme on le pense, tenues conformément aux usages de la société des Amis. Les principes prêchés dans ces occasions étaient exempts de tout esprit sectaire, mais tendaient, nous osons nous en flatter, à affermir tous les vrais et sincères chrétiens dans l'unité de l'esprit et dans les liens de la paix.

« J'observais, » dit un des nôtres, en parlant de la réunion du matin, « j'observais attentive-« ment tous ces hommes assis devant nous, et « serrés les uns contre les autres ; j'ai vu des « larmes s'échapper de leurs yeux ; leur physio-« nomie, leur attitude, leurs gestes répondaient

« d'une manière significative à nos discours;
« j'ai entendu des : Oui, Massa, oh! oui, s'échap-
« per faiblement et involontairement des lèvres
« de quelques-uns d'entre eux. En un mot, ce
« peuple qui était là devant moi, ignorant, avili,
« découragé, il n'y a qu'un petit nombre d'années,
« lorsque la verge de fer de l'esclavage s'appe-
« santissait sur lui, est aujourd'hui libre, sensible
« et intelligent. »

Je suis avec respect, etc.

LETTRE IX.

LA JAMAÏQUE.

Flushing, L. I. le 12 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Je continue à vous adresser des extraits de mon journal.

Le 9 du troisième mois (mars), mon ami Mahlon Day et moi, nous montâmes en voiture de bonne heure pour nous rendre, par la grande route d'Old-Harbor, à Bravo-Penn, jolie ville, résidence d'Alexandre Bravo, membre du conseil, custos de la paroisse de Clarendon, grand propriétaire, qui, autrefois, n'avait pas moins d'un millier d'esclaves. Il s'en fallait donc de

beaucoup, comme on le voit, qu'il ne fût désintéressé dans la question de l'ancien système, et cependant, malgré sa position, il se montra un des amis les plus fermes de la liberté, tant était grande sa confiance dans les effets qu'il en attendait; puis, lorsque autour de lui tout le monde avait à la bouche les mots de ruine, de désolation, sans inquiétude sur l'avenir, il employa ses apprentis à la construction de la magnifique maison où il a établi sa résidence. Il est marié et père d'une jeune et nombreuse famille. Nous fûmes rejoints chez lui par notre ami Palmer, demeurant autrefois à Surrey, et par Ramsay, custos de Sainte-Catherine.

A. Bravo ne voyait nul péril à craindre dans l'établissement de la liberté, et cette confiance dont il fit preuve en commençant, dès l'époque de l'apprentissage, la belle maison dont je viens de parler, il l'a manifestée avec plus d'éclat encore depuis l'émancipation, en prenant à ferme deux grandes propriétés appartenant au marquis de Sligo. Il les administre maintenant avec bénéfice, indépendamment de plusieurs cafeiries et sucreries qui lui appartiennent, et j'apprends qu'il étend encore ses cultures de sucre, en formant de nouvelles plantations de cannes sur un terrain où, jusqu'à ce jour, il n'avait poussé que de l'herbe. C'est là un témoignage pratique de

la plus grande portée en faveur du système actuel, auquel se lie, dans mon opinion, un fait bien décisif, savoir : que dans le compte courant de l'exploitation coloniale, le côté du débit offre un total bien moins formidable, si l'on se borne à payer des salaires à un nombre comparativement petit de travailleurs libres, que si l'on a à entretenir un millier d'esclaves, avec toutes les charges pécuniaires, accessoire inévitable de ce genre d'établissement.

Notre ami Bravo a eu le bon esprit de séparer les deux questions des loyers et des gages. Il exige des nègres un loyer équitablement calculé sur la valeur en argent des chaumières et des jardins qu'ils occupent ; et, d'un autre côté, il leur alloue de bons gages et les laisse parfaitement libres de porter leurs bras ailleurs que chez lui, s'ils y trouvent leur avantage. Il en résulte cette conséquence, qu'ils sont généralement heureux et contents, et qu'ils travaillent sur ses habitations avec autant de vigueur que de bonne volonté. Voici en deux mots ce que lui a appris sa propre expérience et la connaissance parfaite qu'il a de cette colonie : c'est que les nègres émancipés travaillent on ne peut mieux sur les propriétés de leurs anciens maîtres, partout où ceux-ci les traitent avec *équité*, *bonté* et *sagesse ;* et ce n'est pas sans intention que ces trois mots

sont réunis ici; ils doivent être pris chacun dans leur sens propre et distinct. Infractions à la sévère et pure justice, efforts mal déguisés pour rétablir le travail forcé, systèmes d'administration oppressifs et contraires à l'équité, voilà à quoi il faut, en premier lieu, renoncer pour toujours; il faut ensuite s'interdire tout traitement brutal, tout jurement impie, tout langage insultant et dur; enfin, il faut agir en toute circonstance avec discrétion et fermeté. Toutefois, et même avec de l'équité et de la bonté, il y a peu de chances de succès, si, dans certains cas, les droits du maître sont imprudemment sacrifiés: si, par exemple, on permet aux travailleurs de prendre pour leurs jardins autant de terre inculte qu'il leur plaît, et de n'en payer qu'un faible loyer ou même point de loyer du tout, se mettant ainsi à même de se passer de tout travail à gages, et se plaçant par conséquent dans une véritable indépendance. De plus, on doit opposer une résistance calme et ferme à tous ces caprices auxquels ils sont enclins, auxquels ils se laissent aller de temps à autre, et qui naturellement excitent la mauvaise humeur de ceux qui sont chargés de les inspecter et de diriger leurs travaux. Sur une des habitations de Bravo, ses gens avaient, il n'y a pas longtemps, quitté leurs travaux, et voulaient qu'on

leur continuât les salaires exorbitants qui leur avaient été alloués l'année précédente, en raison de circonstances particulières et tout à fait exceptionnelles. Notre ami sentit toute l'injustice de cette prétention, et y résista avec calme, mais avec fermeté en même temps. Qu'en arriva-t-il? c'est que, très-peu de jours après, tout son monde se remit à l'ouvrage d'aussi bon cœur qu'auparavant. Suivant lui encore, il en est des nègres comme de tous les autres ouvriers du monde, qui demandent une surveillance active et continuelle. D'après la nature même des choses, leur service exigera plus ou moins l'œil du maître, jusqu'à ce qu'ils soient bien pénétrés de leurs obligations morales et religieuses, comme cultivateurs du sol.

Après déjeuner, nous nous rendîmes à Kelly, une des habitations de lord Sligo. Là tout prospère, grâce aux soins d'Alexandre Bravo, et le propriétaire a donné des ordres pour la construction d'une centaine de bonnes chaumières, à chacune desquelles sera annexée une acre de terrain, et qu'on louera aux travailleurs, de manière à les mettre dans la situation de locataires indépendants. Au moyen de cette disposition, à la fois sage et libérale, le marquis parviendra, je n'en doute pas, d'abord à se faire un très-beau revenu en locations, ensuite à s'assurer une

quantité de travail assidu et continu, amplement suffisante pour l'exploitation de ses propriétés. Nous trouvâmes ses gens activement occupés sur celle-ci à creuser des fosses, opération pour laquelle on a assez généralement, à la Jamaïque, substitué la charrue à la houe. « Eh bien, » dit mon compagnon de promenade, en s'adressant à un noir de bonne mine et d'une haute stature, qui, la houe à la main, paraissait se livrer avec ardeur à son travail, « comment vous trouvez-vous maintenant? — Très-bien, Massa, répondit cet homme, on ne peut pas mieux. — Je suis de l'Amérique, continua mon ami, il y a un grand nombre d'esclaves dans ce pays; que leur dirai-je de votre part? faut-il que je leur dise que tout se passe bien ici sous le règne de la liberté? — Oui, Massa, sous la liberté, tout va bien, Dieu merci. » Ils n'avaient pas à se plaindre, en effet, car ils gagnaient un dollar pour cent fosses qu'ils creusaient, tâche pénible, assurément, mais que beaucoup d'entre eux avaient mise à fin dès quatre heures du soir. « Qu'est-ce que ceci? » demanda ensuite mon compagnon à un autre nègre, en tâtant certaines grosseurs ou durillons qu'il avait aux épaules. « Oh, Massa, s'écria le nègre, on me fouettait, quand j'étais esclave; mais aujourd'hui, plus de fouet; tous, tous libres. » Nous quittâmes Kelly une heure

ou deux pour aller visiter Henry Taylor, le missionnaire baptiste d'Old-Harbor, qui dirige une nombreuse congrégation et une excellente école. Deux forts bâtiments marchands étaient dans le port, et un troisième, que nous aperçûmes à distance, manœuvrait pour y entrer ; tout annonçait d'ailleurs que les récoltes n'avaient pas manqué dans cette partie de l'île. A notre retour à Kelly, les travailleurs, d'après l'invitation que nous leur en fîmes, se réunirent sous l'ombrage d'un antique cotonnier, et écoutèrent avec attention et avec le plus grand intérêt les conseils et les exhortations que nous désirions leur adresser. Notre but était de les encourager à vivre dans l'honnêteté, dans la piété et dans l'amour du travail, et nous leur rendons justice en disant qu'ils ne demandent qu'à s'instruire.

Une seule habitation de ce quartier était, disait-on, en souffrance faute de bras ; c'était Bushy-Park, propriété d'une grande étendue et très-fertile, et sur laquelle sont établis plusieurs centaines de noirs. On dit qu'ils appartiennent à une tribu de l'Afrique moins facile à discipliner que les autres, et que, depuis leur introduction dans les colonies, ces hommes se sont toujours montrés fort indociles. Nous nous rendîmes dans l'après-midi sur cette habitation ; à notre prière, un grand nombre d'entre eux s'étaient assemblés

en face de la Grande-Maison; nous n'avions jamais vu une plus belle race de nègres, des hommes de meilleure mine. Nous les haranguâmes avec franchise, d'une manière simple et claire, sur les devoirs inhérents à leur état de travailleurs libres, et la plupart se montrèrent sensibles à nos exhortations. Nous avions de fortes raisons pour croire que les embarras dont souffrait cette habitation provenaient de l'administration dure et peu judicieuse de quelques-uns des précédents inspecteurs. Depuis, nous avons appris du fondé de pouvoir que ces embarras ont été écartés, et, pour nous servir de son expression, que ses gens travaillent de tout cœur. La soirée était avancée, et sous la conduite de notre ami Ramsay, nous reprîmes la route de Spanishtown.

Je ne puis me défendre d'insérer ici une anecdote qu'il nous raconta et qui peint l'esprit et les mœurs de ce peuple. C'était avant l'époque de la liberté : il nourrissait dans son jardin un pluvier apprivoisé; un coup de fusil se fait entendre, et l'on voit l'oiseau effrayé plonger son long bec et cacher sa tête dans le sable. Un jeune nègre, qui vint à passer par là, s'arrête, et, après avoir rêvé quelques instants de l'air le plus triste, dit tout bas, mais cependant assez haut pour être entendu : « Hélas ! il faut donc que chaque petite chose connaisse sa peine. »

Le 10 du troisième mois (mars), nous avions projeté un voyage sur la côte nord, et nous partîmes de Kingston dans deux voitures découvertes; nous étions cinq *Amis* parfaitement unis d'opinions et de sentiments. J. M. Philippe et sa femme poussèrent l'obligeance jusqu'à vouloir nous servir de guides pendant la première journée. Nous crûmes nous apercevoir que ce zélé missionnaire exerçait sur la population ouvrière de Spanishtown beaucoup plus d'influence qu'aucun des habitants de cette ville, et nous ne craignons pas d'affirmer, d'après nos propres observations, que cet ascendant est un bienfait non moins grand pour le planteur que pour le travailleur. Les difficultés ne lui ont pas manqué, mais il les a surmontées ; il est parvenu à se placer dans une situation aisée, comparativement, et à se rendre extrêmement utile. Il n'a pas moins de huit stations missionnaires et autant d'écoles sous sa direction ; et, comme ses frères des autres quartiers de l'île, il est entouré de l'amour et du respect de la population.

Les derniers rapports portent à vingt-six mille les membres de la communion des baptistes de la Jamaïque, et à vingt-deux mille ceux de la communion méthodiste, indépendamment du grand nombre d'individus qui, sans être formellement inscrits, fréquentent les chapelles des

uns et des autres. Les écoles se rattachent toutes, comme il est naturel de le supposer, à l'une ou à l'autre de leurs nombreuses congrégations. Nous avons vu jusqu'à cinq cents enfants nègres réunis dans la chapelle de J. M. Philippe. Comment calculer les avantages moraux que la population noire doit nécessairement tirer de ces efforts pour la cause de la religion, efforts dont l'efficacité a presque doublé depuis l'abolition de l'esclavage? De tels avantages sont aussi grands qu'assurés, et il ne paraît pas qu'aucun esprit de secte en entrave le développement; c'est ce que nous nous faisons un devoir d'attester ici de la manière la plus positive. Que quelques missionnaires, individuellement, et tant qu'ont duré le long conflit et les difficultés auxquels ils ont été en butte, ne se soient pas toujours renfermés strictement dans les limites de la prudence et de la modération, c'est ce que nous admettons sans peine; et nous-mêmes en connaissons quelques exemples. Mais qu'est-ce que ces légers torts, quand on les compare à l'heureuse influence de ces hommes pieux sur les progrès du bien-être temporel et spirituel de toutes les classes? Pendant un grand nombre d'années, les noirs de la Jamaïque n'ont point eu d'amis ni plus fermes, ni plus infatigables que les missionnaires baptistes. Point de me-

naces qui pussent les intimider, point d'insultes, point de persécutions capables de leur faire abandonner leur champ de travail. Ils trouvent aujourd'hui leur récompense dans l'affection et le dévouement du peuple, et dans ce témoignage de plus en plus général que l'on se plaît à rendre à leur intégrité et à leurs services.

Nous sortîmes de Spanihstown par un soleil ardent et au milieu de nuages de poussière ; et, après une course de huit milles au nord, à travers les nuages, par un brouillard épais et un déluge de pluie, nous arrivâmes à Jérico, établissement baptiste dans les montagnes. Le temps que nous venions d'essuyer est chose commune dans les parties élevées de la Jamaïque, tandis que dans les plaines basses qui avoisinent la côte, on est en proie à une chaleur brûlante. Nous avions à traverser, pour nous rendre à Jérico, le territoire fertile et boisé de la paroisse de Saint-Thomas du Val, dont une partie est située sur les rives du Bog, et qui offre une agréable succession de sites pittoresques. Les roches calcaires qui bordent de près le courant de la rivière, comme une muraille blanche, s'élèvent perpendiculairement sur un point à une hauteur prodigieuse ; et des arbres d'espèces variées, croissant çà et là, sont enlacés par d'énormes plantes rampantes qui leur donnent un aspect

singulier. Quelques-unes de ces plantes sont d'une beauté remarquable et portent de grandes fleurs en trompette. C'est sur cette route qu'est située la maison de travail de Rodney, lieu de détention et de correction, fameux autrefois comme le théâtre de maintes scènes de cruauté. Sous le règne de la liberté, il a perdu tout à la fois ses tristes hôtes et sa terrible renommée. Le missionnaire Merrick et sa sœur nous firent l'accueil le plus amical, et nous procurèrent le coucher et la table sans qu'il nous en coûtât une obole; on tua pour nous recevoir un chevreau de montagne. Nous convoquâmes pour le soir une réunion de culte, à laquelle, malgré un temps d'orage, assistèrent plusieurs centaines de travailleurs, et où tout se passa de manière à exciter dans nos cœurs le plus vif intérêt et les plus douces émotions.

Nous avions indiqué pour la soirée du lendemain une autre réunion à la baie de Sainte-Anne, située sur la côte nord, à trente-cinq milles environ; et comme il fallait franchir le mont Diavolo, nous sentions la nécessité de partir de très-grand matin. Mais malheureusement nos chevaux, que nous avions mis à l'herbe, avaient disparu dans le brouillard, et cet incident nous empêcha de nous mettre en route, comme nous le voulions, avant l'heure ordinaire du déjeuner.

Ce n'est pas sans peine que l'on gravit le mont Diavolo; pendant plusieurs milles on ne cesse de monter, et pour soulager nos chevaux, nous fûmes obligés de faire à pied, au fort de la chaleur, la plus grande partie du chemin. Il est vrai qu'un paysage délicieux nous dédommagea amplement de nos fatigues : les collines couvertes de forêts nous laissaient apercevoir successivement dans leurs intervalles les plaines éloignées qu'enrichissent les plus magnifiques cultures. Sur les pentes escarpées qui bordent le chemin sont disséminées une multitude de petites pièces de terre, tout récemment achetées par des nègres qui travaillent avec ardeur à les mettre en culture et à s'y construire des cabanes. C'est un sol de riches pâturages, et qui donne en abondance un gazon de Guinée où le bétail est comme à moitié enseveli ; sur les cimes des montagnes sont de vastes prairies où paissaient alors quelques troupeaux, et que décorent des touffes de bambous ; on voit de ces arbres qui s'élèvent jusqu'à quarante et cinquante pieds, et se balancent au vent comme de gigantesques plumes d'autruche. Sur le flanc septentrional de la montagne, la route s'abaisse par une pente douce et descend jusqu'à la charmante vallée de Mongagne, couverte de gazon de Guinée et autres herbes, et qui ressemble, d'une manière frap-

pante, à quelques-unes des plus fertiles et des plus romantiques vallées du pays de Galles.

Mais, au milieu de tant de beautés, nous étions en proie à une inquiétude, celle de nous trouver en retard pour un rendez-vous auquel il nous serait impossible d'arriver à temps. Nous avions encore dix-huit milles à faire, à partir de Mongagne, avant de pouvoir atteindre le lieu de notre destination; la pluie tombait par torrents, et, dans quelques endroits, la route était escarpée et difficile. Enfin, nous arrivâmes à la baie de Sainte-Anne, et, comme nous étions à la porte de la chapelle, les assistants commençaient déjà à se disperser. Ils se rallièrent cependant avec une étonnante promptitude, et quelque fatigué que fût tout le monde, nous d'un voyage pénible, eux d'une longue attente, nous trouvâmes tous un dédommagement bien doux dans une réunion religieuse, courte, il est vrai, à cause de l'heure avancée, mais non moins solennelle, et dans laquelle les nègres, arrivés en grand nombre de la campagne, manifestèrent leur recueillement accoutumé et la conduite la plus décente. Au sortir de là, un asile agréable nous attendait sous le toit hospitalier du missionnaire baptiste Thomas F. Abbott. Sa maison, située sur la cime d'une haute colline, domine une vue des plus animées; de là on découvre à la fois

la ville, la baie, les bâtiments qui sont dans le port, et les magnifiques champs de cannes qui se déploient à droite et à gauche dans la plaine. Cette petite ville voit sa prospérité s'accroître chaque jour sous le régime de la liberté; de nouvelles maisons sont en construction et la valeur des propriétés du voisinage a plus que doublé. Il est telle pièce de terre qu'on aurait pu avoir, il y a cinq ans, pour 100 l. st., et qu'aujourd'hui le propriétaire ne donnerait pas pour 500. Tous les renseignements qui nous sont parvenus sur ce quartier sont pleinement satisfaisants. Sur plusieurs grandes propriétés voisines de la ville, les loyers et les salaires ont été réglés indépendamment les uns des autres, et tout y marche à souhait; mais il en est d'autres où l'on s'est obstiné à faire du loyer un moyen de forcer les nègres au travail, et il en est résulté des querelles et une confusion fâcheuse. Un planteur de la paroisse de Sainte-Anne a tiré 3000 l. st. net de sa dernière récolte, et il n'hésite pas à reconnaître que son exploitation est plus facile et à meilleur marché que du temps de l'esclavage. Un autre, que l'on avait entendu avant l'émancipation se répandre en plaintes amères sur ce qu'il appelait une ruine inévitable, venait de refuser une somme considérable qu'on lui offrait pour sa propriété, et avait fini par

l'affermer sur le pied de 600 l. st. par an. Pendant ces trois dernières années, la congrégation de Thomas F. Abbott, composée presque exclusivement de travailleurs nègres, n'a pas recueilli moins de 2,600 l. st. pour l'entretien de la mission et autres objets qui se rattachent à la même cause. William et Marie Waters, ci-devant esclaves, l'un serrurier et l'autre colporteuse, ont fait pour 100 l. st. d'économies depuis le huitième mois (août) 1838, et leur souscription annuelle pour la cause des missions est de 10 l. st.

Le 12 du troisième mois (mars) 1840, après avoir visité les missionnaires wesleyens, et fait (avec succès, nous l'espérons) tout ce qui dépendait de nous pour mettre fin à un différend qu'une circonstance particulière avait occasionné entre eux et les baptistes, nous partîmes pour notre voyage à Brownstown, course de dix-huit milles seulement, et dont on nous avait dit que les chemins n'offraient aucune difficulté. La première partie de la route s'étend le long de la côte, à travers une riche plaine consacrée à la culture du sucre, et qui nous parut dans l'état le plus florissant. Ni les champs de cannes, où les rangs se pressaient et étaient nettoyés avec le plus grand soin, ni les jolies constructions élevées sur les habitations qui passaient successivement sous nos yeux, n'annonçaient rien qui

ressemblât à cette ruine que quelques individus avaient pris à tâche de prophétiser à la Jamaïque; nous y voyions précisément le contraire. Les deux côtés du chemin étaient bordés de haies bien entretenues, et que décoraient plusieurs espèces de convolvulus en pleine fleur. Après avoir parcouru quelques milles, pour nous conformer, du moins nous le supposions, aux indications qui nous avaient été données, nous nous éloignâmes de la mer, pour gravir à notre gauche la pente escarpée d'une haute colline, couverte d'arbres à piment. Ces arbres sont d'une beauté remarquable, assez ressemblants à l'oranger, mais beaucoup plus élevés; leur écorce est lisse, et l'on dirait qu'on l'a dépouillée d'une première enveloppe extérieure; leurs feuilles sont d'un vert foncé, luisantes et d'une odeur aromatique. Ils donnent une baie qu'on appelle *toutes-épices*, qui ne se vend maintenant qu'à très-bas prix, et récompense assez médiocrement les peines et les frais du cultivateur. A mesure que nous avancions tranquillement à pied, le long d'une pente escarpée, et à travers ces bosquets odoriférants, le paysage s'embellissait d'un charme nouveau; au-dessous de nous paraissait Cardiff-Hall, ancienne plantation qui ressemblait à un immense parc; tout près de là, un grand bois de cocotiers, et, dans le fond du tableau,

les eaux de la mer, du vert le plus brillant. On nous avait dit qu'au haut de cette montagne nous trouverions Brownstown, où nous avions indiqué une réunion de culte pour le soir; mais à notre grand déplaisir, arrivés au sommet, nous vîmes que nous nous étions fourvoyés; nous étions à Antrim, habitation située à huit milles du lieu de notre destination, et le chemin de la montagne, qui passe entre ces deux endroits, était regardé comme impraticable pour les voitures. Les nègres de ce village accoururent autour de nous, nous offrant leurs secours, et s'empressant de nous apporter, pour nous rafraîchir, des vases pleins de lait de coco. Plusieurs d'entre eux, malgré la distance, allaient se mettre en chemin pour se rendre à la réunion : car ce sont des hommes remplis de zèle et qui ne craignent pas d'aller trop souvent à l'église. John Candler et moi, escortés par deux de ces bons nègres et montés sur des bidets qu'ils nous avaient prêtés avec une obligeance parfaite, nous nous remîmes en route; nos autres compagnons marchaient lentement derrière nous, avec les voitures, et aidés par une troupe de ces braves gens. Il est impossible d'avoir plus de bontés et d'attentions qu'ils n'en eurent pour nous, tantôt retenant les roues, quand il fallait descendre, tantôt poussant la voiture, quand il s'agissait de gravir quelque

escarpement; ce fut grâce à eux que nos cochers purent enfin arriver au terme de leur voyage, ce qui leur eût été impossible autrement. « Ne vous inquiétez pas, Massa, disait un de ces aides si empressés à un de nos compagnons, ne vous inquiétez pas, tout ira bien. » — « Massa veut-il un peu de vin? » dit une négresse sortie d'une chaumière située sur le bord de la route, au même Ami qui demandait un verre d'eau. Il n'est pas douteux que le vin ne fût là sous la main, et la bonne femme le trouvait fort de saison dans un moment d'aussi grande fatigue; plusieurs bouteilles vides que l'on voyait dans un coin de la chambre attestaient d'ailleurs qu'elle était dans l'usage de faire ainsi preuve de ses dispositions hospitalières. Notre ami se mit en devoir de payer, mais son argent fut refusé avec une politesse tout aimable : un remercîment, dit la négresse, vaut mieux pour moi que votre argent.

Nous étions là au milieu d'une population chrétienne, et en traversant, mon compagnon et moi, cette campagne qui nous offrait toutes les beautés, tous les enchantements d'une nature sauvage, nous rencontrâmes des groupes de villageois qui venaient de finir leur journée, et s'avançaient à notre rencontre. Spectacle touchant, surtout quand on y associe le souvenir des trai-

tements barbares que quelques-uns d'entre eux avaient autrefois endurés! Tous aujourd'hui, tous sans exception, paraissaient aussi respectables qu'heureux. Brownstown est une bourgade qui a fait et fait encore de rapides progrès depuis le règne de la liberté; les terres environnantes ont quadruplé de valeur. Nous y fûmes accueillis avec l'empressement le plus hospitalier par nos dignes amis, le missionnaire John Clark et sa femme, et nous y eûmes une réunion de culte qui nous intéressa et nous toucha vivement; elle se composait d'environ douze cents noirs. Après la clôture, mon compagnon leur donna connaissance d'un message écrit, adressé par le vénérable Thomas Clarkson, d'un âge extrêmement avancé, à la population rurale de la Jamaïque, et dans lequel, après lui avoir exprimé les sentiments de sympathie et d'amour chrétien dont il était animé pour elle, il l'exhortait à ne pas se départir de cette conduite patiente et régulière qui l'avait jusqu'alors si éminemment caractérisée. Ce message fut écouté avec respect et donna lieu à une réponse pleine de chaleur et d'enthousiasme. L'œuvre de la religion marche dans ce quartier avec un succès remarquable; l'église a vu, depuis l'époque de la liberté absolue, une foule de fidèles accourir dans son sein, et des milliers d'autres sentent s'éveiller

en eux une salutaire inquiétude sur l'état de leurs âmes. Ce délicieux village est entouré de collines verdoyantes qui l'enveloppent comme un nid; tout s'y améliore, tout y prend une face nouvelle, sauf un petit édifice d'un aspect sombre et sinistre, qui, cependant, est aujourd'hui abandonné et sans emploi : c'était, durant l'esclavage et l'apprentissage, le donjon et le lieu des flagellations publiques. Nos amis nous assurèrent que ces scènes de cruauté avaient lieu généralement une fois par semaine; et c'était en vain qu'ils cherchaient à se dérober aux cris déchirants des infortunés dont le fouet sillonnait les flancs. Aujourd'hui, sous l'ombre du drapeau de la liberté, on peut dire que ce désert, semé jadis de ronces et d'épines fleurit comme « la rose de Saron. » On nous fit un éloge complet de la manière dont les nouveaux affranchis travaillaient sur les habitations du voisinage, excepté seulement là où ils ont eu à souffrir de l'application de ce système oppressif des loyers dont nous avons parlé ci-dessus.

Avant de quitter Brownstown, le lendemain matin, nous nous rendîmes chez le ministre wesleyen, et rencontrâmes à sa porte une noce nombreuse entièrement composée de familles de travailleurs; tout le monde était habillé avec soin, et à cheval. Dans quel village de la Grande-

Bretagne une noce de paysans offrirait-elle les marques d'une semblable aisance?

Nous traversâmes ensuite les fertiles plaines à sucre de la paroisse de Trelawnay, jusqu'à Falmouth, ville considérable sur la côte, et siége des utiles travaux de William Knibb, ministre baptiste, si bien connu comme un des amis les plus sincères et les plus actifs de la population noire. Il était alors absent, ayant été obligé de se rendre en Angleterre, chargé d'une mission auprès de la société abolitioniste et auprès des baptistes, et il avait emmené avec lui un de ses frères noirs; le peuple avait donné dans cette occasion une preuve éclatante et de son attachement pour son digne ministre, et, en même temps, de l'état de prospérité et de bien-être où il se trouve, en formant, pour défrayer la mission, une souscription volontaire dont le produit s'était élevé à 1,000 l. st., monnaie de la colonie, près de trois mille dollars! Nous passâmes par un autre village non moins florissant, appelé Stewartstown, qui renferme un vaste magasin, une église très-fréquentée, des chapelles méthodiste et baptiste, et, par conséquent, des écoles, et un grand nombre de petites propriétés qui appartiennent à des nègres. A Barnstaple, sucrerie située sur le chemin, et où nous nous arrêtâmes pour nous rafraîchir et faire manger nos che-

vaux, l'inspecteur nous dit qu'il occupait cent travailleurs, aux gages d'un shelling sterling à un demi-dollar par jour, qu'il n'avait qu'à se louer de leur conduite, et que tout allait le mieux du monde.

En l'absence de William Knibb, nous fûmes reçus chez lui par son digne représentant, le frère Ward, qui nous fit l'accueil le plus cordial. Nous nous rendîmes ensuite à la chapelle où nous attendaient sept ou huit cents individus qui parurent prêter une oreille attentive aux exhortations que nous hasardâmes de leur adresser, dans le langage le plus simple, sur plusieurs points de morale pratique, tels que la culture du sol, l'éducation de leurs enfants, la lecture journalière des saintes Écritures, les devoirs des mères, etc. Le lendemain matin, nous visitâmes la prison et la maison de correction de la paroisse de Trelawney; deux prisonniers seulement étaient dans la première, et un seul dans la seconde : c'était un matelot blanc. Du temps de l'esclavage et de l'apprentissage, les misérables hôtes de cette maison de correction allaient quelquefois de quatre-vingts à cent. Nous n'eûmes qu'à nous féliciter de nos visites aux ministres écossais et wesleyen, et à l'ecclésiastique de l'église de la paroisse, qui a sous sa direction une école quotidienne de trois cents enfants. C'est ainsi que, sous diverses

administrations, la bonne œuvre de l'éducation chrétienne fait de rapides progrès. Presque tout ce que nous avons vu ou appris pendant notre tournée, dans les paroisses de Sainte-Anne et de Trelawney, nous a paru propre à encourager les amis de l'humanité et de la religion. La culture du sucre était évidemment dans un état florissant; quelques difficultés passagères ont été surmontées; et, si nous sommes bien informés, la prospérité de ces quartiers fertiles n'est plus entravée que par quelques tentatives pour obtenir le travail par la contrainte et la persécution, derniers et languissants efforts dont le but mal déguisé n'est autre que de maintenir l'esclavage sous une autre forme. Quoi qu'il en soit, une meilleure intelligence avait commencé à prévaloir entre les partis, et ces paroisses fournissent une démonstration plus que suffisante que partout où *l'on abandonne la liberté à son action naturelle*, le progrès et la richesse marchent de front avec elle, pour l'avantage et le bien-être de toutes les classes. Nous remarquâmes un fort bâtiment de commerce attendant sa cargaison de sucre à la baie de Sainte-Anne, trois à Falmouth, et une douzaine à la baie de Montégo.

Une course des plus agréables, et de vingt-deux milles environ, le long de la côte, nous amena dans ce dernier endroit, le soir du septième jour

(samedi). C'est une ville de 12,000 âmes, située au pied de collines couvertes de bois, et à l'extrémité intérieure d'une très-belle baie; l'aspect en est agréable, et, comme plusieurs autres villes de la Jamaïque, tout s'y améliore rapidement. Nous fûmes reçus de la manière la plus obligeante par la femme de notre ami Thomas Burchell, missionnaire baptiste. Lui-même était absent et parti pour une station de la campagne; mais son troupeau accourut autour de nous et sembla enchanté de nous voir. Quoiqu'on n'eût été qu'au dernier moment prévenu de notre arrivée, et que rien n'eût annoncé préalablement une réunion religieuse, près de trois mille auditeurs remplirent la chapelle le lendemain matin, presque sans aucun mélange de blancs, et manifestèrent une gravité et une convenance de conduite qui honorent, tout à la fois, et le troupeau et le pasteur absent. L'après-midi, accompagné par Walter Finlayson et Levi Lewin, tous deux magistrats, je me rendis à la maison de correction et à la prison destinée au service du comté de Cornwall, c'est-à-dire d'un tiers de l'île environ. La prison était presque vide; quant à la maison de correction, j'y trouvai près de cinquante détenus renfermés dans un local assez mal gardé, sans classification par délits, et, je le crains, fort négligés sous le rapport de l'instruc-

tion religieuse. De malheureux aliénés étaient jetés pêle-mêle au milieu des autres habitants de ce triste séjour. Cependant, dans l'un et l'autre établissement, les prisonniers écoutèrent avec attention une courte allocution qui leur fut adressée dans cette occasion, et qui, je l'espère, les aura disposés à réclamer de quelques pieuses personnes du voisinage un peu plus de ces consolations spirituelles qui leur ont presque entièrement manqué jusqu'ici. Une réunion de culte que nous convoquâmes pour la soirée, et où une affluence extraordinaire répondit à notre appel, termina cette journée dans les douceurs d'une joie et d'une paix toutes chrétiennes.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE X.

LA JAMAÏQUE.

Providence (Rhode-Island), le 24 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Après une interruption de près de quinze jours, occasionnée par diverses circonstances, notamment par l'obligation où nous étions d'assister à une de nos réunions annuelles, je reprends le fil de ma narration, en te demandant de nouveau ton attention et surtout ton indulgence pour ces fragments du journal de notre tournée à la Jamaïque.

Le 16 du troisième mois (mars), nous quittâ-

mes la baie de Montégo de grand matin, pour nous rendre à Mont-Carey, station baptiste, distante de huit milles, et résidence de campagne de notre ami Thomas Burchell, qui vint nous y joindre à l'heure du déjeuner, arrivant d'une autre de ses stations. Nous suivîmes d'abord les sinuosités d'une vallée fertile, puis nous gravîmes jusqu'à son sommet une montagne, d'où nous pouvions promener nos regards sur la mer et les îles verdoyantes dont elle est parsemée, sur la ville et le port de Montégo, sur les bâtiments qui y étaient mouillés et sur quelques collines lointaines, vaste et magnifique tableau proclamant tout à la fois et les bienfaits d'une nature libérale et la prospérité essentielle de la colonie. La paroisse de Saint-James fut le principal théâtre de la *rébellion*, ainsi qu'on appelle assez faussement les événements qui eurent lieu peu de temps avant l'émancipation. Les actes prolongés de provocation et d'oppression auxquels les nègres avaient été en butte, finirent par les pousser à un degré d'irritation qui n'a pu éclater, je le présume, sans quelques violences, sans quelques crimes; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que d'un autre côté un parti plein de haine et de fureur s'appliqua à souffler la flamme, à en exagérer les ravages, dans la vue d'entraver la marche de la liberté, dont l'heure allait sonner. Il a eu beau

s'agiter, la liberté est venue, et dans cette paroisse, foyer de troubles, il n'y a pas longtemps, l'animosité et la confusion ont cédé la place à la tranquillité, à l'ordre et à des améliorations progressives.

Nous passâmes deux jours à Mont-Carey, au milieu de tout ce que l'abondance et le bien-être ont de plus doux, sous le toit paisible et hospitalier de notre ami Thomas Burchell. Aux vertus du chrétien, aux qualités de l'homme bien élevé, à une modestie vraie et à la probité la plus intègre, il réunit des talents distingués; et son histoire pourrait nous fournir un exemple de la vérité de cette déclaration de notre Sauveur : « Celui « qui m'honore, je l'honorerai. » Il fut un temps où il était insulté, persécuté, emprisonné. Aujourd'hui, malgré les fatigues de l'œuvre missionnaire à laquelle il se livre avec un rare dévouement, sa situation est comparativement heureuse ; il jouit d'une délicieuse habitation champêtre, et il exerce dans ses diverses stations, sur des milliers de paysans, une influence infiniment plus grande que celle d'aucun individu du voisinage. Dans les rapports intimes que nous avons eus avec lui et avec sa famille, pendant deux ou trois jours, nous ne nous sommes pas aperçus qu'il y eût dans son caractère la plus légère tendance à abuser, dans un but politique, d'un ascendant

si bien acquis; nos observations au contraire nous mettent à même de déclarer que si d'un côté il se montre l'ami ferme et constant du travailleur, de l'autre il n'en est pas moins zélé à soutenir, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, les légitimes intérêts du planteur. La congrégation villageoise de Mont-Carey est nombreuse; l'école y est très-fréquentée et admirablement conduite.

L'extérieur, les habits et la conduite du peuple qui se pressa en foule à nos grandes réunions de la baie de Montégo et de Mont-Carey, nous fournirent la démonstration oculaire que nous étions là au milieu d'une florissante population de paysans; et ce dont on ne saurait douter, c'est que cet état de progrès et de bien-être est surtout la conséquence du sage parti qu'ils ont pris, et dans lequel ils persistent, de travailler à gages sur les habitations de leurs anciens maîtres. S'il y a dans ce fertile quartier quelques rares exceptions à la bonne intelligence si désirable entre le maître et l'ouvrier, il faut, comme nous nous croyons autorisés à le penser, en chercher la cause dans la mauvaise administration des fondés de pouvoirs et des inspecteurs. Mais, même dans cet état de choses, une amélioration graduelle se fait sentir; et ces vices d'administration dont nous parlons remontent, il est vrai, sur quelques ha-

bitations, à la période d'apprentissage, qui a laissé derrière elle des restes d'amertume et de mauvais vouloir qu'il n'est nullement facile d'extirper. C'est ce qui est arrivé notamment sur quelques magnifiques propriétés voisines de Mont-Carey et appartenantes à un Anglais, le baron de.... non résidant. Nous en visitâmes la principale, sur laquelle, pendant l'apprentissage, on ne s'était pas épargné les actes de cruauté; et presque la veille même de notre arrivée, des jardins irrégulièrement occupés, nous dit-on, par quelques nègres avaient été, *bien plus irrégulièrement encore,* complétement bouleversés et détruits; on les avait fait fouler aux pieds des bœufs. Cependant nous avons appris avec plaisir que lord... avait adressé à ses agents d'admirables instructions, relatives principalement à l'ajustement équitable des questions de loyers et de gages; et nous croyons qu'elles ne peuvent manquer, si on les exécute de bonne foi, d'assurer la prospérité de ses habitations. Environ cent cinquante de ses gens assistèrent à notre réunion de culte à Mont-Carey; avant de les quitter, nous engageâmes avec eux un entretien amical, dont le but était de leur imprimer fortement dans l'esprit une juste idée de leurs *devoirs chrétiens*, en tant que cultivateurs à gages. Nous crûmes voir en eux des paysans bien intentionnés, nous écou-

tant avec une attention respectueuse, et sentant parfaitement tout ce qu'il y avait d'équité et de bienveillance dans les dispositions du propriétaire absent. Nous emportâmes la consolante espérance que bientôt toute mésintelligence entre eux et leurs chefs aurait disparu, et que cette portion de terre si remarquable pour sa fertilité et sa beauté ne tarderait pas à être également distinguée entre toutes pour les bénéfices qu'en retire le propriétaire, et pour la tranquillité et le bien-être de tous ses habitants.

Ce spectacle d'une satisfaction mutuelle, qui nous manquait ici, nous attendait à Childermas, habitation du même quartier, régie par ..... Matthieu, inspecteur dont la douceur égale l'intelligence. Notre ami emploie cent vingt ouvriers dont il est parfaitement content; la dernière récolte lui a donné soixante-deux barriques de sucre, et il prend ses mesures pour pouvoir compter sur une augmentation de produits considérable. Il a bâti pour ses gens des chaumières propres et commodes; il n'exige d'eux que des loyers très-modérés; il leur paye de bons salaires, et il n'est pas douteux que bientôt le propriétaire ne soit amplement indemnisé de ses avances. Ici toutefois on peut remarquer que l'avantage d'un capital toujours disponible est évidemment pour beaucoup dans le succès; et un fait qui mérite,

non pas d'être observé en passant, mais d'arrêter l'attention, c'est que la tendance constante de l'esclavage était de diminuer le capital : mais aujourd'hui qu'il a fait place à la liberté, il est évident qu'on ne peut plus attribuer le manque de travail dont souffrent quelques habitations qu'au manque de fonds pour le payer. C'est un inconvénient auquel remédiera peu à peu l'influence de la liberté, ainsi qu'on l'a éprouvé d'une manière si remarquable à Antigoa. Une troisième habitation, voisine de Mont-Carey, et appelée l'Anchory (l'Anchois), avait été abandonnée comme une mauvaise affaire, dans les premiers moments de la liberté; mais on vient de la reprendre, et peu s'en faut que, grâce au travail libre, elle ne se soit déjà remontée, et ne promette de notables bénéfices.

Le 18 du troisième mois (mars), de grand matin, nous quittâmes Mont-Carey, et, accompagnés de notre ami Burchell, nous traversâmes une contrée parfaitement cultivée, pour nous rendre à Betheltown, autre station où les baptistes dirigent une congrégation composée de quatre cent cinquante membres de leur église et une école de cent cinquante enfants. Le village voisin, consistant en petites propriétés appartenantes à des nègres qui les cultivent, avait d'abord été pour eux un lieu de refuge contre

l'oppression, et offrait alors l'image de la tranquillité et du bonheur. Ce fut là que nous pûmes pour la première fois observer la culture du gingembre. Cette plante porte de longues feuilles semblables à celles du roseau; et sa racine, seule partie qui entre dans le commerce, ne demande qu'une préparation bien simple: on la nettoie et on la fait sécher au soleil; elle fournit, sans contredit, au nègre cultivateur un moyen prompt et facile de se procurer quelque argent. Nous prîmes ensuite congé de Thomas Burchell, et ayant avec nous un de ses gens qui, par pure obligeance, nous servait de guide, nous poursuivîmes notre voyage par d'étroits sentiers, jusqu'à Kepp, clos ou parc véritablement romantique, situé dans la paroisse de Sainte-Élisabeth, et appartenant à George Mercey, un des propriétaires résidants les plus respectables de la colonie. Pieux membre de l'Église anglicane, il consacre, malgré son âge avancé, son temps et ses talents à instruire gratuitement cent enfants nègres. Quoique nous lui fussions totalement étrangers, et que nous arrivassions chez lui au nombre de cinq, avec six chevaux et trois cochers, il ne nous en reçut pas moins avec la plus cordiale bienveillance, nous donna un excellent dîner, convoqua pour le soir à une réunion religieuse les habitants du voisinage, nous

fournit un logement agréable et commode, et nous renvoya le lendemain matin, après déjeuner, en nous comblant des plus affectueuses bénédictions. Nous crûmes toutefois remarquer en lui un fâcheux découragement, en raison de la difficulté qu'on éprouve dans ce quartier à se procurer des bras ; et tout en reconnaissant que l'état des choses à cet égard commençait à s'améliorer, il se plaignait avec un peu d'amertume peut-être de ce qui se passait autour de lui. Des renseignements subséquents nous ont portés à croire qne le manque de bras, dans ce quartier, comme dans quelques autres, se rattachait intimement au taux exorbitant des loyers. Ce qui indiquerait, peut-être, chez notre ami, un caractère trop prompt à voir les choses du mauvais côté et à s'inquiéter, c'est ce qu'il nous a raconté lui-même, qu'il avait vendu, il y a quelques années, une excellente sucrerie, celle de G....., pour la somme modique de 1,500 livres sterling. « Et quelle valeur donnes-tu aujourd'hui à cette propriété, ami Mercey ?» lui demanda l'un de nous. — « Je la porte à dix mille livres sterling, » nous dit-il, sans nous faire attendre sa réponse : nonvelle preuve pour nous, preuve palpable que, malgré quelques difficultés accidentelles, quelques embarras momentanés, la Jamaïque est sur la voie d'une prospérité solide. Nous ne

fûmes pas moins satisfaits d'un autre renseignement que nous donna cet homme estimable, qui connaît mieux que personne la population du voisinage, et qui nous assura que, depuis la liberté, elle s'accroissait dans une proportion géométrique. Or, il est notoire que sous le régime de l'esclavage, la population de la Jamaïque était constamment en décroissance; que l'on compare ces deux faits et qu'on en tire la conséquence. L'ancien système était un système de mort; le nouveau, appliqué avec bonne foi et sagesse, est, par sa nature même, un système de vie et de prospérité.

Le 19 du troisième mois (mars), nous quittâmes notre ami Mercey, le cœur pénétré d'une respectueuse reconnaissance. Une autre course beaucoup plus longue et assez ennuyeuse nous mena à Lacovia, très-petit village, contenant une église et deux hôtelleries. C'était autrefois le chef-lieu de Sainte-Élisabeth, mais le Court-house ayant été depuis peu installé à Black-River, sur la côte, Lacovia paraissait avoir perdu la majeure partie de sa population. Quoi qu'il en soit, nous nous estimâmes heureux de faire connaissance avec l'estimable curé de ce district, qui nous donna sur la situation des habitants des renseignements généralement favorables; et quoique assez misérablement traités à notre au-

berge, nous nous déterminâmes à y passer la nuit, afin de pouvoir, dans la soirée, convoquer le peuple à une réunion. Elle eut lieu en présence du ministre, et les assistants, en très-grand nombre, s'y conduisirent avec un décorum parfait et le plus profond recueillement. Ce jour-là, comme dans beaucoup d'autres occasions, nous remarquâmes, chemin faisant, un grand nombre de nègres occupés à divers travaux pour l'entretien des routes; ils gagnent trente-trois cents (1), paye ordinaire d'une journée à la Jamaïque; circonstance qui, au premier coup d'œil, paraît mériter à peine d'être l'objet d'une remarque, mais qui pourtant a son importance, en ce qu'elle prouve d'abord qu'à Sainte-Élisabeth on peut facilement se procurer des bras à un taux fort modéré; ensuite, que les efforts de l'administration et des habitants de la colonie, pour tenir les chemins en bon état, loin d'annoncer cette décadence dont quelques détracteurs affectent de parler, sont, au contraire, le signe certain d'une prospérité progressive.

Le lendemain fut une des journées dont le souvenir restera gravé pour longtemps dans notre mémoire. Nous savions que traverser l'île dans cette direction, était une entreprise qui

(1) Environ 1 franc 75 centimes.

devait mettre notre courage à une rude épreuve, par les épouvantables difficultés qui nous attendaient au passage d'une certaine montagne. Deux ou trois routes s'offraient à nous; mais, d'après tout ce qu'on nous en disait, il était très-problématique que nous pussions jamais, avec des voitures à quatre roues et des chevaux déjà épuisés de fatigue, surmonter les obstacles dont nous étions prévenus. Comme la seule alternative qui nous restât était de perdre plusieurs jours en revenant sur nos pas par la longue route que nous avions déjà parcourue, nous n'étions pas sans inquiétude sur le parti quelconque auquel nous allions nous arrêter; mais nous fûmes bientôt tirés de ce souci par l'obligeance de notre ami Ricketts, magistrat salarié, qui vint nous voir à notre auberge, nous invita à visiter une habitation qu'il régit pour un de ses parents d'Angleterre, et nous promit de faire monter nos voitures dans cet inévitable passage de montagne, en y attelant huit paires de bœufs. Le lendemain matin, de bonne heure, nous vîmes arriver à cheval un de ses travailleurs qui devait nous servir de guide jusqu'à Bartons, à six milles de là. Nous y trouvâmes tous les signes de la prospérité : récolte excellente, cultures dans le meilleur ordre, travailleurs actifs, satisfaits de leur état, et se contentant d'un salaire modéré. L'histoire de

cette habitation est bien propre à jeter un grand jour sur les résultats pratiques du régime de la liberté. Dans la dernière année de l'apprentissage, elle avait donné cent barriques de sucre, et vingt-cinq poinçons de rhum; les frais d'exploitation s'étaient élevés à 2,000 livres sterling : le bénéfice n'avait donc été que bien faible proportionnellement, si tant est qu'il ne se soit pas réduit à zéro. Au moment de la liberté absolue, tout travail cessa, et plusieurs semaines s'écoulèrent dans une inaction complète; les nègres furent traités de gredins et de vagabonds. Ce fut dans cet état de choses que notre ami Ricketts prit la régie de l'habitation, et dès la première année, malgré tant de circonstances décourageantes, il réalisa 70 ou 80 barriques de sucre et 29 poinçons de rhum, fit dix-huit acres de plantations nouvelles, ne dépensa cependant que 1,790 livres sterling, c'est-à-dire un peu plus seulement de la moitié des frais de l'année précédente, et obtint pour le propriétaire un bénéfice net de 1,200 livres sterling. Aujourd'hui il s'attend à une augmentation annuelle de vingt barriques de sucre. Qui donc, en présence de faits semblables, osera nier que la liberté, quand l'équité et la bonne foi présideront à l'expérience, ne puisse produire d'heureux effets à la Jamaïque?

Aussitôt après le déjeuner, notre ami fit monter deux de nous à cheval, et toute la caravane s'avança pendant plusieurs milles, à travers une riche vallée, jusqu'au pied de la redoutable montagne. Nous fîmes deux haltes dans cette course, l'une à un magnifique enclos appartenant à W. F. qui, avec d'autres membres de sa famille, ne possède pas moins de dix mille acres de bonnes terres dans ce quartier. Il nous donna les renseignements les plus satisfaisants sur les mille nègres attachés à son exploitation. Quelques différends s'étaient élevés il n'y pas longtemps au sujet des loyers; mais tout cela s'est arrangé depuis sur un pied équitable, et tous ses paysans travaillent aujourd'hui à souhait, se contentant de salaires modérés, mais réguliers. Notre seconde halte eut lieu à un établissement morave qui exerce la plus utile influence sur la contrée environnante. Nous y trouvâmes un pasteur allemand, et une assez bonne école; deux vieilles négresses, les deux sœurs, parurent se faire un grand plaisir de pouvoir nous régaler de quelques beaux shaddocks, et refusèrent absolument l'argent que nous voulions leur donner, en nous disant qu'elles attachaient un bien plus grand prix à nos remercîments.

Nous atteignîmes enfin ce chemin si escarpé de la montagne, long de plusieurs milles, entre

deux files de rochers, ce chemin que nos pauvres chevaux éreintés n'auraient jamais pu franchir avec nos voitures, et dont les bœufs se tirèrent avec une étonnante facilité; il suffit même de quatre paires, au lieu de huit, pour ce coup de collier. Quant à nous, nous cheminâmes à pied de notre mieux, et fûmes agréablement récompensés de nos fatigues, non-seulement par les beautés sauvages du site, mais encore par la société de plusieurs voyageurs aussi aimables qu'éclairés, qui nous rejoignirent. Un d'eux était un jeune médecin très-répandu et connaissant parfaitement tous les environs; nous allions entrer sur le territoire de la paroisse de Manchester. Tout ce qu'il nous dit fut la confirmation la plus complète de ce que nous avons avancé précédemment, savoir, que partout où d'imprudentes tentatives pour obtenir le travail par la contrainte et par la violence viennent traverser l'action de la liberté, on trouve décadence et désertion, et que partout, au contraire, où le nouveau système peut se développer sans entraves, il y a prospérité et progrès. Les preuves de cette observation s'accumulaient à mesure que nous avancions dans notre voyage. Au nombre des personnes que nous rencontrâmes sur la route, étaient deux planteurs de café, propriétaires résidants. L'un des deux, partisan du

système coercitif par le moyen des loyers, se répandait en plaintes et parlait de renoncer entièrement à la culture du café; l'autre nous pressait d'aller visiter son habitation qu'il nous décrivait comme un des points les plus pittoresques de ces montagnes verdoyantes. Nous fûmes obligés de résister à la tentation, mais nous apprîmes avec plaisir que sa propriété, administrée d'après des principes plus sages, était dans l'état le plus prospère. Je dois néanmoins au premier la justice de dire qu'il écouta de la manière la plus amicale les avis que nous hasardâmes de lui donner, avec toute la franchise d'un véritable intérêt, sur le régime qu'il devait adopter de préférence à l'égard de ses travailleurs.

Parvenus enfin au sommet de la montagne, nous nous rendîmes à l'invitation polie de deux dames qui voyageaient à cheval et nous avaient atteints, en les suivant jusqu'à la maison d'un des principaux planteurs de café du voisinage. Il nous fit l'accueil obligeant que nous avions coutume de trouver partout; mais il nous suffit d'un instant pour deviner qu'il était mécontent, mortifié. Après un court entretien, il nous accompagna jusqu'à la porte, et donna enfin un libre cours à ses chagrins. Notre homme avait été autrefois un des plus chauds partisans de l'abolition de l'esclavage, et cependant une partie

de ses nègres refusaient aujourd'hui de travailler pour lui. « Mais voyons un peu, mon ami, lui dis-je, pourquoi ne travaillent-ils pas pour toi? Est-ce que depuis la liberté tu aurais fait quelque tentative pour les forcer au travail? — Je ne nie pas, me répondit-il, que je n'aie usé d'un peu de contrainte, mais d'une contrainte bien douce. » Cette réponse était le mot de l'énigme, et la cause de ses embarras était claire pour moi; j'appris plus tard, en effet, que sur son habitation la question du travail et celle du loyer avaient été imprudemment amalgamées, et qu'on avait fait de celle-ci un moyen absolument arbitraire pour *forcer* l'autre; véritable esclavage sous une autre forme, auquel la population agricole de la Jamaïque est trop éclairée sur ses droits et sur ses intérêts pour se soumettre longtemps. Passionnément attachée à ses humbles foyers, elle profite de toutes les occasions dont elle peut attendre un meilleur sort, et déserte par degrés les habitations où elle cesse d'espérer un traitement plus humain et plus juste.

Déjà fatigués d'une longue marche, nous avions encore plusieurs milles à faire par des chemins raboteux, difficiles, avant d'arriver à une habitation bien connue dans ce quartier, et où nous nous proposions, quoique étrangers, de demander l'hospitalité. Nous nous trouvions

alors à une hauteur considérable au-dessus du niveau de la mer, et dans un pays composé en grande partie de bois et de pâtures. Nous aurions désiré rencontrer quelqu'un de ces essaims de perroquets qui, dit-on, sont si communs dans ce quartier, et dont les habitants font des pâtés excellents; mais il ne s'en présenta pas, et toute notre admiration se concentra sur la plus admirable végétation.

Dans aucune partie du monde on ne trouve une aussi grande variété de magnifiques bruyères qu'à la Jamaïque; cette île offre aussi plusieurs espèces de palmiers et d'aloès. Les forêts abondent en une sorte de palmier nain, chargé de belles feuilles en éventail, dont les nègres se servent comme de chaume pour couvrir les toits de leurs cabanes. Parmi les aloès, si je puis la ranger dans cette famille, je remarquai une plante d'une beauté rare, surmontée d'une énorme touffe de fleurs pourpres, au calice rose, et qu'on appelle dans le pays pomme de pin sauvage. De gigantesques plantes grimpantes, qui embrassent les arbres et parfois même les détruisent, sont aussi très-communes dans l'île; une entre autres, remarquable par sa tige remplie d'un liquide qui, au milieu d'une sécheresse universelle et dans les plus brûlantes chaleurs, fournit, à ce qu'on nous a assuré, le secours d'une boisson abon-

dante et fraîche au voyageur et au travailleur. Notre obligeant ami, le jeune médecin, connaissance nouvelle, mais non moins précieuse pour nous, était notre guide; et ce fut lui qui, au moment où la nuit allait nous envelopper, nous conduisit au lieu sauvage et romantique où nous avions l'intention de loger. Il me fit cadeau plus tard d'un échantillon parfaitement conservé d'une conque fossile de l'espèce, à ce que je crois, de celles qui se trouvent communément sur la côte; il l'avait tirée d'un banc de chaux situé à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Nous arrivions à la résidence d'un homme éclairé, planteur et gérant, qui administre une vingtaine de caféières et que je désignerai par les lettres A. B., n'ayant pas la permission de le nommer. Il n'était pas chez lui; mais les domestiques s'empressèrent de nous servir un bon repas et de nous donner un logement commode; on peut croire qu'après un voyage si fatigant, ce ne fut pas une médiocre jouissance pour nous que de trouver un lieu de repos, entouré d'un paysage délicieux et au sein d'une heureuse population.

Le lendemain matin nous vîmes arriver A. B., et nous reçûmes aussi la visite de deux hommes dont nous avions particulièrement à cœur de

faire la connaissance; c'étaient le docteur Davy, custos de Manchester, et le docteur Stewart, ecclésiastique aussi distingué par ses vues éclairées que par son immense influence, et, autant que je puis me le rappeler, curé salarié de la paroisse. Rien de plus rationnel et d'un succès plus infaillible que le système adopté par A. B. ainsi que par le docteur Davy, pour l'administration des habitations qu'ils ont à diriger. On dit que l'un et l'autre s'étaient autrefois fortement prononcés contre l'émancipation; mais ils ont été assez sages pour ne pas vouloir lutter contre le courant et pour essayer de la liberté avec confiance et bonne foi. Chez eux les questions de loyers et de salaires sont complétement distinctes; le loyer est basé sur la valeur en argent des objets loués, et se paye par quartiers; d'un autre côté, ils allouent à leurs travailleurs un salaire honnête, quoique modéré, et ils les payent ponctuellement chaque semaine et en espèces. Ils ont aussi adopté le système du travail à la tâche ou à l'entreprise, ce qui ajoute encore au stimulant naturel des salaires. Ils font construire de bonnes cabanes pour leurs ouvriers, et leur louent ou vendent des pièces de terre, de manière à les rendre tout à fait indépendants. Ils s'assurent ainsi une population nombreuse de travailleurs dont l'éducation et

l'instruction religieuse sont pour eux une affaire importante.

Il suit de là que le travail marche aussi bien que possible sur les propriétés qu'ils administrent, que les travailleurs sont contents de leur état et remplissent leurs devoirs avec régularité, que les maîtres n'ont qu'à se féliciter du nouvel ordre de choses, et que partout dans ce quartier règnent la prospérité et le bien-être. « Ce fut, me dit le docteur Stewart, dans une lettre qu'il m'a écrite plus tard, ce fut en avril 1834 que j'arrivai dans ce canton; je n'y trouvai qu'une seule chapelle, encore était-elle aux deux tiers vide; elle n'avait alors que 1250 pieds carrés; depuis on l'a agrandie; et aujourd'hui qu'elle n'a pas moins de 2427 pieds carrés, elle n'est pas assez grande pour contenir toute la congrégation. J'ai aussi dans le même canton une autre chapelle qui peut tenir six cents personnes, qui est régulièrement fréquentée chaque dimanche et toujours pleine. Le chiffre moyen de l'assistance s'est élevé de 300 à 1600 au moins, et celui des communiants de 27 à 289. En 1835, l'évêque donna, dans ma chapelle, la confirmation à 47 individus, et à 635 en 1840. Dans le cours de ces cinq années ont été érigées dans le même canton deux grandes chapelles moraves. Quant aux mariages bénits dans cette

église, ils n'ont été, pendant les six dernières années de l'esclavage, qu'au nombre de 421; et dans les cinq années et demie de la liberté, limitée ou absolue, on en a compté 2014. A mon arrivée, je ne trouvai que deux nègres adultes qui sussent lire tant bien que mal; mais il est vrai qu'il n'existait aucune école dans la paroisse; aujourd'hui plus de 100 adultes et toute la génération qui s'élève savent lire, et les écoles se multiplient rapidement. »

Ce tableau si consolant, si délicieux des progrès journaliers que font sous la bannière de la liberté la religion, l'éducation et la morale, s'accorde parfaitement avec le rapport du docteur Davy sur la marche décroissante des crimes. « La paroisse que je dirige, dit-il, renferme 20,000 âmes. On n'y compte pas un seul crime aujourd'hui. La prison n'a pour hôtes que trois individus, savoir: un ancien condamné, et deux hommes détenus pour voies de fait. »

Maintenant, mon cher ami, je ne puis me défendre d'un sentiment que tu partageras avec moi, j'en suis sûr; c'est que quand même l'émancipation eût pour jamais anéanti la culture du café, dans la paroisse de Manchester, un tel résultat, nullement désirable sans doute, n'eût été d'aucun poids dans la balance, à côté de la possession de ces biens si précieux, de cette con-

quête sociale, morale et religieuse. Quand tous les planteurs du canton eussent vu leurs bénéfices réduits à zéro, cette ruine n'eût été, comparativement, qu'un point presque imperceptible; mais heureusement la prospérité des propriétaires est enchaînée par un indissoluble lien à ce système de justice, de sagesse et d'humanité dont dépend le bonheur de la population tout entière; et il sort de l'expérience faite par A. B. et son ami le docteur Davy, une preuve claire comme le jour, qu'un arrangement loyal avec les travailleurs, ayant pour base une liberté entière, sans restriction d'aucune espèce, est un moyen infaillible de remplir l'escarcelle.

La première chose qu'ils ont découverte, c'est qu'on peut, au grand avantage du propriétaire, tirer de la population des travailleurs un excellent revenu, sous la forme de locations indépendantes. A. B. m'a montré un rôle de locations présentant un total de 1270 livres par an, livres sterling, argent d'Angleterre ou de la colonie, c'est ce dont je ne suis pas sûr; et cette somme, assez importante de toute manière, il la levait sur quelques-unes seulement des habitations qu'il régissait, sans la moindre difficulté pour lui, sans la moindre gêne pour les débiteurs. Ils ont ensuite constaté un fait important, c'est qu'un homme libre, stimulé seulement par l'ap-

pât d'un salaire, surtout pour un travail à la tâche, fournira beaucoup plus d'ouvrage qu'un malheureux esclave sous l'impulsion du fouet, et qu'en conséquence, soit pour le travail sur une petite échelle, comme dans quelques opérations particulières qui se donnent à la tâche et à l'entreprise, soit pour les grands travaux d'ensemble que nécessite l'exploitation d'une habitation, on peut se procurer des bras à bien meilleur marché aujourd'hui que sous l'ancien système. La question tout entière peut être renfermée dans l'argument ci-après : la population étant la même dans les deux cas, une portion plus considérable de cette population est mise en activité sous la liberté que sous l'esclavage; et chaque individu de cette portion active fait plus d'ouvrage sous le régime de la liberté que sous celui de l'esclavage; donc le travail, considéré comme denrée, est en plus grande abondance sur la place; donc aussi le travail tombe nécessairement à un prix plus bas sous la liberté que sous l'esclavage. Mais chez A. B. et ses amis, cette vérité n'est pas seulement la conséquence d'un syllogisme inattaquable, mais le résultat d'un compte, sorte de logique non moins convaincante. Les frais d'exploitation d'une des habitations de A. B., en 1837, sous l'apprentissage, s'étaient élevés à 2400 l. argent de la co-

lonie; en 1839, depuis l'établissement de la liberté, ils n'ont été que de 1200 l., c'est-à-dire, tout juste la moitié. Ici, à la vérité, il y a une légère diminution dans le produit, mais augmentation évidente dans les *bénéfices*.

Et ce point mérite une attention particulière; ce n'est pas en effet seulement sur les produits en sucre et en café, comparés avec ceux du temps de l'esclavage, qu'il faut mesurer la prospérité des planteurs de la Jamaïque. Là même où les produits ont diminué, les bénéfices augmenteront, si la bonne foi préside à l'essai de la liberté, au moyen des économies faites sur les frais d'exploitation. « J'aimerais mieux, nous disait A. B., ne faire que soixante balles de café sous le régime de la liberté, que cent vingt sous l'esclavage; telle est l'économie obtenue sur les frais de culture et de fabrication, qu'à ce taux j'y gagne encore davantage; *et en définitive, je ne désespère pas même d'arriver aux cent vingt balles comme auparavant.*

« Voyez-vous ce mur tout neuf, ce bon mur en pierre dont je viens d'entourer la plantation qui est là au-dessous de nous? » me disait le jeune médecin, comme nous étions devant la porte de la maison de A. B., occupés à contempler le délicieux paysage qui se déroulait à nos yeux; « eh bien, c'est tout au plus si, sous l'es-

clavage ou l'apprentissage, on serait parvenu à le bâtir; il n'y a pas une chaîne qui eût coûté moins de 5 liv. st. argent de la colonie, ou 15 dollars, d'après le prix de la main-d'œuvre; sous la liberté, il n'a pas coûté plus de 3 dollars et demi à 4 dollars la chaîne, c'est-à-dire, moins d'un tiers de ce qu'il m'eût fallu la payer autrefois. Et ce qu'il y a ici de plus remarquable encore, c'est que tout cela a été entrepris et achevé sous le stimulant du travail à la tâche, par un nègre infirme qui, au temps de l'esclavage, passait sa vie dans une inaction absolue. » Je ne donne ici notre entretien qu'en substance, en ajoutant que tous ces faits me furent confirmés ensuite par le propriétaire lui-même. Comme si la main vivifiante de la liberté eût infusé un sang nouveau dans les veines de ce pauvre invalide, il était parvenu à exécuter un très-beau travail; il avait notablement amélioré la propriété de son maître, et enfin il avait gagné lui-même une assez jolie somme. Ce trait, on ne saurait le nier, jette un jour admirable sur les principes de la cause que nous défendons; ce trait seul en vaut mille.

Quelques autres détails cependant, relatifs au même point de la discussion, me paraissent propres à intéresser et à réjouir les amis de la liberté. Je les puise dans une lettre déjà citée de

mon ami le docteur Stewart, et datée de Mandeville, Jamaïque, le 28 mars 1840. « Quant aux prix comparatifs du travail libre et du travail des esclaves, dit le docteur, je vais vous donner le résultat de ma propre expérience dans cette paroisse. *Partout où l'on n'a pas enchevêtré le loyer et le travail,* les frais de cueillette et de nettoiement du café ont été réduits d'un tiers et même d'une moitié, c'est-à-dire, de 10 liv. sterl. par balle à 6 l. 10 s. et 5 l. Il n'en coûte, pour déblayer un terrain d'herbes et de broussailles, que le tiers de ce qu'il fallait payer autrefois pour cette opération. Pour déblayer un emplacement dans ce quartier, seulement pour le rendre propre à recevoir des nègres, il en coûtait, sous l'esclavage, 80 l. st.; aujourd'hui, par le travail libre, ce premier déblaiement, beaucoup mieux fait, ne revient pas à 24 l. st. Un mur de pierre, seule clôture en usage dans ce quartier rocailleux, coûtait, sous l'esclavage, 5 l. 6 s. 8 d. st. par chaîne, ou 4 l. st. au plus bas prix; aujourd'hui le prix courant de la chaîne est de 1 l. st. ou 1 l. 6 s. 8 d. au plus. Il y a vingt ans que, pour défricher une acre de terre dans les bois et la planter en café, il en coûtait 20 l. st.; et cette dépense, jusqu'à la fin de l'esclavage, n'est jamais tombée au-dessous de 16 l. st. Sous l'apprentissage, il en coûtait de 10 l.

13 s. 4 d. st. à 12 l. st. Aujourd'hui les frais de la même opération ne dépassent jamais 5 l. 6 s. 8 d. st., et moi-même je l'ai fait exécuter cette année pour 5 l. st., prix généralement établi dans ce quartier. En 1833, j'étais obligé de payer 16 et même 25 l. st. par an de gages aux domestiques que je prenais à mon service; en 1838, 1839 et postérieurement, je me suis procuré des domestiques de la même classe et ayant à un degré bien supérieur les qualités requises, pour 8 et 10 l. st. par an. » Il n'y a là, au premier coup d'œil, que des comptes de livres, de shellings et de deniers; mais toute cette arithmétique sert à développer et à démontrer de grands principes; elle met à découvert les ressorts qui donnent l'impulsion au bras et au cœur de l'homme; elle prouve l'immense supériorité des motifs moraux sur l'emploi de la force physique, quand il s'agit de le déterminer à d'utiles efforts. C'est ce que décide sans appel la vieille controverse entre les salaires et le fouet.

« Je connais, me dit encore le docteur Stewart, une habitation qui employait cent vingt-cinq esclaves, dont la dépense, à raison de 5 liv. st. par an, pour l'entretien de chaque esclave, s'élevait à 625 l. st. Eh bien, l'exploitation de cette même habitation n'a pas coûté, pour la première année, en en défalquant les loyers, plus de 220

l. st.; ce qui donne une différence de 400 l. st. en faveur de la liberté. Il s'est fait sur cette habitation, dans cette seule année, plus d'améliorations que pendant plusieurs des années précédentes, et on s'y propose, en outre, de donner plus d'étendue aux cultures. Sur une autre propriété, au temps de l'esclavage et pendant l'apprentissage, les frais d'exploitation s'élevaient en moyenne à 2400 l. st. Les travaux, pour la première année de la liberté, ont coûté moins de 850 l. st. Sur une troisième, les frais annuels qui, au temps de l'esclavage, allaient à 1480 l. st. et à 1050 sous l'apprentissage, sont tombés à 637 sous la liberté. Sur une quatrième, enfin, la réduction a été de 1100 à 770 l. st.

Quand les craintes se seront calmées, quand la vérité se sera fait jour, ce qui ne demandera qu'un très-court délai, de tels résultats ne peuvent manquer de produire leur effet sur la valeur des terres. Déjà, on ne saurait le contester, celles de la Jamaïque en ont senti l'influence à un degré remarquable. Un particulier de la paroisse de Manchester, qui n'avait jamais eu d'esclaves, profitant de la terreur générale, acheta, au moment de la liberté absolue, une habitation qu'il paya 1000 liv. sterl. argent de la colonie, et comme il était connu pour n'avoir jamais été propriétaire d'esclaves, les travailleurs libres n'appor-

tèrent à son service que plus de zèle et de bonne volonté. Dès la première année de sa jouissance, il rentra dans ses 1000 liv., plus les frais, et aujourd'hui il croirait faire un marché de dupe s'il ne revendait sa terre que 5000 l. st. ou cinq fois le prix d'acquisition.

Mais le témoignage le plus fort à cet égard, c'est celui d'A. B. Il m'a assuré qu'aujourd'hui, à la Jamaïque, une terre sans les esclaves vaut amplement ce qu'elle valait autrefois, les esclaves compris, du moins dans les temps de découragement et d'inquiétude qui précédèrent l'acte d'émancipation. Ce genre de propriété, après avoir descendu au maximum de dépréciation, s'est relevé, et monte graduellement chaque jour. « En mon âme et conscience, dit encore le docteur Stewart, je crois qu'une propriété à la Jamaïque, sans les esclaves, a la même valeur qu'autrefois, les esclaves compris; et je suis persuadé que sa valeur doublerait si l'on voulait de bonne foi écarter tout ce qu'on s'obstine à conserver encore de l'esclavage, et y substituer l'action franche et sincère d'un système libre. »

Le 21 du troisième mois (mars), après le repas substantiel qu'ils appellent le second déjeuner, nous prîmes congé de nos amis dont les bontés et les lumières nous avaient été si utiles; nous

nous séparâmes d'eux à Penn, pour nous engager de nouveau dans des chemins rocailleux, à travers les montagnes; sur un point, entre autres, nous fûmes obligés d'employer toute notre force pour pousser nos voitures le long d'une pente aussi escarpée que le toit d'une maison, et il ne fallait rien de moins, pour nous dédommager d'une pareille fatigue, que les magnifiques tableaux qui se succédaient devant nos yeux. Vers le soir nous atteignîmes le petit village de Mandeville, chef-lieu de la paroisse de Manchester, à plus de 2,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, au milieu de pâturages et de bois verdoyants, nous trouvâmes une hôtellerie qui, pour la table et les logements, ferait honneur à l'Angleterre et à l'Amérique, et nous nous empressâmes d'y prendre gîte pour le jour suivant, premier de la semaine. Dans le cours de notre tournée, nous avions reçu secours et renseignements des Baptistes, des Méthodistes, des Moraves, des ministres et des membres de l'Église anglicane. A Mandeville, nous nous trouvâmes au sein des indépendants ou congrégationalistes. On y a formé une excellente station missionnaire dépendante de la société de Londres; à cette station sont attachées une vaste chapelle, une très-bonne école, etc. Ce fut dans cette chapelle que nous tînmes nos réunions de culte du matin

et du soir. Grand fut le nombre des assistants, et plus grand encore l'amour tout chrétien et la cordialité dont firent preuve les nègres qui se rendirent auprès de nous dans cette occasion. Il serait difficile de trouver une population de paysans plus florissante et d'une meilleure conduite. Beaucoup d'entre eux arrivèrent à cheval au lieu de l'assemblée. Ce fut pour nous une jouissance peu commune, un bonheur bien doux de nous voir réunis de nouveau à nos frères et à nos sœurs de la race africaine, et de boire avec eux à la source de ces eaux qui donnent la vie. Je termine ici cette longue lettre, et suis, etc.

LETTRE XI.

LA JAMAÏQUE.

Providence (Rhode-Island), le 26 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Ma dernière lettre vous avait laissé à Mandeville; nous quittâmes ce village de grand matin le 23 du troisième mois (mars), pour retourner à Spanisthown. Nous avions été présentés, quelques jours auparavant, à W. D., un des planteurs les plus considérables de ce quartier. D'homme irréligieux qu'il était autrefois, de partisan entêté et ardent de l'esclavage, il est devenu chrétien pieux, et il administre aujourd'hui ses propriétés à la satisfaction de tout son monde,

d'après le système libéral et éclairé adopté par A. B. et le docteur Davy; il y trouve pour lui-même tranquillité et bénéfice. Les ventes qu'il fait aux travailleurs de petites portions de terre dépendantes de son habitation ont un merveilleux résultat; ils travaillent pour lui avec zèle et bonne volonté, et ses récoltes sont abondantes. Il s'enrichit sous le régime de la liberté, et il consacre l'excédant de ses revenus aux progrès de la religion et de la philanthropie.

Je descendais les hauteurs de Mandeville sur un cheval que m'avaient prêté les missionnaires, et je contemplais en cheminant, ici les beautés imposantes de la nature sauvage, là, celles d'une admirable culture, lorsque je rejoignis un jeune nègre de bonne mine, vêtu avec élégance, et monté sur un bidet à lui. C'était un travailleur de la caféière de Richemond, sur la paroisse de Clarendon, payant un demi-dollar de loyer par semaine, et en état d'en gagner quatre dans le même temps en travaillant à l'entreprise. Le bidet qu'il montait lui avait coûté 10 l. st., et il avait le plus ordinairement sa petite provision de vin dans sa chaumière. Il allait à Mandeville pour demander au recteur une expédition de son acte de mariage, et tout annonçait que sa jeune femme et lui ne pouvaient manquer de parvenir à cette somme de bien-être, à cette

douce médiocrité qui est à la portée de la plupart des hommes. Ce nègre est un exemple entre mille des heureux effets de la liberté à la Jamaïque ; malheureusement il serait facile de retourner la médaille, et le revers offrirait le triste spectacle des actes d'oppression et d'exaction auxquels ce peuple est encore en butte aujourd'hui, dans quelques quartiers de l'île. « Eh bien, dis-je à George Wedderley (c'était le nom de mon nègre), comment vont les travaux dans la paroisse de Clarendon? » — « Mais, très-bien, en général; il y a cependant quelques habitations en souffrance. » — « Et pourquoi cela, George? » — « Parce que fort souvent, lorsqu'un homme a fini l'ouvrage qu'il avait pris à l'entreprise et qu'il va demander son argent, il ne peut l'obtenir. Quelquefois il loue des ouvriers pour l'aider, mais, ne pouvant se faire payer ce qui lui est dû, il se trouve à son tour hors d'état de s'acquitter avec eux. On le chicane en lui opposant le loyer; de là de mauvaises paroles; souvent on augmente le loyer; souvent même on le double. » Tout me portait à croire mon jeune nègre, son bon sens et sa véracité connus; et d'ailleurs il était lui-même content de sa position. Dans le cours de la même tournée, j'eus occasion de causer aussi avec plusieurs des paysans qui, la veille, avaient assisté à notre réunion, et qui parurent enchantés de

revoir ceux qu'ils regardaient comme leurs amis. Il y avait entre autres une femme qui ne savait comment nous exprimer tous les vœux qu'elle faisait pour notre bonheur. Elle souhaitait que Massa, son bon Massa (autant que je pus comprendre son patois), trouvât sur sa route bon gîte et bonne nourriture, et qu'il fût abondamment pourvu des lumières du Saint-Esprit, pour son œuvre évangélique. Elle paraissait comprendre parfaitement les dons sans lesquels un homme serait insuffisant pour accomplir une telle œuvre. Je n'hésite pas à l'affirmer, ce peuple est susceptible des bonnes impressions, et il se distingue en particulier, par l'affection qu'il porte à ceux qui s'efforcent de l'instruire dans les voies de la justice.

Nous déjeunâmes dans une auberge située sur le bord du chemin, et faisant partie du village de Porus. Ce village était encore une autre création de la liberté, et pouvait contenir une centaine de ces petites propriétés appartenantes à des travailleurs nègres. Ils avaient acheté ou ils étaient en marché pour acheter leurs terres au prix de treize à vingt dollars l'acre, et nous ne pûmes apprendre, sans en être peinés, qu'il y en avait plusieurs dans le nombre qui s'étaient établis sur des terrains déjà devenus improductifs. Ils avaient ainsi perdu et leur argent et leurs peines; mais ils avaient eu, du moins, la ressource de

travailler à gages avec leurs frères sur les habitations voisines. Il y a encore à Porus une autre congrégation et une école dépendantes de la société missionnaire de Londres. Nous apprîmes du missionnaire que, la veille, un prétendu instituteur, nègre ignorant, lui avait débauché une partie de son troupeau. On dit qu'il y en a un assez grand nombre de cette espèce dans l'île, et ce qu'on nous a rapporté du caractère de ces singuliers docteurs et de l'effet qu'ils produisent, est véritablement fâcheux ; heureusement leur influence est peu de chose comparée à celle des missionnaires, et, suivant toutes les probabilités, cessera entièrement à mesure que l'instruction se répandra.

Nous nous trouvions encore une fois de niveau avec la mer, et, après avoir traversé une savane qui ne nous offrait aucun intérêt, nous arrivâmes aux Four-Paths (Quatre-Sentiers), autre village de la paroisse de Clarendon, et lieu de notre destination. Nous y fûmes accueillis on ne peut plus cordialement par William Barrett, qui y dirige une chapelle et une très-bonne école de la société missionnaire de Londres. Un autre établissement missionnaire baptiste est confié aux soins de Henri Reid. Tous les deux réunissent de nombreuses congrégations, et, en véritables frères chrétiens, sont unis de cœur pour

tout ce qui peut assurer le succès de l'œuvre sainte qu'ils ont entreprise. Cependant un jury de la Jamaïque venait de rendre son verdict contre ces deux excellents hommes, comme coupables d'avoir aidé et favorisé les désordres commis par une réunion séditieuse. L'accusation avait rapport à une échauffourée à laquelle des membres de leurs troupeaux avaient pris part, avec je ne sais quels perturbateurs dont le but malveillant était de troubler leurs assemblées religieuses; mais l'innocence de nos amis était si évidente que, malgré la déclaration du jury, la cour s'était abstenue de leur infliger aucune espèce de punition. Nous n'en fûmes que plus empressés, dans ce temps d'affliction, à leur tendre la main de l'amitié chrétienne; et certes nous ne pouvons que rendre témoignage à la conduite décente et pieuse des nombreux travailleurs qui, sur notre invitation, se réunirent le soir même à la chapelle de W. G. Barrett. Après le service, et pour satisfaire aux désirs du missionnaire, nous donnâmes aux assistants quelques détails sur la situation et sur la conduite de leurs frères des Iles-du-Vent; ils nous écoutèrent avec la plus profonde attention, surtout quand nous cherchâmes à leur faire entendre comment la cause de la liberté, dans d'autres parties du monde, dépendait de *leur propre* conduite et de

la continuation de leur zèle et de leur activité. Les deux congrégations avaient volontairement payé tous les frais du procès de leurs ministres; sous l'esclavage, non-seulement une telle libéralité eût été impraticable, mais on n'y eût même pas pensé.

Nous apprîmes avec plaisir que les sucreries de ce quartier étaient, en général, dans un état florissant, et que sa manière dont plusieurs sont administrées, fournissait la preuve la plus complète que la prospérité est la conséquence infaillible de l'absence de toute mesure de contrainte et d'oppression. Sur une de ces propriétés appelée les *Sept-Plantations*, un gérant libéral faisait régulièrement chaque semaine onze barriques de sucre, au lieu de *six*, moyenne d'autrefois. Cinquante acres de cannes ayant été dévorées par un incendie accidentel sur cette habitation, les nègres vinrent, de leur propre mouvement, offrir de travailler pendant quelque temps sans aucun salaire, pour dédommager leur maître de cette perte!

Le 24 du troisième mois (mars), nous avions à traverser une partie du territoire de la fertile paroisse de Vère, sur la côte méridionale. Nous y apprîmes que le premier jour de la semaine où nous étions, une immense multitude de peuple de toute couleur s'était réunie sur le rivage

pour y assister à un baptême administré par un des missionnaires, mais que, malgré ce mélange et cette affluence, tout s'était passé avec une décence et un ordre parfaits. L'apparence des cannes, dans ce quartier, promettait une bonne récolte, et déjà on en avait enlevé une grande partie. Un différend s'était naguère élevé entre les planteurs et les travailleurs au sujet des gages, mais on nous dit que tout s'était arrangé à l'amiable, et que les travaux marchaient alors de la manière la plus satisfaisante. Nous arrivâmes dans l'après-midi à la station baptiste de la baie d'Old-Harbor, dirigée par Henri C. Taylor, de qui, ainsi que de son obligeante compagne, nous reçûmes l'accueil hospitalier auquel nous étions accoutumés. Une réunion de culte fut annoncée pour le soir aux habitants du voisinage, et, bien que le délai fût si court, nous les vîmes accourir par troupes nombreuses, plusieurs même de points fort éloignés, ce qui n'était pas pour eux un médiocre effort, après une journée entière passée dans les champs. Mais nous avons la douce certitude qu'ils ont reçu la récompense de ce pieux empressement. Au calme solennel qui régnait dans l'assemblée, il nous était permis de croire qu'un sourire de la bonté divine se reposait sur ce peuple autrefois persécuté, aujourd'hui libre et heureux.

Nous n'étions alors qu'à douze milles de Spanishtown, où nous rentrâmes le lendemain matin, 3 du troisième mois, après une absence de quinze jours. Trois d'entre nous se rendirent à Kingston pour y recevoir nos amis de Sainte-Croix qui devaient y arriver vers ce temps, sur le Whitmore. Mon ami et frère évangélique, John Candler, resta un jour de plus avec moi à Spanishtown, notre désir étant d'assister ensemble à une séance de la législature, alors en session, et de présenter nos devoirs à quelques-uns des principaux fonctionnaires publics et autres personnes influentes. Quelques détails sur deux ou trois de ces visites ne seront peut-être pas indignes d'attention.

Nous nous rendîmes d'abord chez le docteur Lipscombe, évêque de la Jamaïque, avec qui nous souhaitions l'honneur d'un entretien relativement à l'éducation populaire : nous trouvâmes dans cet ecclésiastique du premier rang un savant et un homme aimable, et animé, nous n'en doutons pas, des plus louables intentions pour l'avancement du bien-être moral et religieux de la société. Il nous fit un accueil plein de bonté et de cordialité, et nous donna les renseignements les plus intéressants et les plus complets sur l'accroissement considérable du nombre des écoles, et sur les progrès généraux

de l'éducation, dirigés par le clergé de l'Église anglicane. Ces écoles sont aujourd'hui entièrement gratuites, et nous hasardâmes de lui suggérer, comme un moyen d'amélioration, l'idée d'en assujettir l'entrée à une faible rétribution, en lui citant l'exemple des écoles Mico et autres où cet usage produit les meilleurs effets; rétribution qui non-seulement serait supportée sans peine par les classes ouvrières, mais servirait encore à leur faire sentir davantage le prix de l'éducation. La population agricole de la Jamaïque n'a nullement besoin qu'on lui fasse la charité, et, dans toute circonstance analogue, le plus grand service qu'on puisse lui rendre, c'est de l'amener doucement à connaître ses besoins et à y pourvoir par elle-même. Notre entretien se termina par une déclaration que nous fit l'évêque, dans les termes les plus positifs, et que nous serions tentés d'imprimer ici en gros caractères; c'est qu'avant l'émancipation, ses efforts pour l'instruction du peuple, soit profane, soit religieuse, avaient été comparativement inutiles. Son bras, nous dit-il, avait été paralysé par l'influence de l'esclavage; mais aujourd'hui tous les obstacles étaient écartés. D'un côté, les nègres manifestaient un immense désir, une soif d'instruction toujours croissante; et de l'autre côté, la population blanche avait cessé d'y mettre empê-

chement comme autrefois. Tous les partis, réunis sous le sceptre de la liberté, ne formaient plus qu'un seul et même vœu, celui de voir la génération naissante s'avancer de plus en plus dans les voies de la culture morale et intellectuelle.

Nous entrâmes ensuite dans la salle des séances de la législature, et y assistâmes pendant quelques instants à un débat assez animé qui, bien que roulant sur un sujet comparativement moins important, n'aurait fait déshonneur ni à nos séances de Westminster, ni à celles de Washington. Au nombre des orateurs les plus chaleureux était un homme de couleur; il s'en trouve plusieurs dans l'assemblée, et quelques-uns d'entre eux se montrent les appuis les plus prononcés des mesures du gouvernement de la métropole. Il eût été heureux pour la Jamaïque que tels eussent été plus généralement le caractère et l'esprit des membres de cette législature; car, s'il est une circonstance plus propre que toute autre à compromettre la tranquillité et la prospérité de la colonie, c'est, suivant nous, cette disposition à multiplier certaines lois locales en opposition au but véritable et à la tendance de l'acte d'émancipation. Que plusieurs lois ou actes de cette nature aient été adoptés dernièrement, dans le cours de quelques mois, c'est ce qu'on

ne saurait contester ; de sorte qu'une période d'union et de calme apparent, dans la chambre, aura peut-être été une semence de malheurs et de confusion pour l'avenir. Je me bornerai à citer l'acte concernant le sou pour livre, l'acte relatif à la pêche, et ceux qui concernent les professions de revendeur et de colporteur, l'acte au sujet des petites dettes, l'acte de police, et, le pire de tous, l'acte concernant le vagabondage.

Je dois avouer ici que je suis loin de connaître en détail les dispositions contenues dans les différents actes que je viens de signaler ; mais ce que j'en sais a suffi pour me laisser l'intime conviction qu'ils appellent l'examen rigoureux et le contrôle sévère du gouvernement britannique. Les trois premiers ont pour but, ce me semble, de faire intervenir les autorités dans les petites industries et dans les bénéfices de la classe ouvrière, qui, pour être distincts et *indépendants* de la culture des produits exportables, n'en sont pas moins licites, et qu'il faudrait favoriser au contraire, au profit de cette classe, et dans l'intérêt même de la société tout entière. S'il en est véritablement ainsi, ces actes ne sont fondés que sur une politique étroite et mesquine. L'acte relatif aux *petites dettes* ne sert qu'à fournir d'épouvantables facilités à ce système oppressif de

loyers fictifs imposés comme autant de pénalités, système qui est aujourd'hui le fléau même de la Jamaïque. Une police autorisée à porter des armes qui donnent la mort est toujours, pour ne rien dire de plus, un dangereux expédient; et dans des districts ruraux où l'on avoue que l'on compte à peine un crime par an, on peut ne voir dans cette police qu'une source inutile d'irritation et d'alarmes, et qui ne peut que trop tôt devenir un instrument d'oppression et de cruauté. Enfin, dans un pays où l'on trouve à peine un exemple de vagabondage réel, mais où les travailleurs sont souvent forcés d'abandonner leur domicile pour chercher un refuge ailleurs, moyennant loyer, on ne peut considérer sans inquiétude une loi qui expose tout pauvre diable trouvé endormi à l'ombre d'une haie, ou sous quelque hangar le long d'un chemin, à se voir condamné à une longue détention, et en même temps aux travaux forcés avec des malfaiteurs. *Non, non, ce sont là des choses qu'on ne saurait tolérer.*

A l'heure indiquée, nous fûmes introduits chez le gouverneur, sir Charles E. Metcalfe, avec qui nous eûmes l'honneur de nous entretenir longtemps et en toute liberté. On reconnaît en lui tous les signes d'une vieille expérience; il connaît les hommes, il fait un noble et généreux

usage de sa grande fortune, et l'urbanité de ses manières, jointe à un fonds de bonté naturelle, lui concilie l'attachement de tous ceux qui l'entourent. Et pourtant nous craignons que ses efforts bien intentionnés pour plaire à tous les partis qui divisent la Jamaïque, n'aient pas en définitive le succès qu'il s'en promet peut-être. Nous ne pouvons nous empêcher d'espérer qu'un homme d'une bienveillance et d'une intégrité si incontestables ne sente bientôt que son rôle est d'arrêter par des limites infranchissables les divers empiétements sur les droits et les priviléges de la population ouvrière, empiétements que chaque jour révèle, dont les progrès ne sont que trop visibles, et d'autant plus sûrs et plus dangereux qu'ils s'opèrent sans bruit et sans secousse.

Ce n'est pas sans chagrin que nous avons entendu dire que plusieurs inspecteurs avaient été depuis nommés aux fonctions de magistrats locaux; car, puisque les questions sur lesquelles les juges sont appelés à prononcer sont presque toujours des différends entre travailleurs et inspecteurs, certes c'est là un dangereux expédient que de faire ces derniers juges dans leur propre cause. Entre ces deux maux, absence totale de magistrats, ou magistrats ainsi placés, le dernier est le plus grand à nos yeux.

La même observation s'applique en grande partie à des agents d'un ordre plus élevé, aux *fondés de pouvoirs*, et nous pensons que rien ne contribuerait plus puissamment au bon ordre et à la tranquillité de la Jamaïque, que l'institution d'une magistrature absolument indépendante de tous les partis de la colonie, et salariée par le gouvernement de la métropole. Nous avons eu occasion de faire connaissance avec plusieurs des magistrats salariés aujourd'hui en exercice, et il nous a semblé que déjà ils remplissent en grande partie l'objet de l'institution dont nous parlons. Quelques-unes des fonctions spéciales dont ils étaient chargés durant l'apprentissage ont cessé depuis; ils n'agissent plus, en général, que comme magistrats locaux, et nous ne pourrions sans injustice ne pas leur rendre ce témoignage que, à un petit nombre d'exceptions près, ils se montrent, dans toutes les îles que nous avons visitées, défenseurs zélés des droits des paysans, sans que jamais nous ayons remarqué chez aucun d'eux la moindre répugnance à appuyer avec une équitable impartialité les légitimes intérêts du planteur. Ils possèdent maintenant une connaissance approfondie de l'état civil et moral des populations au milieu desquelles ils ont à exercer leur action; et leur retirer leurs fonctions serait presque, suivant

nous, porter le coup de la mort à la tranquillité et à la liberté des colonies. Une opinion que nous n'émettons toutefois qu'avec une raisonnable défiance de notre jugement personnel, c'est que loin de les supprimer, il faudrait, au contraire, les ramener à leur nombre primitif, et les investir, comme juges de paix locaux, d'une autorité véritablement efficace et *permanente*. Ces observations, nous nous les permettons sans aucun sentiment de mauvais vouloir ou de prévention contre les planteurs de la Jamaïque, ou contre leurs agents établis dans cette colonie. Nous faisons profession, au contraire, de la plus parfaite estime et de la plus sincère amitié pour la plupart de ces personnes, qui, toutes, quand nous les avons rencontrées ou visitées, nous ont comblés de bontés et de politesses, et dont, en général, nous reconnaissons ici les honorables intentions. Mais nous ne pouvons non plus fermer les yeux sur les effets que produisent toujours sur les esprits des hommes les circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés, et nous ne sommes pas sans avoir étudié l'influence silencieuse des *localités*. Il est de toute nécessité, comme l'admettront, je n'en doute pas, les planteurs eux-mêmes, que celui dont la main tient la balance de la justice n'ait aucun intérêt dans les questions qui doivent y être pesées.

Nous étions bien aises de comparer nos propres observations avec celles de sir Charles Metcalfe, qui arrivait de son côté d'une tournée d'inspection dans d'autres parties de l'île, et ce nous fut une grande satisfaction de voir qu'il en avait rapporté absolument les mêmes convictions que nous, sur tout ce qu'il y a de mal entendu à mêler les questions de loyers et de salaires, et sur toutes les autres combinaisons qui tendent à imposer à des hommes libres un travail forcé; de voir qu'il s'applaudissait, ainsi que nous-mêmes, du rapide accroissement des villages composés de petits propriétaires nègres indépendants, et qu'il s'accordait complétement avec nous relativement aux moyens les plus efficaces pour assurer la continuité du travail des nègres sur les habitations de leurs anciens maîtres. Ces moyens, suivant lui, sont le payement régulier, et en argent, des salaires à la fin de chaque semaine, le système des travaux à la tâche ou à l'entreprise, la location ou la vente aux travailleurs de lots de terre, renfermés dans les limites des propriétés des planteurs, et enfin l'instruction morale et religieuse. Il est cependant un point sur lequel nous différions de sir Charles. Il paraît croire, ainsi que beaucoup d'autres personnes, que si l'intérêt du planteur est en souffrance à la Jamaïque, c'est faute

d'une population plus forte. Que le territoire de cette île puisse admettre un nombre d'habitants beaucoup plus considérable, c'est ce que l'on ne saurait contester, et nous serions loin de combattre tout plan raisonnable qui aurait pour but d'y amener un plus grand nombre de colons; mais nos propres recherches ont eu pour résultat l'intime conviction que la population actuelle de la Jamaïque, sous une équitable et sage administration, qui saurait et voudrait faire un bon emploi de ses forces, se trouverait plus que suffisante pour l'étendue actuelle de ses opérations agricoles, et que, comme la population s'accroît infailliblement sous le régime de la liberté, ses cultures ne pourraient manquer de s'étendre indéfiniment.

Il est un point sur lequel nous ne pouvons nous dispenser de quelques réflexions que l'on ne regardera peut-être pas comme inutiles. Le seul obstacle qui, à notre connaissance, empêche la population de la Jamaïque de prendre cet accroissement naturel dont les avantages ne sont contestés par aucun parti, c'est la déplorable absence des secours d'une médecine réellement digne de ce nom, état de choses dont les tristes conséquences se font sentir dans tous les quartiers de la colonie. Les dispositions adoptées à cet égard, en faveur des nègres, du temps

de l'esclavage, ont cessé aujourd'hui d'être en vigueur, et ils n'ont, en général, ni le moyen, ni même le désir d'appeler des praticiens réguliers, au prix ordinaire. Ils se trouvent ainsi livrés aux mains de charlatans ou myalistes, et je ne doute pas qu'il n'en résulte la perte d'un grand nombre d'individus. Il nous semble que le meilleur remède à ce mal serait la formation de dispensaires publics distribués sur divers points de l'île, sous l'autorité, et, dans les premiers temps, aux frais du gouvernement local; chaque dispensaire serait placé sous la direction d'un médecin légalement autorisé, qui serait chargé non-seulement de délivrer les remèdes, mais de visiter les malades à domicile. Il serait payé pour les remèdes et pour les visites un prix modéré, au moyen duquel la mise de fonds du gouvernement pourrait lui rentrer peu à peu, et toute la dépense annuelle se trouverait aisément couverte. Qu'il nous soit permis d'espérer que les autorités de la colonie ne regarderont pas comme indignes de leur attention les mesures que nous prenons ici la liberté de leur suggérer. La santé publique et l'accroissement de la population ne sauraient être *pour elles* ni sans importance, ni sans intérêt.

Je profite de l'occasion pour te mettre sous les yeux un résumé des exportations de la Ja-

maïque pour la dernière année de l'apprentissage et pour la première de la liberté absolue ; je le tire d'un rapport imprimé pour la chambre législative :

		Barriques.
Sucre,	pour l'année finissant le 30 du neuvième mois (sept.) 1838. . .	53,825
—	pour l'année finissant le 30 du neuvième mois (sept.) 1839. . .	45,359
	Diminution apparente. . .	8,466

Mais cette différence est beaucoup moins considérable que plusieurs personnes n'ont été portées à le croire ; elle est, en réalité, fort au-dessous de ce chiffre, et provient en partie d'une augmentation qu'a subie depuis peu dans un grand nombre de quartiers de la Jamaïque la jauge de la barrique. En effet, au lieu de l'ancienne mesure égale à 17 quintaux, les nouvelles en contiennent 20 et 22, modification qui, pour plusieurs raisons, offre une économie au planteur. Si l'on évalue à 5 pour cent seulement l'effet de cette innovation, la différence ci-dessus tombe de 8,466 à 5,171 ; et ce chiffre se trouve encore affaibli par une autre considération, c'est que la liberté a prodigieusement augmenté la consommation du sucre parmi le peuple de la Jamaïque,

et, par conséquent, la vente de cette denrée dans l'intérieur même de la colonie.

Le café ne présente pas, à beaucoup près, un résultat aussi favorable; voici l'extrait du même rapport :

	Quintaux.
Café, pour l'année finissant le 30 du neuvième mois (sept.) 1838. . .	117,313
— pour l'année finissant le 30 du neuvième mois (sept.) 1839. . .	78,759
Diminution (environ un tiers). . .	38,554

Le café est un produit dont la récolte est toujours sujette à bien des hauts et des bas, et le déficit qui se remarque dans le parallèle des deux années ne dépasse pas, je le crois, celui qui a eu lieu plus d'une fois à d'autres époques. Ce qu'il faut aussi que l'on se rappelle, c'est que le bénéfice du planteur peut s'être accru, tant sur le sucre que sur le café, par la diminution des frais d'exploitation, même lorsque les produits ont été moins forts. Il faut enfin accorder qu'il était impossible que le passage d'un système à un autre n'occasionnât pas une baisse considérable dans la production de ces deux articles. A l'égard de l'année 1840, l'attente générale est que le café se maintiendra au moins au

même chiffre; mais on appréhende une nouvelle diminution dans la récolte des sucres.

Or, en tant que cet affaiblissement des produits se lie au changement de système, il est évident qu'il faut en chercher la cause dans la diminution correspondante de la quantité de travail. Mais ici se présente la question, et pour ainsi dire, le pivot sur lequel tourne toute cette discussion : D'où vient cette diminution de la quantité de travail? Je réponds sans hésitation, mais sans réserve aucune : Elle vient *principalement* de causes qui se rattachent par leur nature à l'esclavage, et nullement à la liberté. Cette diminution est en grande partie le résultat de ces tentatives impolitiques dont le but évident est de maintenir le travail forcé, tentatives qui ont dégoûté, rebuté la population des campagnes, et amené sur tant d'habitations la désertion des travailleurs.

Une circonstance consolante, c'est que la masse des plantations et des autres travaux préparatoires exécutés sur les habitations, durant l'automne de 1839, a été beaucoup plus considérable, d'après tous les rapports, que dans l'automne précédent, 1838. On ne peut qu'y voir l'effet d'une meilleure intelligence entre le planteur et les paysans; et il en doit résulter immanquablement, si toutes les autres circonstances sont

également favorables, une augmentation considérable dans les produits de 1841. On m'a parlé, toutefois, d'une circonstance qui pourrait seule s'opposer à la réalisation de ces calculs, relativement au sucre; c'est que, sous l'ancien système, la culture de la canne était forcément imposée à certaines habitations qui, en raison de leur situation et d'autres conditions, n'y étaient nullement propres; ces plantations donnaient un revenu aux agents locaux, mais elles ne rapportaient que fort peu de chose aux propriétaires, ou même leur occasionnaient une perte réelle: or, il est assez vraisemblable que sous le nouveau régime qui ramène toutes choses à leur niveau naturel, la culture du sucre finira par cesser entièrement.

En attendant, les importations augmentent rapidement; le commerce devient de plus en plus actif; les villes s'agrandissent; de nouveaux villages s'élèvent de toutes parts; la valeur des propriétés augmente, les habitations mieux dirigées rapportent davantage, les frais d'exploitation diminuent, on adopte des procédés plus expéditifs, on cultive les provisions sur une plus grande échelle que jamais, et la classe ouvrière, partout où elle est convenablement traitée, est active, contente, et s'enrichit graduellement; et ce qui mérite surtout d'être remarqué, l'édu-

cation fait des progrès journaliers ; les mœurs s'améliorent, le crime disparaît dans un grand nombre de quartiers, et le christianisme, plus fort qu'en aucun temps, assure et étend son empire sur la masse de la population. Que l'on renonce à toute tentative pour arrêter ou retarder la marche de la justice et de l'humanité; que l'on écarte tous les obstacles qui s'opposent à l'action franche et entière de la liberté, et bientôt on verra la prospérité de la Jamaïque, bouton naissant encore, mais déjà odorant et vigoureux, s'épanouir en une riche et noble fleur.

Dans l'après-midi, nous nous trouvâmes à la table du gouverneur, avec la plupart des premiers fonctionnaires de la colonie : le principal juge, l'évêque, l'avocat général, le procureur général, le secrétaire colonial, plusieurs membres du conseil, etc. Le gouverneur avait eu la bonté de nous inviter à cette réunion, et nous crûmes de notre devoir de ne point nous en excuser. Il est impossible d'être accueillis d'une manière plus amicale que nous le fûmes par toutes les personnes présentes. Le dîner fut servi avec élégance, quoique sans folle prodigalité; tout le monde s'y maintint dans les bornes de la tempérance, et la raison et l'enjouement présidèrent à la conversation. Il était nuit quand

nous nous retirâmes, pénétrés de tous les sentiments de l'amitié chrétienne pour tous ceux avec qui nous venions de passer ces agréables moments. Puissent-ils ne jamais oublier que pour les hommes publics, non moins que pour les particuliers, l'équité est la seule garantie de la sûreté et de la paix!

Le jour suivant nous retournâmes à Kingston, où nous trouvâmes nos nombreux amis qui arrivaient de Sainte-Croix, et avec eux Miguel Cabrera de Navares, gouverneur de Madrid, qui avait été chargé dernièrement de reviser, en qualité de commissaire de la reine d'Espagne, les lois municipales des colonies espagnoles des Indes occidentales. Nos amis l'avaient pris à Porto-Rico, dans la vue de lui procurer un passage pour la Havane, circonstance qui ne fut pas pour moi-même d'une importance médiocre. En effet, le consul d'Espagne à Kingston, tout plein de ces terreurs si naturelles aux partisans de l'esclavage, avait répondu par un refus positif à ma demande d'un passe-port pour Cuba, et se disposait même à adresser au capitaine général de cette colonie une lettre dans laquelle il me signalait comme président de la société abolitioniste; mais grâce à la recommandation de notre ami Cabrera, il se décida à modifier cette lettre, et ce fut même à son influence per-

sonnelle que je dus plus tard de débarquer tranquillement à Cuba et d'y être bien reçu. Ici nous eûmes encore occasion de reconnaître cette main protectrice de notre Père céleste qui prévient tous les besoins de ceux qui n'ont d'autre désir que de le servir.

L'impression d'une petite brochure adressée aux planteurs m'occupa quelque temps à Kingston ; elle était intitulée : *La réconciliation recommandée à tous les partis de la Jamaïque*, et avait pour but de démontrer l'identité absolue qui existe aujourd'hui entre les intérêts des planteurs, et des travailleurs et des abolitionistes, et de les inviter à se réunir tous, d'âme et de corps, en donnant pour base à ce rapprochement, des principes équitables et salutaires, et à travailler de concert à la prospérité de cette noble colonie. Nous avons eu depuis la douce satisfaction d'apprendre que cet appel à la concorde avait été bien accueilli de tous les partis.

Le dernier jour que nous passâmes à la Jamaïque, 29 du troisième mois (mars), se trouvait le premier de la semaine. Un jour sur sept, exclusivement consacré au repos et au culte, est un privilége précieux et cher à tout véritable chrétien. Nous sentions combien il y avait de douceur pour nous-mêmes, et quel besoin nous avions de perdre de vue, pendant quelques heures,

tout intérêt temporel, toute sollicitude terrestre, quelle qu'en fût l'importance, pour nous réunir encore une fois avec les hommes nos frères, et nous approcher en esprit de la source de tout bien. Nous tînmes donc notre assemblée du matin dans une chapelle des baptistes ; la congrégation, principalement composée de noirs, y apporta le plus sérieux recueillement ; et au moment où le tableau des malheurs de l'Afrique fut déroulé devant leurs yeux, il fut aisé de voir que ce sujet excitait dans leurs cœurs la plus profonde émotion. La plupart des nègres prennent un vif intérêt au bien-être *religieux* de tous ces peuples dont ils tirent leur origine ; et nous avons les plus fortes raisons pour espérer qu'avant peu on verra des missionnaires noirs partir des Indes occidentales pour aller répandre l'évangile de Christ parmi ces nations africaines ensevelies aujourd'hui dans les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance. Cet esprit d'amour et de zèle qui s'est éveillé chez eux, en faveur de leurs ancêtres, est une des plus précieuses bénédictions qui ont accompagné leur émancipation.

Nous nous réunîmes de nouveau l'après-midi dans la salle des Wesleyens, où nous trouvâmes une nombreuse affluence de personnes de tout rang et de toute classe, et, après avoir encore

une fois appelé leur attention sur ces principes fondamentaux dont le maintien fait de la véritable église de Christ, quels que soient le nom, le pays et la couleur de ses membres, un *seul* corps, nous dîmes un dernier et solennel adieu à la Jamaïque et à ses habitants. Le lendemain matin, nous prîmes congé de nos amis anglais établis dans la colonie, nous nous rendîmes à bord du *Whitmore*, et aussitôt que le vent et la marée le permirent, nous fîmes voile pour la Havane.

Je suis avec respect, etc.

LETTRE XII.

PARALLÈLE.

Providence, R. I. le 29 du 6e mois (juin) 1840.

MON CHER AMI,

Je touche au terme de mon récit sur les Antilles anglaises, et avant de le clore, je crois devoir récapituler et concentrer dans un plus petit espace les points principaux de mon sujet, en les rangeant sous autant de propositions distinctes.

I. *Les nègres émancipés travaillent de bonne volonté et même avec zèle sur les habitations de leurs anciens maîtres.* J'ose me flatter que, sur ce point, mes précédentes lettres contiennent des preuves claires, incontestables et qui ne laissent rien à désirer. Rappelle-toi, je te prie, les détails relatifs à Tortola, et surtout le témoignage du président Isaacs, qui a quinze cents travailleurs sous ses ordres; rappelle-toi ce que je t'ai dit de Saint-Christophe, ce séjour de l'activité et de la prospérité; de Névis et de Montserrat, dont les rapports officiels parlent en termes si encourageants, si consolants; d'Antigoa, où, après six années d'essai de la liberté, la production du sucre s'est considérablement accrue, où plusieurs habitations dont les travaux avaient cessé sous l'esclavage, sont de nouveau en pleine culture, et où les terres, auparavant accablées d'hypothèques, en sont affranchies aujourd'hui; de la Dominique enfin, où, malgré le défaut de culture morale, et une immense quantité de terres restées à l'état sauvage, bien que naturellement fertiles, les gens de la campagne travaillent sur leurs anciennes habitations, avec autant de tranquillité et de zèle qu'à Antigoa même. Un examen attentif, une juste appréciation des choses à la Jamaïque, prouveront aussi que cette île ne fait nullement exception

au résultat général. On y voit en effet que partout où les nègres sont traités avec *justice*, avec *bonté*, avec *sagesse*, ils travaillent aussi bien qu'on peut le désirer sur les propriétés de leurs anciens maîtres, et que les exemples du contraire ne peuvent être attribués qu'à des causes qui se rattachent à l'esclavage et nullement au régime de la liberté. S'il y a des nègres qui refusent de travailler sur les habitations de leurs ci-devant maîtres, qu'on se garde bien de voir dans ce refus un indice de fainéantise; car, en général ces mêmes hommes montrent la plus grande activité à cultiver leurs jardins, à exercer divers métiers, à brûler de la chaux, à pêcher, et dans d'autres genres d'industrie nouveaux, mais également profitables à eux-mêmes et à la société. Indépendamment de tout ceci, on voit élever des murailles en pierres, construire de nouvelles maisons, défricher et nettoyer des pâtures, creuser des fossés, dessécher des prairies, percer et macadamiser des routes, former des magasins; et partout surgissent de nouveaux villages : toutes opérations qu'on aurait vainement tentées sous le régime de l'esclavage, et dont la pensée même eût été une folie. La fainéantise, disait-on autrefois, est dans la nature même du nègre; jamais le nègre ne travaillera, s'il n'y est forcé : faux préjugé dont on est forcé

de se défaire aujourd'hui et que l'expérience a pour jamais confondu.

Si l'on considère dans son ensemble cette même population noire, on trouvera qu'elle fournit, dans tous les genres, une proportion réellement active, plus considérable sous le régime de la liberté que sous l'esclavage, et que chaque individu de cette proportion active fait plus d'ouvrage, terme moyen, qu'avant l'émancipation. Ainsi la somme totale de travail obtenue par le seul stimulant d'un juste salaire surpasse de beaucoup celle que l'on se procurait précédemment par la terreur du fouet. Et quand je parle du stimulant des salaires, je le prends sous son mode le plus efficace, c'est-à-dire, le payement aux pièces ou à la tâche. Nos paysans du comté de Norfolk, en Angleterre, nous offrent un spécimen exact du parti que l'on peut tirer, dans un climat d'une température peu élevée, du travail payé à la journée. Or, mes observations personnelles m'ont amené à conclure qu'un nègre libre des Antilles, payé à la journée, ne fera guère, en général, que les *trois quarts* environ du travail qu'on appellerait dans le Norfolk une bonne journée; mais employez ou payez ce nègre aux pièces ou à l'entreprise, et bientôt il égalera, si même il ne dépasse, le taux de travail quotidien d'un paysan du Norfolk. J'ai tout lieu de

croire que c'était le travail à la tâche ou à l'entreprise qu'avait en vue l'un des magistrats les plus éclairés de Saint-Christophe, quand il me disait du ton de la conviction la plus intime : « Oui, promettez-leur, assurez-leur un juste salaire, et vous serez étonné de la quantité d'ouvrage que vous tirerez des nègres. »

II. Une plus grande somme de travail offerte au marché a pour conséquence naturelle de diminuer le prix du travail. C'est ce qui arrive à la Jamaïque, ainsi que le démontrent très-clairement les épreuves faites par A. B. et ses amis, sur la paroisse de Manchester. Dans les diverses îles que nous avons visitées, les planteurs se trouvent pécuniairement soulagés d'une manière très-sensible, depuis qu'ils n'ont plus à leur charge la portion improductive des esclaves qu'une cause ou une autre réduisait à l'incapacité. Dans quelques cas, cette économie est égale à la moitié des frais d'exploitation de l'ancien régime. Un planteur qui avait trois cents esclaves auxquels il était forcé de fournir la nourriture, le vêtement, le coucher, les ustensiles de ménage et les secours de la médecine, sans compter ici les blancs qu'il était obligé d'employer, l'achat des fouets et l'entretien des cachots, ce planteur se trouve aujourd'hui affranchi de toutes ces charges; au lieu de tous

ces frais, il n'a plus à payer que cent travailleurs libres, et bientôt, au moyen des ouvrages à l'entreprise, grâce aux machines et à des procédés plus expéditifs, ce nombre pourra se réduire à soixante ou soixante-dix. Ainsi, dans son compte d'exploitation, se trouve réduit le côté du *debet*, presque autant que les soucis et les tribulations auxquels il était en proie. Qu'on se souvienne ici de cette déclaration de A. B. : « qu'eu égard au bénéfice, il aimait mieux ne faire que soixante tierçons de café sous la liberté, que cent vingt sous le régime de l'esclavage. »

Il est vrai de dire, quant aux frais qu'entraîne l'entretien des esclaves, que des différences considérables résultent et de la situation particulière des habitations, et même de celle des diverses colonies; et, dans le parallèle dont il s'agit maintenant entre l'esclavage et la liberté, le chiffre de ces frais doit aussi varier en raison de ces différences. Aussi nous sommes-nous abstenus de mettre en ligne de compte et les intérêts des capitaux employés à l'achat des esclaves, et la perte résultant de l'excès des décès sur les naissances, deux éléments qui, dans l'inventaire d'un propriétaire d'esclaves aux Antilles, en supposant cet inventaire fait avec soin et de bonne foi, enflaient le côté du passif de nombreux articles peu propres à le rassurer sur sa

situation ; mais que l'on fasse entrer ces articles dans le calcul, et l'on verra que l'économie qui résulte du régime de la liberté est incontestable, constante, et, dans beaucoup de cas, très-considérable.

III. L'exactitude d'une division se prouve par une opération diamétralement opposée, par une multiplication. C'est par un procédé absolument semblable que nous prouvons la vérité des deux propositions qui précèdent, c'est-à-dire, par un fait qui se développe aujourd'hui graduellement, mais dont les progrès sont infaillibles, savoir, que *la valeur des biens-fonds a haussé et hausse encore* dans les îles que nous avons visitées. Dans les villes, l'amélioration et l'accroissement de valeur des propriétés sont vraiment extraordinaires. Dans les campagnes, la valeur des esclaves, pour ne rien dire de plus, a déjà passé à la terre. Qu'on se rappelle ici la déclaration de notre ami de Saint-Christophe, qui avait, avant l'émancipation, payé 2,000 livres sterling une habitation qu'il ne donnerait pas aujourd'hui pour 6,000; et celle de notre ami de la Jamaïque qui vendit l'habitation G..... au prix de 1,500 livres sterling, et affirme qu'elle en vaut maintenant 10,000. Je désire qu'il soit bien entendu toutefois que ce parallèle ne s'applique point à ce vieux temps de l'esclavage où les terres

des Antilles étaient arrivées au maximum de leur production, et où les esclaves eux-mêmes avaient une valeur analogue à cet état de choses, mais à ces jours de découragement et d'alarmes qui précédèrent l'acte d'émancipation. Tout ce que je prétends établir, c'est que, dans les colonies anglaises, le fond sur lequel repose la propriété en terres a été sondé, que la solidité en a été reconnue, que déjà cette propriété a éprouvé un mouvement de hausse très-considérable, et que la marche ascendante qu'elle a prise ne peut manquer de persister jusqu'à ce qu'elle ait atteint le maximum de son ancienne valeur. Une des circonstances qui ont le plus contribué à en amener la dépréciation, ce sont les hauts cris que poussaient les individus intéressés à en faire tomber la valeur, et l'empressement de ces mêmes individus à en acheter, la ramène aujourd'hui à son légitime et véritable niveau. Qu'on se souvienne aussi de ce vieux propriétaire d'Antigoa, qui ne cesse de déplorer les effets de la liberté, et *en même temps d'acheter des terres* (1).

(1) Extrait d'une lettre de Démérara, le 1er août 1840 :

« Hier, aux enchères publiques et à un an de crédit, ont été vendues les plantations Montrose et Ogle, sur la côte est de Démérara; la première a été adjugée à sir Michael Burk, pour 38,000 l. st., et la seconde pour 26,500 à la maison

IV. *Le bien-être matériel de la population ouvrière, sous la liberté, est décuple de ce qu'il était auparavant.* En avançant cette assertion, je ne prétends pas faire entendre qu'il n'y eût, sous l'esclavage, aucune sorte de bien-être pour les noirs. Certes, il y avait des habitations où ils étaient bien nourris, bien vêtus, et traités, sous d'autres rapports, avec beaucoup de bonté. Leurs jardins étaient souvent assez étendus; les nécessiteux et les malades étaient soignés avec les autres; les secours de la médecine ne leur manquaient pas, et plusieurs même trouvaient moyen de faire quelques économies; mais d'un

George Anderson et Ce. Ce sont là des prix très-élevés, aussi élevés, si ce n'est même plus élevés que ceux qu'on aurait pu obtenir il y a dix ans, et qui prouvent que les planteurs résidants et les négociants sont bien loin de croire sérieusement que l'émancipation ait ruiné leurs propriétés dans cette colonie, à quelque point qu'ils puissent s'imaginer qu'il est pour eux d'une bonne politique de le soutenir. M. Retemeyer, fondé de pouvoirs de la plantation Herstelling, a adressé aux travailleurs employés sur cette propriété, dont il a été depuis vingt ans sans interruption le seul administrateur, une lettre dans laquelle il leur dit : « qu'il est parfaitement satisfait de leur conduite. » Ses récoltes sont, en moyenne, aussi abondantes qu'au temps de l'esclavage. Les derniers dividendes de notre banque étaient de 8 pour cent par an, et le fonds de réserve est considérable. »

autre côté, j'ai la preuve qu'à partir de l'époque de la liberté absolue, ils ont été, dans quelques colonies, partiellement du moins, assujettis à mille vexations et à une oppression systématique; que dans d'autres les salaires sont trop bas, que les pauvres et les malades ne sont pas toujours soignés comme ils devraient l'être, et enfin que, dans beaucoup de cas, on leur a retiré les secours de la médecine.

Cependant il est vrai de dire qu'à tout prendre, il s'est opéré dans leur état, et dans tout ce qui peut contribuer à leur bien-être physique, une prodigieuse amélioration. D'abord ils ne sont plus sous le poids douloureux d'une perpétuelle contrainte; ils jouissent du plaisir de l'indépendance; le fouet, les cachots, le moulin de force, tous ces instruments de torture ont disparu : ensuite leurs vêtements et leur nourriture sont infiniment meilleurs que sous l'esclavage. Le fabricant de bas, le drapier, le tailleur, le cordonnier et l'épicier les comptent aujourd'hui au nombre de leurs pratiques les plus assidues; fait qu'il est impossible de remarquer sans une bien douce satisfaction, et dont l'accroissement des importations, accroissement considérable, presque du double, nous fournit à la fois la preuve incontestable et l'heureuse conséquence. Tous mangent aujourd'hui du pain

et de la viande, et nous rappellent ainsi ce que nous avons dit de la propreté et de la décence de leur tenue, dans nos réunions, de l'élégance de leurs habits de mariage, de cette immense consommation d'œufs dans leurs repas de noces, du vin dont ils ont une petite provision dans leurs chaumières, et qu'ils offrent au voyageur fatigué, de leurs bottes et de leurs souliers qu'ils craignent tant de salir dans la boue, des mulets et des chevaux qu'ils montaient pour se rendre à nos chapelles, de leurs dîners à pique-nique, de ces banquets où préside la tempérance, et consacrés à célébrer leur liberté reconquise. Qu'on se rappelle surtout leurs petites propriétés si bien cultivées, si riantes, et cette lente, graduelle, mais incessante accumulation de richesse. Partout où ils sont convenablement traités, les travailleurs de la Jamaïque sont déjà dans une situation beaucoup plus heureuse. Qu'on leur apprenne à améliorer la construction, les distribution et l'ameublement de leurs chaumières, à préférer aux articles de luxe et d'ostentation tous ceux qui contribuent à un solide bien-être et aux véritables jouissances domestiques, et bientôt l'on cherchera vainement dans quelque contrée de l'Europe que ce puisse être, une population villageoise plus heureuse que les anciens esclaves.

V. Enfin, *l'amélioration morale et religieuse*

des nègres, sous la liberté, égale et même surpasse leurs progrès dans le bien-être. A ce chef se rattachent trois points qui méritent une place marquée dans notre souvenir et dans la relation de notre voyage : le premier est l'accroissement rapide et le vaste développement de l'éducation élémentaire et religieuse ; de tous les côtés se multiplient les écoles pour les enfants, pour les jeunes gens et pour les adultes ; le second est la diminution graduelle et bien prononcée du nombre des crimes, diminution qui, dans plusieurs quartiers de la campagne, équivaut presque à une extinction totale ; le troisième est l'heureuse révolution qui a presque partout substitué des mariages réguliers à l'usage général et presque universel d'un déplorable concubinage. « Le concubinage, dit le docteur Stéwart, dans une lettre qu'il m'adresse, cette pratique presque universelle des gens de couleur, a entièrement disparu parmi eux : il n'y a pas aujourd'hui une seule jeune femme de couleur qui ait la pensée de s'engager dans cette espèce de relations. » Il y a plus : cette amélioration morale des noirs se reflète sur la population blanche ; on voit, peu à peu, les inspecteurs, les gérants et autres, renoncer à ce commerce criminel, et contracter des mariages respectables. Mais si les trois points dont nous venons de

parler sont d'une haute et incontestable importance, il en est un quatrième, qui les renferme à la fois et pèse plus qu'eux tous dans la balance; c'est la diffusion du christianisme vital. Je sais que l'alarme était grande, surtout dans ce pays, au sujet de l'émancipation; on craignait que les nègres, affranchis des liens de l'esclavage, n'eussent rien de plus pressé que de laisser là tout à la fois leurs maîtres et leurs ministres. Mais la liberté est venue, et non-seulement ils n'ont point abandonné leurs maîtres, mais leurs instituteurs religieux leur sont devenus plus chers que jamais. A l'ombre de la liberté, les églises et les lieux de réunions pieuses se sont multipliés et agrandis; ils ont été fréquentés avec plus de régularité et de dévotion; dans beaucoup de cas, les congrégations se sont élevées à plus du double; la conversion des âmes surtout, nous sommes fondés à le croire, a pris une extension inconnue auparavant dans ces colonies. Sous le point de vue religieux, ainsi que je l'ai déjà fait entendre plus haut, il est très-vrai que, dans beaucoup de localités, « le désert a commencé à fleurir comme une rose. » « Au lieu du buisson *a crû* le sapin, et au lieu de l'épine *a crû* le myrte. » (Ez. LV. 15.)

A Washington, dans nos entretiens avec les

notabilités intellectuelles de votre pays, nous nous bornions, à peu de chose près, à exposer dans un simple récit, les effets de la liberté aux Indes occidentales, et nous leur laissions à en tirer les conséquences. Mais maintenant encore, cher ami, dans le calme de la retraite, loin de toute personne ayant part à l'autorité publique, et abandonné à mes propres réflexions, je sens que je puis, sans inconvenance, m'étendre un peu plus loin. J'appellerai donc ton attention sur un *parallèle* présenté avec simplicité et clarté, et tout de pratique et d'expérience.

Je puis me flatter d'avoir acquis quelque connaissance des États à esclaves de l'Amérique septentrionale; j'ai passé plusieurs semaines pleines d'intérêt dans le Maryland, dans la Virginie et dans la Caroline du Nord; j'ai fait aussi quelque séjour dans la Géorgie et dans la Caroline du Sud, et bien que je me renfermasse strictement dans mes fonctions de ministre de l'Évangile, j'avais les oreilles et les yeux ouverts sur tout ce qui concernait l'esclavage. Je prendrai donc la liberté de te soumettre le résultat de mes recherches et de mes observations dans les États à esclaves de ta république, eu égard aux cinq points dont je viens de parler. Ce sont premièrement la quantité de travail obtenue sous l'esclavage; secondement, les frais compa-

ratifs de ce système; troisièmement, ses effets sur la valeur des propriétés; quatrièmement, le bien-être de la population ouvrière; et enfin, l'état actuel des choses, par rapport à la morale et à la religion. Examinons successivement ces différentes questions.

I. La quantité de travail. — Plus d'une fois j'ai eu occasion d'observer les esclaves de la Virginie et des Carolines, pendant qu'ils travaillaient dans les champs, sous les yeux d'un inspecteur blanc, et jamais je n'ai pu croire que l'ouvrage qu'on obtenait d'eux pût être comparé pour la quantité à celui des ouvriers libres; les pauvres gens travaillaient mollement, sans activité, sans énergie, et l'inspecteur lui-même les regardait dans une inaction complète. Dans la Caroline du Sud en particulier, je pris quelques informations, et j'eus lieu de me convaincre que le travail fourni par les esclaves était encore au-dessous de l'idée que je m'en étais faite. J'appris que la portion active des esclaves, sur une habitation quelconque, et dans aucun temps donné, n'est plus considérable aux États-Unis que dans les colonies des Indes occidentales; il y a les vieillards, les infirmes, les malades, et ceux qui se le disent, les mères qui ont des nourrissons, de nombreux enfants, etc. Tous ces individus composent le fonds impro-

ductif d'une habitation, et ne laissent à l'activité réelle qu'un *tiers* environ de la population noire. Or, la partie véritablement agissante n'est poussée au travail que par le seul aiguillon de la contrainte, c'est-à-dire par le fouet, et jamais la contrainte n'arrachera à des esclaves même une moyenne satisfaisante de travail *continu;* ils n'en auront ni la *volonté*, ni la *puissance;* l'exiger d'eux serait exiger une chose contraire aux lois de la nature, à la constitution, non-seulement du nègre, mais de l'homme en général. Il en résulte que beaucoup de planteurs de coton et de riz de la Géorgie et de la Caroline du Sud se contentent d'imposer à leurs nègres le travail d'une demi-journée : ils ont fini leur tâche à midi, à une heure, à deux heures, et ils sont, le reste du jour, abandonnés à eux-mêmes. J'accorderai, si l'on veut, que ce régime fait honneur à l'humanité et à la bienveillance de leurs maîtres, malgré la crainte dont je ne puis me défendre, que cette indulgence ne soit sujette à plus d'une affligeante exception; ce qu'il y a de positif, c'est qu'à moins d'une excessive rigueur, l'esclave ne peut faire plus ou beaucoup plus d'ouvrage qu'il n'en fait aujourd'hui. Le forcer à fournir la tâche d'un homme libre, c'est le condamner à une mort certaine; quoiqu'il soit vrai de dire qu'une mort plus ou moins préma-

turée est bien souvent l'effet infaillible de l'esclavage. Le recours à la force brutale pour exiger une somme de travail qui dépasse la portée naturelle des travailleurs, et un excès de mortalité proportionnel, c'était là autrefois un état de choses ordinaire dans les Antilles anglaises; Cuba en offre aujourd'hui l'effrayante preuve, et il n'est pas douteux qu'on n'en trouvât encore de nombreux exemples dans les États à esclaves de l'Amérique septentrionale, principalement dans ceux où règne *la pratique d'importer continuellement de nouveaux esclaves pris dans d'autres parties de l'Union, et d'avoir sans cesse recours à ces espèces de levées, à mesure que le besoin s'en fait sentir.* Mais je n'ai en vue dans toute cette discussion qu'une classe de propriétaires plus estimables et plus humains, qui ne tirent pas et ne veulent pas tirer de leurs esclaves une quantité de travail dépassant ce qui est compatible avec la conservation de leur santé et de leur vigueur. Ceux-là, j'en suis sûr, avoueront volontiers qu'un esclave, mû par la contrainte, ne fait pas et ne peut faire plus de la moitié du travail que fournirait un travailleur libre, excité seulement par l'appât d'un salaire raisonnable. Partout où le seul aiguillon du travail qui ait cours sous l'esclavage, c'est-à-dire le fouet, partout où ce déplorable moyen est écarté,

le poids du travail s'allége en proportion. J'aime à croire que les esclaves de mon ami Isaac E. Holmes, membre du congrès pour Charleston, de cet homme excellent qui craindrait de faire souffrir un insecte, s'il pouvait l'éviter, vivent tranquilles et heureux. Puissent-ils jouir de ce privilége, jusqu'au jour où ils obtiendront leur affranchissement définitif! Il paraît donc que le travail qu'on obtient d'une troupe de 300 esclaves, dans vos États du midi, ne peut, dans beaucoup de cas, être évalué à une quantité supérieure à celle que fournirait, dans une journée bien employée, le sixième de ce nombre, composé d'hommes libres, c'est-à-dire, 50 travailleurs seulement.

Ce qui était vrai au temps de Pline le naturaliste n'est pas moins incontestable aujourd'hui. « C'est, dit cet ancien auteur, c'est la plus mauvaise de toutes les spéculations que d'employer des esclaves à la culture des terres; car tout est mal fait par des hommes au désespoir (1). »

Il n'en faut pas moins subvenir aux frais d'entretien de ces trois cents esclaves; et ces frais sont, dans vos États, bien plus considérables qu'ils ne l'étaient aux Indes occidentales. Tout

(1) Coli rura ab ergastulis pessimum est, et quidquid agitur a desperantibus, l. XVIII.

récemment, pendant mon voyage dans la Caroline du Sud, je n'ai pu, sans étonnement, m'entendre dire que l'entretien d'un esclave, sur les habitations où les esclaves sont libéralement traités, ne va pas à moins de 50 dollars par an. Trois cents esclaves, à 50 dollars, coûtent donc annuellement 15,000 dollars, ou, en les mettant au taux plus bas de 30 dollars, pour ne rien exagérer, il en résulte une dépense de 9,000 d. Mais ces 300 esclaves représentent un capital énorme; encore aujourd'hui, en effet, à Savannah et à Charleston, un bon esclave mâle coûte 1,000 dollars, et va même quelquefois jusqu'à 1,500. Prenons 500 comme prix moyen des hommes, des femmes et des enfants, et ces 300 esclaves représenteront un capital de 150,000 dollars, dont l'intérêt à 6 pour cent est de 9,000; et en y ajoutant l'autre somme de 9,000 dollars pour leur entretien, on a chaque année un article de débit véritablement effrayant à faire figurer au compte des profits et pertes d'un propriétaire. Le haut prix du coton, du riz et du sucre, peut, pendant un temps, couvrir et au delà cet article; mais il est ruineux de sa nature et doit, presque infailliblement, amener une déconfiture. Donnez au contraire à 50 travailleurs libres 2 dollars 50 cents de gages par semaine, et faites-leur payer aussi par semaine

un demi-dollar pour leur loyer, et vous aurez pour résultat (déduction faite de quinze jours de fêtes par an) la dépense annuelle comparative de 5,000 dollars. Mais indépendamment de ce calcul de chiffres, il est une autre considération accessoire, mais non moins rigoureusement vraie, et qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que l'extravagance est l'inséparable compagne de l'esclavage; quelles que puissent être, à cet égard, les exceptions particulières, sa tendance générale est d'engendrer chez tout ce qui possède ou gouverne des esclaves, ces habitudes d'indolence et de prodigalité qui, comme tu ne peux manquer de l'avoir observé, ont accéléré la chute de plus d'une famille respectable, de plus d'un magnifique établissement.

III. Valeur des terres. — Si d'une part la hausse qui s'est manifestée dans la valeur des propriétés *prouve* les heureux effets de la liberté aux Indes occidentales, je crois qu'on ne pourra s'empêcher de convenir, d'une autre part, que la *preuve* de tendances désastreuses de l'esclavage doit sauter aux yeux de l'observateur le plus superficiel qui traverse le Maryland, la Virginie, les deux Carolines et la Géorgie. Là, des milliers d'acres, jadis cultivées et couvertes des plus riches récoltes, se sont changées en déserts sous le contact mortel, sous l'influence paralysante du tra-

vail des esclaves; et ce ne sont pas ces déserts des anciens temps, où la nature déployait toute l'exubérance de sa fécondité, mais des déserts sans fertilité pour le présent, et sans espérance pour l'avenir. Les propriétés dont je veux parler, et dont le triste aspect t'est sans doute familier à toi-même, étaient autrefois d'une valeur considérable; aujourd'hui (malgré la règle générale que le prix de la terre augmente à mesure qu'une nation prospère et se multiplie), ces propriétés sont tombées à rien ou à peu près. Le changement en pire dans l'aspect du pays est assez sensible, même pour le voyageur qui ne fait que passer la ligne qui sépare la Pensylvanie du Maryland; mais j'ai ouï dire qu'il est encore plus frappant pour celui qui traverse la rivière à partir de l'État d'Ohio, pour entrer sur le territoire de ton État de Kentucky. Sur les deux rives de ce magnifique fleuve le sol est d'une égale fertilité; mais tandis que tout est florissant et prospère sur la rive qu'habite la liberté, celle sur laquelle pèse l'esclavage offre, dit-on, des symptômes évidents d'abandon et de décadence.

Je crois que la valeur pécuniaire des terres dépend de plusieurs causes différentes; que cette valeur hausse, lorsque le désert se couvre d'établissements et que la population augmente, comme le long des fertiles rives du Mississipi. Je

n'ignore pas non plus que la richesse d'un pays d'alluvion, tel que la Louisiane, et de fréquentes inondations, comme celles des rivières de la Caroline du Sud, peuvent réagir longtemps contre les causes qui, sans cela, amèneraient la décadence et la ruine. Mais c'est le privilége d'un homme d'État philosophe, quand il étudie les diverses statistiques de son pays, d'analyser et de classer les causes et les effets; une chose donc qui, j'en suis sûr, n'a point échappé à ta perspicacité, c'est que le travail des esclaves, considéré dans son caractère propre et distinct, et abstraction faite de circonstances avec lesquelles il n'a aucune connexité nécessaire, a pour tendance uniforme l'épuisement et la dépréciation du sol. C'est là aussi une conséquence qui est dans l'ordre de la nature; mais n'oublions pas que l'ordre de la nature n'est qu'une exécution de la volonté de Dieu lui-même : « Il change une terre fertile en un aride désert, à cause de la méchanceté de ceux qui y demeurent. »

IV. Bien-être des noirs. — Rien de plus éloigné de ma pensée que d'entasser accusation sur accusation contre les propriétaires d'esclaves des États du Sud. J'ai trouvé chez tous ceux avec qui j'ai été en relation des qualités aimables et bienveillantes, et je me plais à rendre ici témoignage à la bonté et aux égards avec lesquels ils

traitent leurs esclaves. J'entre parfaitement dans les sentiments de fidélité et d'affection d'un de tes propres esclaves, de ce Charles qui, étant au Canada, et maître de profiter de la permission que tu lui donnais toi-même de s'échapper sur les ailes de la liberté, assurait que, dût-on lui faire présent du Canada tout entier, jamais il ne quitterait son maître. Cependant, si j'eusse été avec vous, lorsque cette conversation eut lieu, peut-être lui eus-je dit, dans le langage de saint Paul : « Si tu peux être mis en liberté, profites-en; profite de l'occasion, élève-toi au rang et à la condition qu'une bienfaisante providence daigne t'offrir. « Et ce conseil, je l'eusse fondé sur l'intime conviction *qu'à la longue* un homme ne peut rien gagner en bien-être, à vivre sous le joug d'un pouvoir illégitime et arbitraire. Ou je suis bien trompé, ou, en pareil cas, le bonheur n'est qu'une rare exception; la règle générale, c'est la misère. L'ignorance de sa propre nature et de la destinée de l'homme est, suivant moi, le seul état dans lequel un esclave puisse jouir d'un *bien-être permanent.* Mais ce qui n'est que trop avéré, ce qu'on ne saurait contester, ce sont les atteintes portées à ce bien-être si difficile et si rare, auxquelles sont en butte les esclaves aux États-Unis. La manière dont ils sont traités, en ce qui concerne

la nourriture et le vêtement, dépend et dépendra toujours nécessairement, non pas des dispositions du maître seulement, mais de ses *moyens*. Le manque d'argent comptant dans la caisse du propriétaire pèse souvent sur l'esclave d'une manière bien plus dure que le manque de bonté. D'un autre côté, on sait que quelquefois l'insalubrité d'un canton force les maîtres à s'éloigner pendant plusieurs mois de leurs habitations, et qu'alors les esclaves sont abandonnés à la direction d'inspecteurs, hommes malheureusement d'une condition sociale assez basse pour risquer leur vie pour un peu d'argent. Cette circonstance ne doit-elle pas être pour les malheureux livrés à leur direction une source féconde de misères et de souffrances?

Mais, pour présenter dans son véritable jour le sujet qui nous occupe, pour en donner une idée exacte, il me suffira de reproduire des scènes qui se sont passées sous mes yeux. Dans nos courses à travers vos États à esclaves, souvent, j'en conviens, j'ai vu les nègres bien vêtus, bien portants, et pourtant leur aspect, en général, n'avait rien qui annonçât le contentement et le bien-être. Rarement j'ai remarqué chez eux cet air de gaieté, ces physionomies riantes des paysans noirs de la Jamaïque; et il m'est arrivé parfois de les trouver à moitié nus, et,

dans leur manière d'être, tout ce qui dénote la misère et le chagrin. En voyant de nombreuses troupes de noirs marcher à la suite, soit du maître à qui ils appartenaient, soit du marchand qui les avait achetés, pour se rendre à quelque habitation lointaine, les estropiés forcés de suivre le pas de leurs compagnons, et que leur faiblesse faisait boiter; en observant, dans les îles de la Caroline du Sud, une multitude de ces pauvres gens, occupés à éplucher du coton, travaillant comme s'ils eussent été sur le moulin de force, et la sueur dégouttant, ou plutôt tombant, comme une pluie, de tout leur corps, tandis que l'inspecteur était là tranquillement assis, ayant à ses côtés une longue verge armée d'une lanière de cuir de vache; entouré, comme je me suis vu, dans la geôle à nègres de Charleston, d'un grand nombre de noirs, qui y avaient été jetés sans l'application d'aucune loi, sans l'intervention d'aucun magistrat, mais en vertu de la seule volonté de leur maître, ou pour y subir le moulin de force, ou y recevoir le nombre de coups de fouet (le maximum est de quinze) indiqué dans le billet dont ils étaient porteurs; lorsque enfin, dans ce dépôt de Baltimore où toute issue est armée de barres de fer, je visitais les infortunées créatures qu'on avait arrachées, pour les vendre, à leurs fa-

milles et à leurs amis, et que des spéculateurs allaient expédier, comme autant de balles de laine ou de coton, aux extrémités du Sud; ah! certes, quand de pareilles scènes venaient successivement affliger mes regards, il m'était impossible d'avoir une haute idée du *bien-être* de vos nègres esclaves.

Le marché aux esclaves de Charleston se tient, m'a-t-on dit, en pleine rue, sous les murs mêmes de la bourse; c'est là que l'on ose vendre et acheter, sans pudeur aucune, des hommes nos semblables! Quelques propriétaires charitables, il est vrai, refusent de vendre leurs esclaves, dans quelques circonstances que ce puisse être; et beaucoup d'autres se font un devoir de ne les vendre que par familles entières, et sans les condamner à de douloureuses séparations. Mais les lois qui gouvernent la banqueroute et l'exécution des testaments sont étrangères à ces sentiments délicats et tendres; et, quand une habitation vient à se dissoudre, quand on la vend, maris et femmes, pères et mères et enfants, sont souvent livrés, sans égard pour les nœuds qui les lient les uns aux autres, au plus offrant et dernier enchérisseur. Sous la menace continuelle de pareilles douleurs, où peut donc être le solide bonheur de l'esclave de l'Amérique septentrionale? Je reviendrai donc

à mon premier argument : tout homme qui est doué d'assez de raison et d'intelligence pour faire un retour sur *lui-même*, ne pourra jouir d'un bien-être réel, aussi longtemps que la loi le regardera comme la propriété d'un autre homme. Je tiens d'un de vos sénateurs les plus éclairés une anecdote qui s'applique merveilleusement à notre sujet, et qui m'a paru pleine d'instruction. Un ministre méthodiste, partisan de l'esclavage, questionnait un jour, en présence de notre ami, un nègre très-bien élevé, que son maître considérait singulièrement, et à qui il n'épargnait rien de ce qui peut rendre la vie douce. « Vous avez auprès de vous, » lui dit le ministre, « votre femme et vos enfants; vous « êtes bien logé; rien ne vous manque, pour le « vêtement, ni à vous ni à vos enfants; tous les « jours vous vous asseyez à une table bien gar- « nie; vous avez même l'honorable emploi d'ins- « truire vos frères par la prédication; pourquoi « donc désirez-vous si ardemment d'être libre? « Que pouvez-vous donc souhaiter de plus? » — « Monsieur, » répondit le nègre, « je vou- « drais pouvoir, en mettant la main sur mon « cœur, me dire : Cette chair et ces os sont *à* « *moi.* »

V. Morale et religion. — Qu'il y ait, dans les États à esclaves de l'Amérique septentrionale,

bon nombre d'hommes, blancs ou noirs, animés des meilleurs sentiments de morale et de religion, c'est ce que je suis loin de révoquer en doute. C'est un fait dont j'ai été à même de remarquer des indices, ou plutôt des preuves incontestables, dans beaucoup de congrégations, aussi décentes que recueillies, composées à la fois des maîtres et des esclaves, qui venaient en foule assister aux réunions de culte que j'avais annoncées. Loin de moi la pensée de les exclure, les uns ou les autres, du séjour des élus, d'oublier que le christianisme, qui nous est commun, s'applique, sans acception de personnes, à l'homme libre et à celui qui est dans les fers de l'esclavage. Toutefois, à mesure que les propriétaires d'esclaves ouvriront leur esprit et leur cœur aux lumières de la divine vérité, ils finiront par entendre, au-dedans d'eux-mêmes, une voix qui leur dira : « Ne touchez point à ce qui est impur; cessez de faire le mal.» L'exploitation de l'homme est un péché, non pas seulement dans l'abus qu'on en fait, mais dans son essence même, dans sa nature; c'est ce qui n'est que trop évident aux yeux de celui qui en observe les résultats pratiques. Il est deux de ces résultats surtout, qui ne peuvent manquer d'être familiers à un homme d'État américain, et dont je parlerai en peu de mots, parce qu'ils sont

en eux-mêmes plus que suffisants pour prouver ce que j'avance. Le premier est l'excessive licence de mœurs qui domine dans vos États à esclaves, non-seulement parmi les nègres eux-mêmes, mais plus particulièrement encore entre les blancs et les noirs. Là, en effet, l'amalgame effréné des deux races produit ses déplorables effets avec une désolante rapidité, et sous les formes les plus criminelles. Une institution qui mène constamment à une telle fin, sous l'empire de laquelle on voit quelquefois les pères léguer ou vendre leurs propres enfants, doit nécessairement être *en elle-même* un mal moral des plus déplorables. Le second de ces résultats de l'esclavage que je veux signaler ici, c'est l'*ignorance forcée* à laquelle on condamne la race nègre; radicalement mauvais, incurablement mauvais, opposé à la volonté d'un créateur bienfaisant et intelligent, et mortel dans sa tendance morale, doit être un système qui défend à un tiers, à deux tiers de la population d'un État de tremper seulement le bord de ses lèvres à la source de la science, qui frappe toute une génération naissante, une génération nombreuse de ce terrible arrêt : « *Jamais* tu n'apprendras à lire la Bible ! »

Tel est le parallèle que j'avais à tracer entre la liberté des Antilles anglaises et l'esclavage des

États-Unis ; il porte sur cinq points distincts : la quantité de travail, les frais de culture, la valeur des terres, le bien-être du nègre, et enfin l'instruction morale et religieuse. J'ai cherché à éviter toute exagération dans la manière dont j'ai exposé les deux faces de ce parallèle ; et cependant, qui peut nier qu'un poids immense ne fasse pencher la balance du côté de la liberté ? qui peut douter que tous les principes de philosophie et de philanthropie, que tous les principes de justice, non moins que ceux d'une politique éclairée, ne fassent à l'homme d'État américain un devoir de renoncer à la défense de l'esclavage, et de travailler dorénavant au triomphe de la bonne vieille cause de l'*émancipation* ?

Ce n'a pas été une médiocre satisfaction pour nous que de communiquer les détails de notre voyage aux Antilles à un de tes adversaires politiques, pour qui je fais profession d'une sincère et profonde estime, à John C. Calhoun. Il prêta la plus grande attention à notre récit, et quand j'eus fini, il nous déclara non-seulement qu'il en admettait pleinement l'exactitude, mais qu'il était entièrement de notre avis quant aux cinq points, en partie *pécuniaires*, en partie *physiques* et *moraux*, dont nous venons de parler, et aux preuves incontestables dont notre relation abonde sur les heureux effets résultant,

à cet égard, de l'établissement de la liberté. Fixant ensuite sur moi son œil d'aigle, il me pressa de questions sur la situation *politique* de la Jamaïque. Cette espèce d'enquête amena une argumentation rapide et oratoire, par laquelle il chercha à démontrer que si l'émancipation des noirs dans les Antilles anglaises était sans péril pour la population blanche, elle ne devait sa sûreté qu'à la protection du bras puissant de la Grande-Bretagne; suivant lui, les deux races sont tellement distinctes, tellement opposées entre elles, que, sans l'intervention de cette redoutable conciliatrice, il n'y aurait pas d'apparence qu'elles pussent vivre en paix l'une à côté de l'autre, avec des droits égaux et une égale liberté; là où les noirs ont une prépondérance numérique, les blancs seraient accablés; là où les deux nombres se balancent, ce ne seraient que collisions continuelles, luttes interminables; donc, aux États-Unis, les difficultés *politiques* qui s'opposent à l'abolition de l'esclavage sont de tout point insurmontables. Telle fut, si je ne me trompe, la substance de ses raisonnements, que parurent écouter avec autant de plaisir que d'attention plusieurs de ses adhérents du Sud, présents à cette scène. Nous suivîmes nous-mêmes, avec le plus vif intérêt, l'éloquente dissertation de notre ami; c'était une

bonne fortune pour moi que d'entendre John C. Calhoun, et j'annonçai l'intention où j'étais d'essayer de lui répondre, en demandant toutefois le temps de la réflexion. En attendant, je me hasardai à observer en premier lieu, que l'influence politique, lorsqu'elle est basée sur la propriété, n'a, de sa nature, rien que de rassurant, puisque les principes de l'évangile du Christ étaient un remède suffisant contre tous les préjugés de race, de caste ou de couleur.

Depuis ce moment-là, il m'est souvent arrivé de revenir sur les arguments de l'illustre sénateur; je les ai jugés, et j'ai reconnu tout ce qu'ils ont d'essentiellement faux.

D'abord, en ce qui concerne la Jamaïque, le bras puissant du gouvernement britannique était en effet jugé nécessaire pour protéger les blancs, pendant l'esclavage, au temps où les planteurs et leurs familles étaient sur le bord d'un volcan qui pouvait chaque jour produire une explosion générale; et même, malgré cette protection, je crois qu'on peut dire avec vérité que cette explosion aurait éclaté, sans la longanimité extraordinaire, sans l'inépuisable patience de la race nègre. Mais aujourd'hui, sous le régime de la liberté, le volcan est éteint; la plus parfaite sécurité règne parmi les planteurs et leurs familles; ce bras protecteur d'un tiers a cessé

d'être nécessaire, et déjà même il a été retiré en grande partie. Dans toutes les îles que nous avons visitées, nous avons pu nous convaincre que les faibles garnisons qu'on y entretient encore dans un but politique, sont complétement inutiles, et qu'on pourrait, sans le moindre danger, en rappeler jusqu'au dernier soldat; nous ne faisons, sur ce point, que partager l'opinion générale des planteurs eux-mêmes. D'un autre côté, nous ne nous sommes pas aperçus qu'il résultât le plus léger inconvénient des différences physiques des deux races. Nous pouvons assurer que les noirs, loin d'éprouver aucune antipathie pour les blancs, n'ont pour eux que des sentiments de respect, de déférence et d'affection; et l'on voit s'effacer journellement tous les préjugés des blancs contre les noirs. Bien que les mariages entre eux soient encore fort rares, déjà les distinctions de couleur sont oubliées à un point dont on n'aurait pu se flatter. Tous sont maintenant sur le pied d'égalité politique le plus absolu; la mesure d'influence de chaque individu, noir, mulâtre ou blanc, repose, comme il est juste, sur sa légitime et véritable base, c'est-à-dire, sur la propriété, sur le talent, sur l'éducation et sur le caractère; et, comme les nègres acquièrent de plus en plus ces éléments d'influence, leur puissance poli-

tique s'en accroît d'autant; mais cette puissance sera conservatrice et non destructive.

L'état de choses que je viens d'exposer, comme celui où se trouvent aujourd'hui les Antilles anglaises, est, on ne saurait raisonnablement le contester, un état de tranquillité et de sécurité où ne se mêle aucune crainte pour l'avenir; c'est ce dont l'expérience a déjà donné une assez éclatante confirmation, et je ne vois aucune raison solide qui s'oppose à ce qu'il en soit autrement dans les États à esclaves de votre république.

La juxtaposition des deux races existe déjà, c'est un fait accompli, *inévitable;* et ce qui n'est pas moins évident à mes yeux, c'est que le véritable danger de cette juxtaposition gît dans les rapports de l'*esclavage.* Ces rapports sont contre nature; ils sont opposés à l'éternelle loi de justice, et renferment en eux-mêmes des semences de confusion et trouble. Déjà, plus d'une fois, ils ont amené aux États-Unis des insurrections partielles, comme il arrivait assez souvent dans les colonies anglaises des Indes occidentales. Abolissez-les donc de bonne foi; accordez à tous les hommes, de toutes les couleurs, des droits politiques égaux, et qu'en résultera-t-il? que la population tout entière sera soumise à l'influence des principes d'action naturels et légiti-

mes; que chaque homme trouvera sa place, et le niveau qui lui appartient ; que la religion se répandra de plus en plus à l'ombre du drapeau de la liberté, et que partout régneront la tranquillité, l'ordre et la paix. Tel est aujourd'hui le partage des Antilles anglaises, et telle sera, j'en ai l'humble mais ardente espérance, l'heureuse condition de chacun des États qui composent la grande confédération américaine.

Je suis, etc., etc.

LETTRE XIII.

CUBA.

Providence, R. I. le 8 du 7e mois (juill.) 1840.

MON CHER AMI,

Ainsi que je vous l'ai dit dans une de mes précédentes lettres, nous ne tardâmes pas à nous apercevoir, au moment de notre départ de la Jamaïque, que nous étions tombés au milieu de la société la plus agréable et la plus intéressante. Elle se composait du jeune Samuel B. Parsons, un de nos amis de New-York, que nous avions rencontré dans cette dernière île, de vingt-deux autres Américains, dont plusieurs

femmes extrêmement aimables, qui s'en retournaient de Sainte-Croix aux rives de leur patrie, et de notre ami Cabrera, Espagnol qui parlait avec facilité le français et l'anglais, et avec qui nous avions le plaisir de causer dans ces deux langues. C'est un homme qui réunit à une intelligence remarquable les manières les plus polies, et, tout nous porte à le croire, une grande solidité de principes moraux et religieux. Pendant les luttes terribles qui ont tout récemment bouleversé et désolé l'Espagne, il s'est vu frappé de sept condamnations à mort; une fois entre autres, en vertu de la sentence d'un général carliste, déjà il était debout, les yeux bandés, et n'attendait plus que le plomb mortel, lorsque tout à coup les affaires vinrent à changer de face, et il échappa à une mort qui paraissait inévitable. Rien de plus singulier que les diverses circonstances auxquelles, par une volonté de la Providence, il dut plusieurs fois son salut; et il en fut, dans plus d'une rencontre, redevable à l'intervention de nobles et intrépides *femmes;* il est aujourd'hui au nombre des plus respectables et des plus fidèles serviteurs de la reine régente, et il rend le témoignage le plus flatteur à l'éducation parfaite, aux vues libérales et aux excellentes intentions de cette royale princesse. Nous n'avons pas laissé échapper une si bonne occasion

de faire un appel à son influence et à ses efforts auprès de la régente, pour que la traite des esclaves déjà *légalement* abolie, le soit en même temps d'*effet* et sans restriction.

Notre traversée fut de neuf jours, et quoique beaucoup plus longue que nous n'avions droit de l'espérer, extrêmement agréable. Une seule circonstance jeta un nuage de mélancolie sur notre petite société; ce fut l'état désespéré de deux de nos compagnons chez qui le doux climat de Sainte-Croix avait été impuissant pour arrêter les progrès de la consomption. Un d'eux a succombé depuis, et fini sa vie mortelle dans la foi et les espérances du chrétien.

Tous les matins nous nous réunissions sur le tillac pour y entendre lire quelque passage de l'Écriture, et j'aime à me rappeler que dans cette circonstance il n'y avait point d'auditeur plus empressé ni plus attentif que notre ami l'Espagnol. Catholique romain par ses habitudes et par ses relations, il n'en a pas moins les idées les plus libérales. A la sainte lecture succédait ordinairement la *classe* du gouverneur; bien que nous ignorassions jusqu'au véritable son des lettres de l'alphabet, il avait entrepris la tâche pénible d'enseigner l'espagnol à quelques-uns d'entre nous; et certes, s'il déploie dans l'accomplissement de ses devoirs politiques la méthode, l'ordre

et la perspicacité dont il faisait preuve auprès de ses écoliers, tout gouvernement peut se flatter d'avoir en lui un des plus précieux agents qu'il puisse employer. Nos progrès furent tels que nous fûmes en état, avant de nous séparer de notre maître, de lui témoigner notre reconnaissance et nos regrets par l'hommage d'une petite pièce de notre façon dans la langue de son pays.

Le temps était délicieux et, dans le cours de notre voyage, nous passâmes bien des heures agréables à contempler cet océan qui, dans la perpétuelle mobilité de sa surface, offre une succession de scènes toujours nouvelles et toujours attachantes. Tantôt c'était un héron, au plumage tacheté de blanc et de noir, qui venait se reposer sur nos agrès; tantôt des volées de gros oiseaux d'un rouge écarlate, probablement quelque espèce d'ibis ou de flamants, qui nous apparaissaient décrivant des cercles. A quelque distance de notre navire, souvent du haut du pont, nous suivions des bandes de marsouins dont les manœuvres nous divertissaient; l'agilité incroyable avec laquelle ils s'élancent un moment hors de l'eau, et la rapidité avec laquelle le moment d'après ils poursuivent leur course, donnent à l'observateur une idée de l'espèce de bien-être attaché à la perfection et à l'exercice des facultés physiques. J'espérais que nous allions bientôt

nous trouver en vue de l'île des Pins, près de la côte sud de Cuba; cette île, dont on vante la beauté, était autrefois le rendez-vous des pirates, comme elle est probablement encore celui des négriers; mais nous en passâmes à une distance de trente milles et ne pûmes en rien voir. Bientôt après, nous arrivâmes en vue du cap St-Antoine, qui aurait suffi pour prouver à Colomb, s'il s'était avancé plus loin de quelques lieues seulement, que Cuba n'était point une portion de ce continent dont son imagination était si préoccupée. Le cap doublé, il nous restait encore environ cent milles à faire avant d'atteindre le port de notre destination. Nous fûmes contrariés ou retenus pendant deux ou trois jours, tantôt par des vents contraires, tantôt par des calmes; nous avions mangé notre dernier cochon et notre dernière volaille, et nous commencions à soupirer sérieusement après la terre, lorsque, par une belle soirée, il s'éleva une brise favorable qui nous poussa, toutes voiles dehors et pavillon flottant, au delà du château et du phare Moro, et nous conduisit dans le port de la Havane. Nous étions au 9 du 4e mois (avril).

Rien de plus animé, de plus magnifique que le tableau qui s'offrait alors à nos regards. Le Moro est bâti sur un amas de noirs rochers, à la gauche de l'entrée du port; sur une hauteur qui

le domine s'élèvent les Cabannas, fort d'une étendue prodigieuse, où stationne une nombreuse garnison espagnole. On dit qu'il n'y a pas moins de quinze mille soldats de cette nation à Cuba, et cela, ajoute-t-on, pour protéger les blancs contre les noirs esclaves; mais j'ai des raisons pour croire qu'il y a ici quelque exagération. Devant nous se déployait la vieille et immense cité à laquelle on donne une population de cent vingt mille âmes; quelques collines verdoyantes nous apparaissaient à distance, et après avoir passé le Moro, nous découvrîmes le port, fermé par la terre, rempli de bâtiments, y compris trois vaisseaux de guerre anglais, et surmonté par plusieurs beaux édifices publics. Rendez-vous d'une multitude de bâtiments de toutes les nations et siége d'un immense commerce, il surpasse en importance tous les autres ports de la domination espagnole.

Nous passâmes la nuit à bord, à l'exception du gouverneur de Madrid, et le lendemain, de très-bonne heure, il nous fut notifié que nous pouvions tous descendre à terre sans être astreints à aucune des formalités d'usage. Le consul d'Angleterre, Charles Tolme, vint à bord pour présenter ses respects à quelques-unes de nos compagnes de voyage, et j'eus le plaisir de reconnaître en lui un de mes plus anciens amis

que je n'avais pas vu depuis près de trente ans. Il m'accueillit le plus cordialement du monde, et m'accompagna, au sortir du vaisseau, à l'hôtel du gouvernement, où je désirais présenter mes respects au prince d'Anglona, capitaine général de Cuba. Déjà notre ami Cabrera lui avait remis une lettre d'introduction que m'avait donnée pour lui le gouverneur de la Jamaïque, et je sentais qu'un ami des pauvres esclaves, un ministre chrétien devait sa première visite à un officier qui, à tout hasard, et sans le soumettre à aucune précaution fâcheuse, lui avait, d'une manière si obligeante, permis de débarquer. Ce prince, qui appartient à la vieille noblesse d'Espagne, est d'une petite stature; il n'a dans sa personne rien qui impose au premier coup d'œil, mais il se distingue par ses grands talents et sa politique libérale. Il nous reçut avec une exquise politesse, et daigna même s'excuser auprès de notre consul du refus qui m'avait été fait d'un passe-port à la Jamaïque. Il parle le français avec une facilité remarquable; il nous entretint dans cette langue pendant quelques minutes du ton le plus amical, et la tournure de la conversation n'ayant amené aucun sujet important à traiter, nous ne tardâmes pas à prendre congé de son Excellence. J'ai appris plus tard que, tant à Porto-Rico qu'à Cuba, les négriers

sont dans l'usage constant de payer aux différents gouverneurs un droit assez considérable pour chaque tête d'Africain qu'ils importent dans ces îles; et l'on dit que le dernier gouverneur de Porto-Rico s'est retiré, grâce à ce genre de contribution, avec une immense fortune. S'il faut en croire les rapports, aujourd'hui, à Cuba, le prix de cette connivence ne va pas à moins de douze dollars par esclave, somme à laquelle ont part, à ce que j'ai tout lieu de croire, les officiers subalternes; et tels sont les immenses bénéfices du trafic des esclaves, que ces criminelles exactions sont à peine mises en ligne de compte par ceux qui les payent.

Les rues de la Havane sont extrêmement étroites, et nous y trouvâmes la chaleur accablante; mais nous n'eûmes qu'à nous féliciter des excellents logements qu'on nous procura dans un hôtel tenu par une aimable famille américaine du nom de West; de nombreuses *volantes* rendent d'ailleurs la locomotion extrêment commode et facile ; ce sont de petites voitures attelées d'un seul cheval, avec un ciel en cuir, des roues énormes, et conduites par des postillons nègres, en bottes à l'espagnole. Les flots pressés d'une population affairée se croisent dans les rues, où l'on n'entend que les accents de la langue espagnole. A la Havane tout est

étranger et nouveau pour l'œil et pour l'oreille d'un Anglais et d'un Américain, et bien en prit à quelques-uns d'entre nous d'avoir appris de notre ami Cabrera à prononcer tant bien que mal quelques phrases de la langue du pays.

Le soir, guidés par l'aimable épouse du consul d'Angleterre, nous visitâmes le Passéo, route et promenade tout à la fois, dont l'île est redevable au gouverneur Tacon, Espagnol d'une rare énergie, qui, dit-on, ne trouva à son arrivée à Cuba qu'un repaire de filous et de brigands, et, en sortant de charge, put s'attribuer l'honneur d'y avoir établi un ordre meilleur, du moins comparativement. Il osa faire des exemples même de plusieurs grands criminels d'un haut rang, institua une police active et vigilante, construisit une vaste prison, et s'appliqua en particulier à ce qui concerne le bon état des routes et à d'autres améliorations intérieures d'une indispensable nécessité; on l'accuse toutefois de ne s'être pas montré hostile au trafic des esclaves. A l'extrémité du Passéo, sont la villa et les jardins Tacon; ces derniers sont dessinés, quoique sur une petite échelle, dans le style des jardins de Versailles. Après une promenade au milieu de toutes ces beautés, d'un genre un peu guindé peut-être, nous gravîmes la colline sur laquelle s'élève le Fort-Principe.

Nous pûmes de là contempler dans toute sa magnificence une vue qui embrasse la ville, le port, une forêt de mâts, le château Moro, les Cabannas sur les hauteurs opposées, et la mer qui termine cet immense tableau. En général, la contrée qui avoisine la Havane est loin d'être pittoresque; on y cultive principalement le maïs, comme fourrage pour les bestiaux. Il faut s'enfoncer à plusieurs milles dans l'intérieur avant de rencontrer soit un canton montagneux, soit ces champs de cannes d'une si prodigieuse végétation, et qu'on ne cultive que par un système de *rattonnage*, lequel consiste à lever tous les ans sur le même plant de nouvelles cannes, et qui permet d'être vingt et même trente ans sans le renouveler; preuve bien remarquable de la vigueur et de la richesse du sol. Tandis qu'on peut continuer ce procédé à Cuba pendant une si longue suite d'années, la terre, encore vierge, est si riche qu'il suffit de l'effleurer avec la houe pour la préparer à recevoir de nouveaux plants. Dans la plupart des colonies anglaises le *rattonnage* ne peut guère durer plus de trois ou quatre ans; et le sol exige un profond labour, ou tout autre travail analogue, avant de pouvoir y planter la canne. Aussi n'est-il pas étonnant que les planteurs de Cuba aient toujours réussi à faire tomber le prix des sucres de nos colonies.

Le lendemain, 10 du quatrième mois (avril), fut pour nous une journée mémorable et bien pénible en même temps.

Nous étions engagés à déjeuner avec le consul d'Angleterre; mais, avant de nous rendre chez lui, nous voulûmes profiter de la fraîcheur du matin pour visiter *El Jardin del Obispo,* la villa et les jardins du dernier archevêque, qui ne méritent pas moins les regards du voyageur que ceux du gouverneur Tacon. Les objets qui attirèrent principalement notre attention furent les magnifiques avenues de manguiers sous lesquelles on jouit du plus agréable ombrage, un crocodile vivant gardé dans un petit réservoir, et, ce qui est la plus grande de toutes les raretés, dans une contrée tropicale, un ruisseau d'eau fraîche et limpide où l'on peut goûter les délices du bain. Nous trouvâmes chez le consul le capitaine Hawkins, du bâtiment de guerre le *Romney*, mouillé dans le port de la Havane, et dont la mission est de prendre à son bord les Africains qui pourront être extraits des bâtiments négriers condamnés par la cour de commission mixte. Comme la traite, aujourd'hui, se fait rarement à Cuba sous pavillon espagnol, ni les juges de cette cour, ni notre ami le capitaine Hawkins n'ont beaucoup à faire, si tant est qu'ils soient jamais appelés à exercer leurs fonctions respec-

tives; mais enfin ils sont bons à quelque chose, ne fût-ce qu'à épier et à constater les iniquités qui se commettent à Cuba.

Après le déjeuner, nous accompagnâmes le capitaine Hawkins, et un de ses amis, à sa citadelle flottante, et nous ne pûmes qu'approuver les dispositions qu'on y a faites pour procurer aux Africains libérés tout ce qui peut adoucir et consoler leur misère, s'il arrive que l'occasion se présente de leur ouvrir cet asile. Le capitaine et son ami prennent à la cause de la liberté un profond et vif intérêt; vertu assez rare, mérite peu commun dans quiconque a mis une fois le pied sur le sol de la Havane! Après que nous eûmes examiné son bâtiment, il nous fit descendre dans une chaloupe pour visiter le port, et afin que nous pussions voir à notre aise les négriers qui s'y trouvaient. Cinq y étaient mouillés, à la face du ciel; la nature de leur équipement ne permettait pas de douter qu'ils ne fussent destinés à cet infâme trafic, et prêts à s'esquiver pour les côtes d'Afrique, et y aller prendre de nouvelles cargaisons de *bultos* (balles; c'est le terme d'argot par lequel les négriers désignent les nègres), aussitôt qu'une nuit noire ou orageuse leur fournirait une occasion favorable pour échapper à la vigilance du *Snake*, alors dans le port de la Havane. Ils se composaient de deux

bricks, qui déjà avaient débarqué trois cent cinquante esclaves : le *Socorro*, bâtiment construit pour en contenir mille, les *Grandes-Antilles*, pour douze cents, et la fameuse *Vénus*, aujourd'hui *Duchesse de Bragance*, construite à Baltimore, laquelle avait chargé onze cents esclaves sur la côte d'Afrique, et, après en avoir perdu deux cent quarante dans la traversée, en avait débarqué huit cent soixante à Cuba. On nous dit que les trois plus forts de ces bâtiments étaient destinés pour Mozambique, sur la côte orientale de l'Afrique, voyage lointain auquel leur construction les rend spécialement propres. Ils sont armés de canons, et, comme les bricks ou les goëlettes, construits avec un art consommé pour la vitesse de la marche. Ils ne conviendraient nullement pour un commerce ostensible et légal. Ce que souffrent les malheureux nègres, entassés, comprimés dans les flancs de ces bâtiments, pendant la traversée de l'Atlantique, est trop horrible pour que nous entreprenions de le décrire ici. Ah! sans doute, ce trafic est le plus odieux de tous les crimes qui aient jamais déshonoré ou affligé l'espèce humaine.

De retour à terre, le capitaine Hawkins nous conduisit au bureau du commissaire anglais Kennedy ; nous eûmes avec lui et avec son secrétaire un entretien rempli des détails les plus

intéressants et les plus précieux pour nous. Il connaît à fond les horreurs qui se commettent à la Havane, et nous fit un bien triste rapport sur tout ce qui concerne la traite et les esclaves à Cuba. Ce fonctionnaire porte à vingt-cinq mille le nombre des esclaves annuellement importés à Cuba, et particulièrement dans le voisinage de la Havane. Des informations subséquentes m'ont appris que c'est surtout dans les criques et dans les baies des côtes nord et sud qu'ont lieu ces débarquements, et loin des yeux de notre ami; nous sommes même fondés à croire que son estimation est fort au-dessous du véritable état des choses. Je suis bien trompé, si l'accroissement rapide de la population noire, malgré l'excès reconnu des décès sur les naissances, n'est pas la preuve que l'importation annuelle, à Cuba, s'est élevée au moins au double du nombre énoncé par le commissaire. Les bénéfices de ce trafic vont de cent à deux cents pour cent; et pourvu qu'un tiers seulement des nègres pris sur la côte d'Afrique arrivent vivants à Cuba, la spéculation est regardée comme bonne; d'où il suit que ni le risque qu'ils courent d'être capturés par les croiseurs anglais, ni la mort d'une portion considérable des nègres pendant le voyage, ne sont des circonstances qui puissent inquiéter beaucoup les marchands d'esclaves;

une assurance suffit pour faire face à tout cela.

Sans s'arrêter à aucune considération de probité ou d'humanité, les capitaines de ces bâtiments de traite exercent souvent, les uns contre les autres, les actes de piraterie les plus effrontés. J'ai lu la lettre (1) dans laquelle un de ces forbans raconte à la maison de Cuba qui l'employait, comment on lui avait enlevé de force tous ses *bultos* (balles), et comment, à son tour, il avait trouvé moyen de refaire sa cargaison, et de remplir son bâtiment en pillant un de ses confrères. Toute cette affaire n'est-elle pas un effroyable amas de brigandages et de meurtres! La traite et l'esclavage, à Cuba, présentent un trait particulier dont je n'ai pu avoir connaissance que sur les lieux; c'est que l'importation ne se compose presque exclusivement que d'*hommes*, et nous apprîmes que sur beaucoup d'habitations on ne trouverait pas une seule femme. On n'attache aucune importance à l'accroissement naturel des noirs; les gens de Cuba ne visent qu'à importer les sujets les plus vigoureux, comme on fait pour les bœufs et pour les chevaux; et quand ils les ont usés par le travail, ils tâchent de les remplacer par une nouvelle

(1) Voir la lettre à ce sujet, adressée par T. F. Burton à David Turnbull.

remonte ; système assurément de la plus atroce barbarie.

L'après-midi, après le dîner dont le consul fit avancer l'heure, nous partîmes pour une excursion d'une nature assez délicate; il s'agissait de visiter les baraques, c'est-à-dire, les réceptacles où sont entassés et mis en vente les Africains nouvellement débarqués. Nos deux jeunes amis prirent d'un côté, M. Day et moi d'un autre. Guidés par un jeune homme de Guernsey, nous visitâmes, lui et moi, trois des six établissements de ce genre, tous situés à environ deux milles de la ville. Ce sont, sous le rapport de la construction et de l'administration, des spéculations particulières, et quoique toute cette affaire soit absolument illégale, ceux qui l'exploitent bravent toute pudeur, ou trouvent moyen d'échapper à l'œil du gouvernement. Nous ne fûmes pas heureux dans notre tentative; la première baraque à laquelle nous nous présentâmes était vide, et, après en avoir fait le tour, nous ne pûmes que reconnaître qu'elle était commode et bien aérée. Ces sortes de bazars, en effet, qui ont pour but le plus sordide, le plus impur de tous les lucres, sont destinés à réparer les mauvais effets de la traversée sur la santé des nègres. A la seconde, le gardien, avec qui notre jeune guide était en relation, nous

admit également sans difficulté ; nous y trouvâmes une quarantaine d'Africains malades, tout récemment arrivés ; ils étaient d'une maigreur affreuse, et avaient l'air le plus triste du monde. Un enfant enveloppé dans une couverture et couché sur une table était à l'article de la mort. C'était, malgré je ne sais quel rire stupide qui se peignait sur quelques-uns de ces visages, une scène de douleur et de souffrances muettes ; nous en avions le cœur navré. Cette baraque avait été construite pour contenir mille nègres. Le soleil allait descendre sous l'horizon comme nous arrivions à la troisième, qui est de la même grandeur, et située tout près du jardin de Tacon, rendez-vous continuel d'une foule de promeneurs. Évidemment elle était remplie de nègres, et nous entendions distinctement les voix de ces malheureux. Nous entrâmes dans la cour sans parler à personne, et nous pûmes voir le gardien tourner sa clef dans la dernière serrure, après les avoir enfermés pour la nuit. Notre guide aborda timidement ce rébarbatif personnage, et demanda pour nous la permission de visiter les dortoirs. *No son negros aqui*, nous répondit ce misérable avec humeur, il n'y a pas de nègres ici. Il fallut bien nous retirer, peu curieux de nous voir enfermés nous-mêmes dans cet antre d'iniquité. Cependant

nous vîmes hors de l'édifice une quarantaine de jeunes gens assis sur l'herbe, et vêtus d'une chemise grossière, marquée d'un D; c'était un lot qui venait d'être mis à part, et acheté. L'acquéreur, un carnet à la main, était là, les passant en revue, et les inspectant comme des bœufs au marché; et, sans doute, il avait de bonnes raisons pour les examiner de près; car il les avait probablement payés de 400 à 500 dollars par tête, ce qui ne fait pas moins de 16,000 à 24,000 dollars pour le lot entier. Quoi que pût faire ce vil maquignon d'hommes, nous ne pouvions comprendre comment cette détestable spéculation, comment cet horrible trafic de chair et de sang humains pouvaient, en définitive, répondre à ses affreuses espérances, vu surtout la probabilité assez grande qu'une portion considérable de ces malheureuses créatures devait périr avant d'être acclimatée. Nos jeunes amis trouvèrent moyen de s'introduire dans une quatrième baraque, où ils virent plusieurs centaines d'enfants tout nouvellement importés. Ils étaient maigres, décharnés, la plupart portant encore sur leur peau des traces de meurtrissures et de contusions, provenant, selon toute apparence, du frottement de leurs corps contre les parois du bâtiment où ils avaient été entassés comme des harengs dans

une caque. Nous rentrâmes chez nous le soir, fort contents d'avoir constaté ces horreurs, satisfaits des informations que nous avait fournies cette intéressante journée, mais affligés et l'âme malade de ce que nous avions vu. Que l'on compare maintenant la situation de ces infortunés, sans appui, sans espérance, avec celle des paysans de la Jamaïque, si paisibles, si contents de leur sort! Quelle différence!

Le lendemain était le premier jour de la semaine, qu'on ne peut appeler, à la Havane, un jour de repos et de culte. Une certaine partie de la population se rend, il est vrai, aux offices des églises catholiques, avec une décence et un recueillement remarquables, mais la grande généralité des habitants paraît plongée dans une profonde indifférence pour ses devoirs religieux. On n'y tolère aucun culte protestant, pas même dans l'enceinte de la maison du consul. Heureusement une réunion d'amis peut avoir lieu avec un petit nombre aussi bien qu'avec une multitude, et entre six que nous nous trouvions dans notre hôtel, nous pûmes, sans nous écarter de la simplicité des rites ordinaires de notre culte, goûter quelques instants de paix et de consolation chrétiennes. Nous nous remîmes ensuite aux soins de James Norman, négociant et homme religieux, qui nous conduisit dans plu-

sieurs des institutions publiques. Nous vîmes, entre autres, deux maisons d'aliénés, qui nous parurent parfaitement tenues; la *Beneficencia*, ou hospice d'orphelins, où nous trouvâmes environ trois cents enfants blancs, et qui nous a semblé assez paternellement administrée; un excellent asile de lépreux de toutes couleurs; et enfin la prison de Tacon, qui renfermait huit cents criminels; un des côtés de l'édifice est destiné aux blancs, et l'autre aux noirs. La population blanche de Cuba, comparée à la population noire, est, dit-on, comme cent trente est à cent. Le corps de logis de la prison assigné aux blancs paraissait le plus rempli des deux. Les prisonniers travaillent ordinairement à l'entretien des routes et au brisement des pierres; mais lorsqu'ils ne sont pas occupés, on les enferme nuit et jour par chambrées nombreuses, et là, abandonnés à eux-mêmes, ils deviennent pires chaque jour, et forment une véritable école de corruption mutuelle. Dans l'intérieur est un cabaret qui n'échappa point à nos regards; on y débite du rhum, boisson funeste, dont l'usage ne peut qu'accélérer les progrès de la démoralisation. Nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment bien sincère de commisération pour un capitaine américain enfermé avec ce ramas de bandits. Il jouissait autrefois d'une grande

considération ; mais, accusé d'avoir détourné à son profit des fonds appartenant à son bâtiment, après une détention de six mois, dont il ne pouvait, je crois, se prendre qu'à lui-même, et au désir de tirer son procès en longueur, il avait été condamné à six ans de prison. Miguel de Cabrera eut la bonté de se charger de mettre son affaire sous les yeux de la reine d'Espagne, et nous avons l'espoir que, malgré le délit dont il est convaincu, il ne tardera pas à être tiré de l'affreuse situation où il se trouve. Tout ce que nous voyions nous fournissait une éclatante et déplorable preuve de la corruption, ou plutôt de la mort morale qui a frappé cette société de marchands d'esclaves.

Dans l'après-midi, on nous avertit qu'il était temps de nous rendre à bord du *Wihtmore*, où notre obligeant ami Cabrera et le consul d'Angleterre voulurent nous conduire. Après leur avoir fait les adieux les plus affectueux, nous levâmes l'ancre, et ainsi se termina notre tournée de trois jours à la Havane. Cependant une légère avarie dans nos manœuvres nous empêcha de sortir du port la même nuit ; la soirée était calme, et nous en profitâmes pour tenir, avec nos compagnons de voyage, une réunion religieuse, qu'aucune cause étrangère ne pouvait interrompre. Le lendemain, de très-bonne heure,

nous passâmes de nouveau sous le canon du Moro, et nous mîmes en route pour Savannah, en Géorgie.

Peut-être aurais-je supprimé cette partie de mon récit, sans le désir que j'avais d'appeler ton attention sur un sujet qui réunit l'intérêt à l'importance, et sur lequel notre court séjour à Cuba nous a mis à même de recueillir quelques renseignements: je veux parler de *la part que prennent les États-Unis au trafic des esclaves.*

I. *Par la construction des bâtiments négriers.* Les négriers de Cuba demandent des bâtiments d'un modèle particulier, d'une marche rapide, ou, en d'autres termes, d'une construction appropriée au trafic des esclaves. Or, les Américains, ayant à leur disposition les bois, les capitaux et d'habiles ingénieurs, ont des facilités immenses pour cette construction. Il en résulte qu'ils peuvent suffire à toutes les demandes, et que les neuf dixièmes des bâtiments employés à Cuba pour la traite, dans ces dernières années, ont été construits aux États-Unis, et principalement dans les chantiers de Baltimore. On ne saurait alléguer, pour justifier les constructeurs, qu'ils n'ont pas eu connaissance de la destination de ces bâtiments, puisqu'ils diffèrent sensiblement du modèle ordinaire des bâtiments

de commerce. Souvent ils sont ouvertement commandés par des maisons espagnoles de Cuba qui se livrent à la traite, et auxquelles ils appartiennent, lorsqu'ils sont en état de mettre en mer; et cependant, des registres américains leur sont délivrés, et c'est sous pavillon américain qu'ils font voile pour la Havane. Évidemment il y a ici acte frauduleux : dans d'autres cas, on les expédie par spéculation à Cuba, où ils sont vendus aux négriers, au fur et à mesure des demandes.

II. *Par l'abus du pavillon des États-Unis.* Le traité entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, de 1835, déclare saisissable, comme négrier, tout bâtiment sous pavillon espagnol, qui, même sans avoir actuellement des esclaves à bord, serait équipé pour ce trafic, pourvu des provisions et instruments qu'il nécessite ordinairement, et dont la présence le caractérise : tels sont les chaînes, les coutelas, la poudre, les faux ponts, les grilles, un nombre de barriques d'eau et un amas de provisions plus considérables que ce qu'exigent les besoins ordinaires, etc., etc. Un acte du parlement, récemment passé, rend les mêmes dispositions applicables au Portugal. Avant cet acte, les négriers espagnols, pour se soustraire à cette disposition du traité, ne manquaient pas de se munir de pièces

de bord portugaises, et de se couvrir du pavillon de la même puissance. C'est à la Havane, le plus souvent, que se fabriquent ce pavillon et ces pièces, et il est d'ailleurs d'autres moyens frauduleux de se les procurer. Cependant, en dépit de l'acte du parlement relatif au Portugal, c'est encore le pavillon de cette nation que l'on préfère à celui de l'Espagne, attendu qu'en cas de capture sous pavillon espagnol, les négriers sont soumis à la décision de la cour de commission mixte séante à la Havane, et que la condamnation entraîne le payement d'une forte amende pour les parties intéressées. Nous apprîmes que les autorités espagnoles ont soin de se faire payer d'amples rétributions pour les bâtiments capturés, ainsi que pour les esclaves que l'on réussit à importer, et couvrent leur connivence à l'égard de ce trafic en le punissant avec un redoublement de sévérité, quand il vient à être découvert. Au contraire, lorsque les négriers sont capturés sous pavillon portugais, ils ne peuvent être condamnés que dans nos cours d'amirauté; et, dans ce cas, on ne prononce aucune punition contre les équipages, qui en sont quittes pour se retirer. Néanmoins, comme aujourd'hui, ni le pavillon de l'Espagne, ni celui du Portugal, ne sont un abri contre les croiseurs anglais, on a recours, le

plus que l'on peut, au *pavillon des États-Unis.*

Et, pour y parvenir, on emploie diverses sortes de ruses. Lorsqu'un bâtiment de construction américaine, par exemple, est vendu à une maison de la Havane faisant la traite, arrivé dans ce port, il passe, au moyen d'un transfert frauduleux, du capitaine au second, et se rend en Afrique sous le commandement de ce dernier, avec pavillon et papiers américains. Pendant tout le temps employé à faire sa cargaison d'esclaves, il conserve sa qualité d'américain, et c'est quand elle est au complet que commence sa *phase* portugaise, pour laquelle il prend secrètement toutes ses précautions à la Havane; il se décide alors à tenter l'aventure, et s'en retourne à Cuba, en forçant sa marche pour éviter les croiseurs anglais. Dans ce voyage de retour, le second prend ostensiblement la qualité de passager, mais garde en réalité le commandement du navire.

Une autre combinaison pour pouvoir conserver le pavillon américain jusqu'à ce que cette criminelle opération en soit arrivée au même point, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la cargaison soit complète, consiste à acheter le bâtiment dit *Clipper,* de Baltimore, livrable sur la côte d'Afrique, en payant une moitié du prix au moment même du marché; et l'autre moitié en

prenant livraison. Au moyen de cet arrangement, le *Clipper* fait voile pour l'Afrique, avec son registre américain et sous les couleurs de l'Union. A l'arrivée en Afrique, on coupe le registre en deux, et on en envoie les deux morceaux aux vendeurs par deux voies différentes; et, à partir de ce moment, la *phase* portugaise commence, et le voyage de retour s'accomplit.

III. *Par l'assistance que donnent aux négriers les bâtiments de commerce américains.* En effet, si, en définitive, les bâtiments de traite partent de la Havane pour l'Afrique, sous pavillon espagnol ou portugais, les intéressés ont encore recours à une autre manœuvre pour éluder le traité ou l'acte du parlement dont nous avons parlé plus haut. C'est de mettre à la voile sans avoir fait les dispositions intérieures ordinaires, et surtout sans ces articles caractéristiques qui ne manqueraient pas de les trahir, et de leur attirer une condamnation. Cependant des bâtiments américains, qui se rendent sur leur lest à la Havane, les conduisent jusqu'aux différents dépôts d'esclaves établis sur la côte d'Afrique; et là, le négrier espagnol, après une traversée faite sans interruption et sans obstacle, trouve tout ce dont il peut avoir besoin en matériel et en approvisionnements. Et de quoi se compose la cargaison de retour de ces bâtiments américains, à leur départ de la côte d'Afrique ?

généralement, nous a-t-on dit, de *bultos*, balles ou bûches d'ébène, c'est-à-dire, de créatures vivantes, raisonnables, qu'ils ont arrachées à l'Afrique, et qu'ils transportent soit aux colonies espagnoles, soit parfois, très-probablement, au Texas, soit enfin, peut-être même dans quelque coin ignoré et sûr du territoire de votre propre république. Tu n'as pas oublié que le négrier le *Hound*, qui apporta trois cent soixante-douze esclaves à Porto-Rico, ainsi que la goëlette que nous vîmes à Antigoa, et qui venait d'accomplir une expédition du même genre, étaient l'un et l'autre américains, et sous le pavillon des États-Unis. Les agents de la société de colonisation, dans leur dernier rapport, ont donné la liste nominative de dix-huit bâtiments qu'ils ont observés sur la côte d'Afrique, employés au commerce des esclaves. On peut toutefois mettre en question si ce sont les mêmes bâtiments qui transportent sur la côte d'Afrique les articles nécessaires pour le trafic des esclaves, et qui prennent les esclaves pour les introduire sur les divers points du monde occidental, ou si ces deux opérations sont exécutées par des bâtiments affectés séparément à l'une et à l'autre. Mais un fait certain, un fait déplorable, qu'on ne saurait cacher, qu'il faut publier au contraire, c'est qu'un grand

nombre de bâtiments construits en Amérique, montés en partie par des Américains, et naviguant sous les couleurs américaines, sont aujourd'hui employés de la manière la plus active à cet abominable trafic.

IV. *Par la coopération des agents consulaires.* La vente des bâtiments américains, qui se fait à la Havane, aux négriers de cette ville, soit qu'ils leur soient livrés au moment même de la vente, soit que la livraison n'ait lieu que sur la côte d'Afrique; le transfert de ces mêmes bâtiments des capitaines aux seconds, et enfin l'expédition de tout bâtiment sous votre pavillon, de la Havane en Afrique, ce sont là autant d'actes qui ne peuvent manquer de passer par la juridiction officielle du consulat des États-Unis dans ce port. On nous a même dit que le dernier consul en avait eu une double connaissance, attendu que, sous une de leurs faces, ces mêmes transactions avaient dû passer sous ses yeux, en sa capacité d'agent portugais. Mais la connaissance d'un délit n'est pas nécessairement une preuve de complicité; la véritable question serait de savoir si, en pareil cas, il a usé de ses pouvoirs et des facilités qu'ils lui donnent, pour mettre un terme à ces iniquités. La charité nous commande d'espérer qu'il en a été ainsi. Toutefois, je n'ai pu, sans un profond

chagrin, remarquer qu'un défenseur public de N. P. Trist, dans une brochure anonyme, récemment publiée à Boston, reconnaît que le dernier consul en est encore à chercher « *si la traite, considérée en elle-même*, ne serait pas un bienfait positif pour ses prétendues victimes. » Certes, voilà une disposition d'esprit bien dangereuse pour tout agent, anglais ou américain, résidant à la Havane; et je me permettrai d'observer, avec toute la déférence possible pour un avis différent, que peut-être il serait sage de ne jamais appeler à votre consulat dans cette colonie, des hommes qui ne fussent pas évidemment au-dessus des influences corruptrices en usage à Cuba, non-seulement par les principes de la probité ordinaire, mais aussi par une horreur profonde, prononcée et inébranlable pour la traite en elle-même.

V. *Par l'emploi des capitaux.* Que des capitaux considérables soient employés à seconder le trafic des esclaves sous les différentes formes que nous venons de décrire, et surtout pour la construction des bâtiments, c'est un fait qu'on ne saurait contester. Mais ce qu'on dit encore assez communément, et non sans de bonnes raisons, je le crains, c'est que dans quelques-unes de vos villes de commerce, les capitaux américains sont appliqués directement au trafic même, c'est que

quelques citoyens de votre république, citoyens indignes assurément, prennent une part réelle et directe à cet abominable trafic, et à ses infâmes profits. Il paraît donc constant, premièrement, qu'une partie notable des bâtiments employés à la traite par les marchands de Cuba, sont construits dans les ports des États-Unis; secondement, que les négriers espagnols empruntent, dans un grand nombre de cas, le pavillon américain; troisièmement, que des bâtiments de commerce américains transportent sur sur la côte d'Afrique les provisions et les ustensiles qu'exige la traite, et que ces bâtiments, ou autres des États-Unis, sont directement employés au trafic des esclaves; quatrièmement, que la plupart des actes qui s'y rattachent arrivent à la connaissance et à l'intervention officielle de votre consulat à la Havane; et cinquièmement, qu'une masse considérable de capitaux américains est engagée indirectement, même directement peut-être, dans le trafic des esclaves.

Ici se termine l'exposé que je désirais te mettre sous les yeux, de l'état actuel des Antilles anglaises; c'est le résumé des observations que j'ai été à même de faire, des informations que

j'ai pu recueillir; et j'ose espérer qu'il ne manque ni de clarté, ni surtout de modération et de bonne foi. Lorsque, dans mes entretiens avec quelques-uns des principaux personnages du gouvernement des États-Unis, j'ai traité ce sujet, ils n'ont pas manqué de me jeter au nez la conduite inconséquente des Anglais. Il est certain que les articles employés pour la traite des esclaves, et que transportent assez ordinairement en Afrique des bâtiments américains, sortent des manufactures anglaises, et mettent en mouvement une masse considérable de capitaux anglais. C'est, avouons-le avec douleur, c'est que sur l'une et sur l'autre rive de l'Atlantique, la soif du gain, et d'un infâme gain, est souvent plus forte que les principes de morale. Mais ici, assurément, il ne s'agit d'aucune rivalité nationale; il s'agit d'un objet devant lequel devraient disparaître toutes les petites jalousies de la politique, devant lequel devrait s'anéantir jusqu'à l'orgueil d'un noble patriotisme. La portion saine et vertueuse des deux nations, les gouvernements des deux nations ne devraient pas balancer à unir cordialement leurs efforts pour éteindre à jamais le système d'iniquité et de cruauté le plus monstrueux qui ait jamais souillé les annales du genre humain. Que l'Amérique et l'Angleterre s'entendent sans restriction, sans

arrière-pensée, dans cette importante affaire, et la cause de l'humanité est gagnée.

En attendant, toutefois, il dépendrait du pouvoir législatif de contribuer puissamment à cette grande œuvre. Il serait à désirer, ce me semble, que d'abord on donnât plus de clarté, plus de précision, et surtout autant d'énergie que possible, aux lois déjà rendues contre la construction des bâtiments évidemment et exclusivement destinés au trafic des esclaves; et, en second lieu, qu'on investît le consulat des États-Unis à la Havane de pouvoirs plus étendus pour la répression de ces iniquités, toutes les fois qu'elles entreraient directement ou indirectement dans la sphère de son action officielle. Telles sont les conclusions auxquelles nous ont amenés nos observations et nos réflexions, et nous vîmes avec plaisir, pendant notre séjour à Washington, qu'un bill relatif à ces deux points avait été soumis au congrès par notre digne ami John Davis, sénateur pour l'État de Massachussetts. J'apprends que depuis ce bill a passé en forme de loi. Mais nous ne pouvons nous empêcher de croire que des mesures préventives, spécialement applicables à la côte d'Afrique, sont d'une importance plus grande encore. Nous apprîmes de bonne source, lorsque nous étions à Washington, que les inconvénients que l'on trouvait au droit réciproque

de visite, consistaient dans l'étendue *indéfinie* donnée à ce droit par le traité conclu sous la présidence de Monroe; que c'étaient ces inconvénients qui avaient amené l'Amérique à changer de système; et *que si ce droit réciproque eût été restreint dans certaines limites, aux approches de la côte d'Afrique, jamais il n'eût été l'objet d'aucune objection.* Dans cet état de choses, je hasarderai de te soumettre une question, celle de savoir si la même politique dont il s'agit, en la renfermant dans des limites sages, et propres à prévenir toute contestation, ne pourrait pas être renouvelée. Il est hors de doute qu'un semblable arrangement contribuerait, plus que toute autre disposition, à la suppression de l'odieux trafic. Use, je t'en supplie, de toute ton influence, pour amener une décision affirmative sur ce point essentiel.

Avant de terminer ce que j'avais à dire sur Cuba, je crois devoir faire une observation qui a dû frapper toutes les personnes qui visitent cette colonie; je veux parler de la distinction qui existe entre les esclaves nouvellement importés, et ceux qui sont ou nés dans l'île, ou depuis longtemps au service de leurs maîtres. Les premiers, auxquels on donne le nom de Bozals, ayant été illégalement introduits, ne sont pas considérés, par les lois de l'Espagne,

comme la propriété de ceux qui les ont en leur possession. Dans le procès de l'*Amistad*, qui donna lieu à quelque agitation, la décision des cours locales de Connecticut, qui défendait la livraison des esclaves, fut, à ce que j'ai ouï dire, motivée sur le fait que ces hommes n'étaient pas des Ladinos, c'est-à-dire, de vrais esclaves de Cuba, mais des Bozals qui, aux yeux de la loi espagnole, n'ont nullement le caractère d'esclaves. Nous savons qu'il en a été appelé de cette décision à la cour suprême des États-Unis, et j'oserai faire observer que si la sentence était cassée, il en résulterait un effet des plus déplorables, puisque ce serait autoriser par la sanction du tribunal suprême de ce pays le honteux trafic par lequel ces infortunées créatures ont été plongées dans un esclavage illégal, c'est-à-dire, *dans la condition de Bozals;* et ainsi se trouverait encouragée et confirmée la coopération des citoyens américains, dans tout ce qui tend à favoriser et à perpétuer ce trafic.

La cessation d'une si déplorable calamité doit être l'objet des vœux les plus ardents de tous ceux qui prennent intérêt au triomphe de la justice et de l'humanité.

Il me semble que j'aurais quelque reproche à me faire si, en terminant cette lettre, je n'exprimais la profonde douleur dont mon âme est

navrée, en voyant le pavillon de la nation la plus libre qui soit sur la terre, prêter, avec une impunité absolue, et sur tant de points, l'abri de ses nobles couleurs au plus noir des forfaits qui ait jamais porté atteinte aux libertés du genre humain; en voyant tant de citoyens américains prendre, au mépris de ses propres lois, qui considèrent comme piraterie le commerce des esclaves de l'Afrique, prendre une part active à la continuation et à l'extension de ce commerce détestable. Ce sont là des faits qui, je n'en saurais douter, sont amèrement déplorés par un nombre immense d'Américains éclairés, non moins que par les amis de cette cause dans notre propre pays. Lorsque ce sentiment public sera devenu plus général, lorsqu'il aura acquis plus de vivacité encore qu'il n'en a aujourd'hui, nous pourrons concevoir l'espérance que des remèdes plus puissants que le fléau seront employés pour l'arrêter. Toutefois j'éprouve une crainte dont je ne puis m'empêcher de faire ici l'aveu, c'est que jamais nous ne pourrons être assurés d'une pleine et cordiale coopération de l'Amérique, dans les efforts que nous faisons pour anéantir le trafic des esclaves, tant qu'elle ne sera pas délivrée du chancre qui ronge son propre sein, je veux dire de l'esclavage sous toutes ses formes, et plus particuliè-

rement de cette exploitation à laquelle elle se livre elle-même, dans son intérieur, des corps et des âmes des hommes.

Je suis, etc., etc.

LETTRE XIV.

RETOUR AUX ÉTATS-UNIS.

Providence, R. I. le 3 du 7e mois (juillet) 1840.

MON CHER AMI,

Il me semble qu'il manquerait quelque chose à notre relation, si je ne la terminais par quelques détails sur notre retour aux États-Unis, traversée dont je ne crains pas qu'aucun de nos compagnons perde de sitôt le souvenir. Généralement parlant, ce ne fut qu'une suite de moments agréables, bien que nous ne pussions nous défendre d'un peu de chagrin et d'anxiété, à la vue de deux de nos malades qui s'avançaient visible-

ment vers « la vallée de l'ombre de la mort. » Le premier jour nous nous dirigeâmes au nord, ce qui nous fournit l'occasion d'observer une portion considérable de la côte septentrionale de Cuba. Nous pûmes aussi prendre une idée assez exacte de l'entrée du port de Matanzas, distant d'environ quinze milles à l'est de la Havane. Les montagnes qui s'élèvent derrière ce port surpassent en élévation tous les points de Cuba que nous avions visités précédemment. Une de ces montagnes est remarquable par sa forme, qui rappelle assez exactement celle d'un pain, et à laquelle on a donné le nom de *El pan de Matanzas.* Nos regards s'arrêtèrent alors pour la dernière fois sur Cuba, et nous virâmes de bord au nord-est, ayant à traverser le canal qui sépare les rivages dangereux de la Floride des rochers plus redoutables encore des îles Bahamas. Nous avions le vent contraire, et nous n'eussions pu marcher que fort lentement, ballottés comme nous l'étions d'un côté du canal à l'autre, sans le courant du golfe, que plusieurs d'entre nous ne connaissaient guère que comme un ennemi fâcheux à rencontrer, mais qui, cette fois, fut pour nous un secourable ami, en nous poussant en avant, et en nous faisant faire quatre nœuds à l'heure par la seule force de son impulsion. Ce courant est ce que les marins désignent par le nom

technique du *golfe*, et est surtout remarquable par les fréquents et soudains changements de temps auxquels il est sujet. Les marins courent souvent les plus grands dangers dans le canal que nous traversions; les deux côtes opposées ont été le théâtre de plus d'un naufrage, et il n'y avait que quelques jours qu'un gros navire y avait péri, brisé sur la côte de la Floride.

Nous eûmes le bonheur de le parcourir, lentement à la vérité, mais sans le moindre accident, et nous y eûmes le loisir d'arrêter nos pensées sur les grands événements qui ont laissé sur ses deux rives de si tristes souvenirs. Dans le moment où la côte basse et verdoyante de la Floride, ainsi que ses quais, se développait graduellement à nos regards, il nous était impossible de ne pas déplorer cette guerre faite aux Séminolles, guerre impie, entreprise contre les infortunés aborigènes de cette contrée, dans la vue, tout nous porte à le craindre, de maintenir l'esclavage; guerre qui a coûté des flots de sang et d'or, et dans laquelle, par un retour étrange à l'ancienne barbarie, on emploie aujourd'hui comme auxiliaires des meutes de chiens féroces! Et ce sujet, déjà si affligeant par lui-même et dans ses circonstances propres, amenait naturellement notre pensée à la considération générale de tous les faits analogues,

tels que les naturels de l'Amérique septentrionale, si cruellement traités ; les Cherokis de la Géorgie, si impitoyablement chassés du territoire de leurs ancêtres ; et cette expatriation projetée des Senecas de l'État de New-York, sous prétexte de l'exécution de je ne sais quels traités frauduleux, et en dépit de tous les principes de justice et d'humanité. Sur tous ces faits, j'en suis sûr, tes sentiments sont dans un accord parfait avec les nôtres.

Nous ne pûmes distinguer les Bahamas que dans un vague lointain, mais cependant cette vue suffit pour nous rappeler les détails pleins d'intérêt que nous devions à sir William Colebroke, sur les résultats favorables de la liberté dans ces îles. Sir William en était gouverneur, avant d'être chargé de l'administration plus importante des îles du Vent; et pendant sa résidence à Antigoa, il avait reçu d'un ami qu'il avait laissé aux Bahamas les informations dont nous parlons. Il paraît qu'un grand nombre d'Africains repris aux négriers sont maintenant établis dans l'île de la Nouvelle-Providence, comme travailleurs libres, et s'y comportent parfaitement. On peut en dire autant des anciens esclaves ou apprentis placés principalement sur les îles les plus extérieures du groupe. Des sociétés de bienfaisance et autres institutions du

même genre y fleurissent ; et des mains libres cultivent aujourd'hui le coton aux Bahamas, sous la direction des descendants de ces loyalistes américains qui allèrent s'établir dans cette colonie, à l'époque de la révolution.

En parlant ici des Bahamas, je ne puis m'empêcher de me rappeler le discours prononcé dans le sénat par notre ami J. C. Calhoun, relativement à l'affaire de la *Comète*, de l'*Encomium* et de l'*Entreprise :* un de ces bâtiments, si je ne me trompe, avait été poussé par un gros temps dans le port de la Bermude, et les deux autres avaient fait naufrage sur les côtes des Bahamas ; tous les trois contenaient des esclaves américains, qu'ils transportaient d'un des États à esclaves dans un autre. N'ayant pas sous les yeux cet excellent discours, dont l'auteur eut la bonté de me donner une copie, je craindrais de manquer d'exactitude en m'en rapportant à mes seuls souvenirs ; mais je crois que dans les trois cas, les autorités britanniques de ces îles permirent aux esclaves de se prévaloir du bénéfice de la loi du pays, et de se retirer en toute liberté ; qu'après une assez longue négociation, une indemnité fut accordée par notre gouvernement pour les nègres de la *Comète* et de l'*Encomium*, et refusée pour ceux de l'*Entreprise*, et que cette distinction fut appuyée sur la circonstance que les deux premiers

cas étaient survenus *avant*, et le troisième *après* l'acte du parlement britannique sur l'émancipation. La dissertation de J. C. Calhoun sur cette affaire est à la fois pleine d'intérêt et de talent. Il commence par démontrer de la manière la plus évidente qu'un point établi dans le droit des gens, c'est que toutes les fois qu'un bâtiment appartenant à telle nation que ce soit se trouve poussé par la tempête dans les ports ou sur les côtes d'une puissance amie, les agents de cette puissance sont tenus de protéger la *propriété* qu'il contient, de la remettre aux légitimes propriétaires, ou du moins de leur en payer le prix. Il soutient ensuite que ce point du droit des gens ne peut changer au gré des lois municipales de chaque État en particulier, et qu'en conséquence, si la Grande-Bretagne, avant son acte d'émancipation, était obligée, en vertu du principe de jurisprudence internationale ci-dessus, d'indemniser les propriétaires des esclaves africains naufragés sur les côtes d'un territoire soumis à sa domination, cette obligation était entière, était la même pour elle, postérieurement à cet acte.

Rien de plus clair que ce raisonnement; mais il est une question qui le domine et doit être décidée avant tout, celle de savoir si, en aucun cas, le droit des gens considère des créa-

tures humaines vivantes comme la propriété d'autres créatures de la même espèce. S'il en est ainsi, pourquoi l'Angleterre n'est-elle pas tenue de restituer aux États-Unis les esclaves déserteurs qui cherchent un refuge au Canada, et à la France les fugitifs qui s'échappent de la Guadeloupe et abordent à la Dominique sur un frêle radeau de bambous; et au Danemark ceux qui, armés d'une simple pagaie, traversent le canal qui sépare Saint-Thomas et Saint-Jean des rivages de Tortola où la liberté les appelle? Pour ma part, ma conviction intime est que, dans l'esprit du droit des gens ou de la loi des nations, ces individus sont des *tiers* qui ont des droits distincts et dont ils ne peuvent être dépossédés. Cette loi des nations prétend avec raison tirer son autorité de la loi même de Dieu; donc il n'y a dans son essence, dans sa nature, rien qui autorise l'idée atroce que l'on puisse traiter des êtres humains, des êtres raisonnables, comme des bêtes brutes, incapables de tout sentiment.

Si c'est là voir les choses sous leur véritable point de vue, nous devons, selon moi, conclure de cette doctrine, que lorsque la Grande-Bretagne alloua une indemnité aux propriétaires des esclaves naufragés de la *Comète* et de l'*Encomium*, elle n'eut pas pour motif de se conformer aux principes du droit des gens, mais agit

purement et simplement par une sorte de *honte;* puisque avant son acte d'émancipation elle reconnaissait elle-même le droit de propriété de l'homme sur l'homme. Mais elle n'eut pas plutôt proclamé cet acte, qu'elle s'éleva à la hauteur de ce principe éternel du droit des gens, en repoussant la possibilité légale d'une semblable propriété. A compter de ce moment, elle cessa donc de se regarder comme tenue à aucune espèce d'indemnité ou de dédommagement, même envers ses plus intimes alliés, pour des esclaves naufragés ou déserteurs.

J'ose espérer que tu accueilleras avec ta bonté ordinaire des observations qui se recommandent du moins par la haute importance pratique des sujets auxquels elles se rapportent, et que m'ont suggérées les divers incidents de notre voyage. Il n'était pas dit, toutefois, que ce voyage se terminerait sans encombre, et que nous pourrions, jusqu'au terme de notre navigation, nous livrer à de paisibles jouissances et à de calmes méditations. En effet, le 18 du quatrième mois (avril), étant à cinquante lieues au sud de Savannah, nous fûmes assaillis par une effroyable tempête. Vers les huit heures du soir, nous avons signalé à l'horizon quelques nuages noirs et des éclairs qui se jouaient du nord à l'ouest; nous vîmes bientôt se lever la lune, dont le disque était d'un

rouge sanglant. Pendant quelques instants nous pûmes croire que les nuages se dissipaient graduellement, et nous espérions que le fluide électrique, disséminé dans l'atmosphère sur une immense étendue, n'aurait d'autre effet que d'offrir à nos regards et à notre admiration une succession de magnifiques phénomènes. Mais deux heures s'étaient à peine écoulées, que nos espérances, à cet égard, s'évanouirent complétement. Les nuages s'amoncelèrent sur notre tête, et la lune disparut dans une obscurité profonde; la pluie tombait par torrents; notre vaisseau, emporté par le vent, cédait à son impétuosité; d'épouvantables éclairs sillonnaient l'espace en longs zigzags, et les roulements du tonnerre qui les suivaient sans intervalle ne nous permettaient pas de douter que l'artillerie céleste ne nous menaçât de près, et, pour ainsi dire, à bout portant. Jamais nous n'avions été témoins d'une semblable guerre entre les éléments; heureusement notre capitaine, en habile marin, avait prévu le danger que nous allions courir, et notre vaisseau, bien préparé à la lutte, s'avançait sans trop de secousses, et n'ayant conservé que la plus petite voilure. Cependant les éclairs redoublaient, et d'horribles coups de tonnerre éclataient, toujours plus précipités, lorsqu'un choc affreux vint ébranler le bâtiment.

Presque tous nos matelots furent renversés, et ne se furent pas plutôt remis sur leurs pieds, qu'ils se réfugièrent dans la cabine; il y en eut un qu'on fut obligé d'y traîner; il avait été frappé de la foudre, et nous ne savions s'il était mort ou vif. Le capitaine lui-même reçut une atteinte qui lui laissa aux jambes de longues traces noires. Nous vîmes tomber sur le pont soit un cordage enflammé, soit une traînée du feu électrique sous la forme d'un cordage, et une forte odeur de soufre se fit sentir à nous; toutes les cabines furent remplies de fumée, et il n'y eut personne à bord qui ne crût et ne criât que le vaisseau était en feu. En même temps le cuisinier, se précipitant dans notre cabine, vint nous annoncer que la cale du bâtiment, qui était sur son lest, se remplissait d'eau; et, malgré le calme qui se maintint jusqu'à un certain point parmi les passagers, nous ne pûmes nous dissimuler que nous nous trouvions dans le péril le plus imminent. Mais là devait s'arrêter la série d'émotions et de terreurs par laquelle nous venions de passer. Perquisition faite dans toutes les parties du bâtiment, on ne découvrit aucune apparence de feu; l'eau qui se trouvait dans la cale y avait pénétré seulement par les écoutilles; l'odeur de soufre et la fumée se dissipèrent peu à peu; la tempête, dont la furie avait duré envi-

ron une heure, s'apaisa en quelques minutes; le temps s'éclaircit, et le disque argenté de la lune reparut dans tout son éclat. Le pauvre matelot qui avait été si rudement frappé commença à reprendre ses sens, et nous fûmes enfin rendus à nous-mêmes, sains et saufs de corps et d'esprit. Mais le lendemain matin nous ne tardâmes pas à découvrir les effets du tonnerre; les voiles étaient criblées de trous; quelques coffres avaient été défoncés; une énorme pièce de bois avait été arrachée du pont; le grand mât était fendu, la vergue de perroquet et la grande vergue étaient en pièces. Nous eûmes bien sujet de rendre d'humbles actions de grâces au Dieu de la nature, au conservateur des hommes, à celui à qui obéissent la foudre et les orages.

Une circonstance dont nous ne pûmes que nous réjouir, c'est que le jour qui suivit cette tempête était le premier de la semaine. A l'heure indiquée, les passagers et les marins de l'équipage se réunirent sur le pont; on pouvait lire sur les visages l'émotion profonde et les pensées solennelles dont tous étaient pénétrés. On nous lut le quarantième chapitre d'Isaïe, dont tu te rappelles peut-être cette exhortation, contenue au premier verset: «Consolez, consolez mon peuple», et qui finit par cette promesse si encourageante: « Ceux qui s'attendent à l'Éternel reprennent

de nouvelles forces; les ailes leur reviendront comme aux aigles; ils courront et ne se fatigueront point, ils marcheront et ne se lasseront point.» Cette lecture fut suivie de quelques instants de silence, pendant lesquels chacun de nous put se livrer aux méditations qu'inspirait naturellement une réunion religieuse sur cette mer où, la veille, nous nous étions crus si près de notre dernier jour.

Nous nous trouvions alors près des côtes de la Géorgie, et le lendemain, 20 du quatrième mois, nous arrivâmes sans autre contrariété dans le port de Savannah. Ainsi se termina, cinq mois juste après notre départ de New-York, notre voyage aux Indes occidentales, voyage si plein d'intérêt et si fécond en enseignements précieux.

Au moment de clore cette série de lettres, je ne puis m'empêcher de te rappeler ces paroles de l'Écriture : « La terre et les cieux vieilliront comme un vêtement; tu les changeras comme un habit, et ils seront changés.» — «Toute l'armée des cieux se fondra, dit Isaïe, et les cieux seront mis en un rouleau comme un livre; et toute leur armée tombera comme tombe la feuille de la vigne, et comme tombe celle du figuier.» — «Mais le jour du Seigneur, dit l'apôtre Paul, viendra comme un larron qui vient la nuit, et en ce jour les cieux passeront avec

le bruit d'une effroyable tempête, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre sera entièrement brûlée avec tout ce qu'elle contient.» Alors, alors, mon cher ami, nous paraîtrons tous « devant le tribunal de Christ ; » l'intendant rendra compte de son administration, et chacun de nous recevra des mains du juge de toute chair, la rétribution qui lui sera due, «suivant les œuvres qu'il aura faites, quand il habitait son corps, soit que ses œuvres soient bonnes, soit qu'elles soient mauvaises.»

Un des vœux les plus ardents de ma raison et de mon cœur, c'est donc que le monde apprenne un jour que l'homme distingué à qui sont adressées ces lettres s'est dépouillé de tous ses préjugés en faveur de l'esclavage, déplorable tache au milieu de toutes les brillantes qualités d'un si noble esprit. Puisse-t-il, au grand jour, pouvoir dire au juge suprême, que dans le déclin de sa vie il a travaillé de tout son pouvoir, et en fidèle serviteur de Christ, à l'extinction définitive du plus odieux, du plus atroce des crimes contre l'humanité ; qu'il s'en est montré l'implacable, le constant adversaire dans les diverses relations de sa vie; qu'il l'a combattu comme chef de famille; qu'il l'a combattu comme le citoyen le plus influent du Kentucky; qu'il l'a combattu comme un des hommes d'É-

tat et des patriotes les plus éclairés de l'Union américaine; qu'il l'a combattu enfin comme ami du genre humain et comme citoyen de l'univers. Justement applicable à toute la race dont nous faisons partie, aux hommes de tout pays, de tout climat et de toute couleur, est ce principe fondamental de votre sublime constitution : « Tous les hommes ont été créés égaux, et doués par le Créateur de certains droits imprescriptibles et inaliénables, au nombre desquels sont la vie, la liberté et la poursuite de tous les moyens de bonheur. »

Reçois ici, avec les assurances de mon respect et de ma considération, un cordial et dernier adieu.

Je suis, etc.

FIN.

19-220

D842
G981h